LETTRES

DE

MONSIEUR L'ABBÉ

LE BLANC.

TOME SECOND.

LETTRES.

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBE'

LE BLANC,

HISTORIOGRAPHE DES BASTIMENS

DU ROI.

Nouvelle Edition de celles qui ont paru sous le titre de Lettres d'un François.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LI.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

DEC 28 1931

3175

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé d'Olivet, sur le peu de progrès que l'Eloquence a fait en Angleterre, sur les personalités & le manque de décence qui regne dans les contestations des deux Chambres du Parlement.

de Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois aiment assez notre Langue pour se plaire à lire Cicéron même en François; les Traductions que vous en avez données, sont ici fort

recherchées. Celle des Tuſculanes que vous venez de publier, de concert avec M. le P. Bouhier, a été goutée en Angleterre de tous ceux qui ſont en état de juger des Beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendûes. Les Notes dont cet illuſtre Magiſtrat a enrichi le Texte, ont eu l'approbation des Sçavans d'Oxford & de Cambrige. Ils ont rendu juſtice & à la profondeur de ſon érudition & à la juſteſſe de ſon diſcernement. Voilà, Monſieur, le jugement qu'ont porté de ce dernier Ouvrage les Gens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous aſſurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins eſtimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a faits en ce Pays-ci, il s'en faut de beaucoup qu'ils y ayent égalé ceux des autres Productions de l'Eſprit. Les Anglois ſont les premiers Géomètres de l'Europe ; ils ont de grands Philoſophes, de grands Poëtes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addiſon, mais il ne s'eſt pas encore trouvé un Orateur célebre parmi eux. Vous en devez être

d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur eſt celle où l'on trouve le plus d'occaſions de cultiver la grande & ſublime Eloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez ſi heureuſement rendus en notre Langue, ce qui a formé les Démoſthènes & les Cicérons, c'eſt l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la Paix & de la Guerre, du ſalut ou de la ruine de la République, & de régir pour ainſi dire tout un Peuple par la Parole. C'eſt ainſi qu'au rapport de Thucidide, Périclès ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis, & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas aſſez, étoit dans le fonds le Roi d'une République Titulaire. La Perſuaſion qui avoit ſon ſiége ſur ſes lèvres, faiſoit paſſer toutes ſes volontés en loix, & il n'a pas moins regné par la force de ſon éloquence, que Piſiſtrate par la force de ſes Armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occaſions; la liberté dont ils jouiſſent doit donner à l'eſprit cette élévation qui produit le ſublime de l'Eloquence. Un Pair du Royaume

à la Chambre des Seigneurs, les Députés d'une Ville à celle des Communes, ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat, & le salut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athènes, ils parlent devant des Législateurs qui ne sont assemblés que pour procurer le soulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre représente la Nation même, & est en possession de la principale partie de la Législation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts, que l'amour du bien Public, que le salut de tout un Peuple ! Indépendamment de ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre, en Angleterre comme autrefois à Rome, les Richesses, la Réputation, l'Autorité même sont encore le prix de l'Eloquence. Celui qui par-là se distingue à la Chambre des Communes, peut en devenir le Chef, c'est-à-dire, occuper le Poste le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation, puisque l'Orateur de cette Assemblée, est, pour ainsi dire, l'Homme du Peuple. Cependant les Discours qui se prononcent au Parlement, ne ressemblent non plus

pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faisoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Westminster ressemblent pour la Majesté & la grandeur aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ses assemblées.

Les Anglois sont dans l'usage de parler sur le champ sur tout ce qui se traite au Parlement ; les Matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs Discours sont-ils étudiés : aussi y trouve-t-on plus de Logique dans la suite des Raisonnemens, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me suis toujours étonné*, dit un des plus sages Ecrivains Anglois, *de ce que notre jeune Noblesse étudie si peu la Science de la parole ; c'est de toutes la plus honorable & la plus utile, dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne sont pas pardonnables de négliger si fort à cet égard les préceptes que nous ont laissé les Anciens.* Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre, des Gens qui ont le don de la Parole, & qui se font écouter avec plaisir, tels sont à celle des Seigneurs le Comte de C*** & Mylord C***, qui passent ici pour les hommes les plus éloquens de

leur Siécle : à la Chambre-Baſſe, M. P*** parle avec beaucoup de hardieſſe & de vivacité, le ton de M. W*** eſt plus ſoutenu & plus affectueux. Mais en général, on peut aſſurer que lorſqu'on vient à lire la plûpart des Diſcours qui ont été prononcés au Parlement, on n'y trouve pas cette Eloquence noble & vigoureuſe, qui nous frappe & nous tranſporte dans les Oraiſons d'un Démoſthènes & d'un Cicéron. Seroit-ce que, comme on le dit, ceux qui font le plus de bruit au Parlement ont moins en vûe l'intérêt général de la Nation que le leur particulier ? Il eſt ſûr que les paſſions baſſes ne peuvent inſpirer aucun ſentiment élevé. Le zéle du bien Public fait les Hommes éloquens, l'Eſprit de parti ne fait que de vains Déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces ſentimens généreux ne peuvent toucher que les grandes ames, & les Hommes du génie le plus ſublime, ſont ſeuls capables de s'élever juſques-là.

Un petit eſprit ne cherche pas à ſortir de ſa Sphére, il ne découvre rien au-

delà des limites étroites où il se trouve circonscrit, il peut poursuivre avec ardeur son intérêt particulier, ou celui de quelques personnes dont il épouse les passions, mais il n'est pas susceptible de cette louable ambition, qui étend tellement les facultés de l'ame, qu'elle embrasse les objets les plus vastes: l'avantage de toute une Société, le bonheur d'un million d'hommes, sont alors les seuls qui lui paroissent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même: la vertu l'éléve au-dessus de l'humanité.

L'illustre Archevêque de Cambray, étoit de cet ordre supérieur des Hommes; l'amour du bien public a pû seul lui inspirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque est la Cause des Peuples plaidée au Tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait sentir continuellement à ceux que la Providence a placés sur le Trône, que leurs vrais intérêts sont inséparables de ceux de leurs sujets; qu'un Roi peut faire du bruit par ses Conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de son Peuple; & que le parfait Héroïsme ne consiste

que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. * Que ne doivent pas à leur Naiſſance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au ſalut de leurs Compatriotes ! Pour un Etre raiſonnable & ſenſible, eſt-il une gloire plus flatteuſe, une ſatisfaction plus touchante que de contribuer au bonheur de ſes égaux ? C'eſt approcher autant qu'il eſt en ſoi de la Divinité que d'être le Bienfaicteur des Hommes **. Cependant en ce Pays-ci

* A l'égard de la Morale (de Platon) en vérité eſt-elle comparable à celle du Télémaque, de l'illuſtre Archevêque de Cambray M. de Fénélon ? Si cet Ouvrage étoit en Grec & qu'il eût deux mille ans, nous le regarderions comme un Chef-d'œuvre. Pourquoi tranſporter à un Philoſophe ſi éloigné de nous, une admiration qui eſt dûe avec plus de juſtice au grand homme que j'ai nommé, & que nous avons vû de nos jours ? Jamais autre n'a penſé ſi noblement, ni ſi vertueuſement ; & ſon Télémaque, dont les principes ſont liés à une Religion purement naturelle, eſt par-là même propre à tout Lecteur, & ſera toujours du gout de quiconque en aura pour la vertu.

L'Abbé Gédoyn. Des Anciens & des Modernes.

** *Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quam ſalutem hominibus dando.* Cicer.

comme par-tout ailleurs, que ceux qui n'ont en vûe que le bien public ſont rares !

Quintilien remarque d'Hortenſius, qu'en liſant ſes Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur, dont le principal mérite étoit l'action ; ſi la même choſe arrive ici lorſque l'on vient à publier les Diſcours qui ont fait le plus de bruit au Parlement, ce ne peut pas être par la même raiſon, puiſque les Anglois négligent entiérement cette partie de l'Orateur, que Démoſthènes diſoit être la premiére, la ſeconde & la troiſiéme. Quelques-uns même, s'ils en étoient crus, proſcriroient de leurs Aſſemblées tout uſage de l'Eloquence, comme indigne de la Majeſté du lieu, & de la gravité des matiéres qui s'y traitent. Ils prétendent que l'Art Oratoire ne convient qu'à ceux qui ſe laiſſent gouverner par la paſſion, & non à ceux qui obéiſſent à la raiſon. Mais les hommes en général ſont tels qu'il eſt plus aiſé de les conduire par l'une que par l'autre. C'eſt trop préſumer d'une Aſſemblée de cinq cens perſonnes, que de croire qu'en toute occaſion il ſuffira de leur

préſenter la vérité pour la leur faire embraſſer. La plûpart la méconnoîtront ſi elle n'eſt pas revétue de tous les charmes de la perſuaſion. Pourquoi négliger de ſe ſervir d'une arme qui a fait pendant ſi long-tems le ſalut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte ; c'eſt pour leur propre avantage qu'il faut ſe conformer à leurs foibleſſes, & émouvoir leurs paſſions lorſqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece, des Orateurs violens & mercénaires n'ayent ſouvent employé le talent de la Parole à faire triompher l'injuſtice, & à opprimer la vertu. * Eſt-il rien en effet dont la malignité & la corruption des hommes ne pervertiſſent l'uſage ? Mais ces abus même de l'Eloquence en prouvent le pouvoir, & par conſéquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le bien Public, quand on a aſſez de vertu pour

* *Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo Conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire Beneficiaque injuriis rependere.* Val. Maxim.

le préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence, eſt de mettre la vérité dans tout ſon jour, d'éclairer les hommes ſur leurs devoirs, de nous inſpirer ces principes, d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces ſentimens généreux qui nous font renoncer à tout avantage perſonnel contraire à celui de nos Concitoyens, de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui eſt fondé ſur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous perſuade gueres, à moins qu'il n'ait lui-même l'air perſuadé. Lorſqu'un Ecrivain penſe ce qu'il dit, ſans ſe le propoſer, il ſe peint dans ſes Ouvrages, & c'eſt-là ce qui les fait paroître naturels : on s'apperçoit qu'il parle d'après le ſentiment par la chaleur avec laquelle il s'exprime. Celui qui ne ſent pas ce qu'il dit, raiſonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver, l'autre veut convaincre. Celui qui eſt perſuadé veut perſuader les autres ; il veut ſe faire des Proſélites, l'autre ne veut que faire briller ſon eſprit. Combien d'anciens Philoſophes n'ont fait que prêcher la vertu ! Cicéron, Epictete me la font aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre les Défenſeurs de la liberté, y ſuivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece, ils inſpireroient leurs ſentimens non-ſeulement aux Députés à qui la Garde des Loix eſt confiée, mais au Peuple même qui les a choiſis pour être ſes Protecteurs. Tout ce qui ſe dit dans ces Aſſemblées, devient bientôt public. Ici comme autrefois à Rome *, il ſe trouve d'habiles Copiſtes, qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un diſcours quelque rapide qu'en ſoit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Reſtauration de Charles II **.

Il y a quelque tems que je fus à la

* Cicéron parle de cet Art d'écrire par abbréviation dans l'Epître XXXII. à Atticus, Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton, dit qu'on en attribuoit l'invention à Cicéron même.

Les Perſans ont auſſi une ſorte de Chiffre dont ils ſe ſervent au lieu de l'Ecriture ordinaire.

** Ce Recueil a paru en 1741.

Chambre des Seigneurs; on y agitoit une des queſtions qui intéreſſe peut-être le plus la liberté de la Nation; il s'agiſſoit de ſçavoir ſi on continueroit l'Armée ſur le pied de ſeize mille hommes, ou ſi on la réduiroit ſur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du reſpect que doit inſpirer cette auguſte Aſſemblée; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent, pluſieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvai dans tout ce qui s'y dit plus de haine pour le Miniſtre, que d'amour pour le bien Public. Les invectives & les plaiſanteries tinrent lieu de raiſon dans la diſpute. Les Ennemis du Miniſtere ſoutinrent que les Puiſſances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre, & la France même, la plus à craindre de toutes, ne reſpiroient aujourd'hui que la juſtice & la Paix. Mylord Carteret fit l'éloge du Miniſtre que le Roi qui nous fait bénir chaque jour la douceur de ſon Regne, a mis à la tête de ſes Conſeils. Un des Partiſans de la Cour ſouſcrivit à ces louanges, mais dit que ce Miniſtre quel qu'il fût n'étoit pas immortel. Un troiſiéme qui n'eſt pas moins connu par ſon eſ-

prit que par ſon oppoſition à M. Walpole, repartit à celui-ci, & convint qu'en effet le Miniſtre de France n'étoit pas immortel. *Mais*, dit-il, *ſon Succeſſeur ne le ſera pas non plus, ni celui par qui ſon Succeſſeur ſera remplacé, & c'eſt une choſe triſte pour l'Angleterre, ſi elle eſt obligée d'entretenir de nombreuſes Armées, parce que les Miniſtres de France ne ſont pas immortels.* Ce trait fit rire, mais n'étoit pas capable d'émouvoir, ce qui eſt le but de l'éloquence, & qui auroit dû être l'objet de celui qui parloit.

Ainſi ſelon leurs différens caractéres, les uns déclament avec violence contre tout ce que fait le Miniſtre, les autres badinent quelquefois indécemment ſur les matiéres les plus graves & les plus importantes. L'un eſt dans l'uſage de faire des plaiſanteries, l'autre eſt dans celui de les relever. On fait des complimens à ceux de ſon parti, on invective ceux dont on combat les opinions. On s'offenſe & on ſe demande pardon; & pendant qu'on écoute ainſi des affections particuliéres, ou des animoſités perſonnelles, on perd de vue le fond de la diſpute, & l'on ſacrifie

l'intérêt public à celui de ſon parti.

De combien les affaires, dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes, *ſeroient plus promptement & mieux diſcutées, ſi dans nos diſputes on vouloit renoncer aux injures perſonnelles, & aux plaiſanteries offenſantes. Par de pareilles pratiques on fait paſſer le menſonge pour la vérité; & l'ignorance qui y a recours, tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaiſanterie entraînent nos ſuffrages, il n'eſt pas néceſſaire pour en obtenir la ſupériorité, d'être ſage & honnête, il ſuffira de rire & de railler; ce que tout homme peut communément faire avec autant de ſuccès qu'un autre.*

Voici un Diſcours bien différent, qui a été prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui y a le plus d'autorité. *Mylords, les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat, ont parlé avec une telle dignité, une ſi grande force dans les raiſonnemens, & tant de propriété dans les expreſſions, que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome, d'Athènes, ou de Lacédemone; c'eſt pourquoi je dois remercier le no-*

ble Duc qui a parlé le dernier, de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois *. N'eſt-ce pas attaquer l'honneur même de l'Aſſemblée, que d'oſer lui témoigner un mépris auſſi éclatant, & que d'imputer au général ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier ? Eſt-il étonnant que de vils Auteurs de Brochures parlent avec ſi peu de circonſpection des Membres du Parlement, lorſqu'entre eux-mêmes ils obſervent ſi mal les égards qu'ils ſe doivent les uns aux autres, & qu'ils donnent les premiers le ſcandaleux exemple de ce manque de reſpect ? Ainſi quand un d'entr'eux accuſe le plus grand nombre d'être vendus au Miniſtre, & dit, *que comme ils en reçoivent des gages, il voudroit auſſi qu'ils portaſſent ſa livrée, afin qu'on pût les reconnoître* ** ; il a fourni matiére aux Commentaires les plus injurieux.

Je ne vous ai parlé de ces abus, que par l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur l'éloquence dont ils ont corrompu le

* Diſcours de Mylord Bathurſt. Actes de la Chambre des Pairs, Vol. 7. pag. 554.
** Vol. 6. pag. 379.

goût

goût. Il se peut que le remede fût plus dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-t-ils autre chose, sinon que les Anglois sont des hommes, & des hommes, comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXIV.

A Monsieur DE BUFFON. *La raison pourquoi il y a si peu de belles Maisons à Londres. La magnificence de la Noblesse Angloise à la Campagne. De quelle manière les Hommes & les Femmes y passent leur tems.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LOndres étant une Ville fort grande, fort riche & fort triste, & où la fumée du Charbon de terre empoisonne en quelque façon l'air que l'on y respire, il n'est pas étonnant que les gens aisés, de quelqu'état qu'ils soient, s'y plaisent si peu, & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc est ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le sont à Paris. Il y a peu de Maisons remarquables pour la beauté des Bâtimens, ou la richesse des Meubles. Je compte-

rois au seul Fauxbourg Saint-Germain plus de cinquante Hôtels dont on ne parle pas, qui sont au-dessus de la Maison du Duc de Bedford, que les Anglois vantent tant.

Ce n'est pas qu'à cet égard ils craignent de dépenser : la cause Physique dont j'ai déja fait mention, contribue plus que toute autre à cette différence. Cette même fumée de Charbon de terre, qui les oblige, quelque tems qu'il fasse, à sortir tous les matins de chez eux pour respirer un nouvel air, en empêche plusieurs de bâtir des Palais dans une Ville où ils s'ennuyent. D'ailleurs elle n'est pas moins contraire à la Peinture, à la Dorure, & en un mot, à la richesse des Meubles, qu'à la santé des Habitans.

Ainsi, les Grands du Royaume ne regardent pas Londres comme le lieu de leur résidence, & les Etrangers qui les voyent confondus pêle-mêle avec les Négocians de cette grande Ville, ne les connoissent pas bien. Il semble presqu'ici que les lieux qu'ils occupent ne sont pour eux que des especes d'Hôtelleries, où ils se logent pendant la tenue du Parlement ; ce n'est qu'à la

Campagne qu'ils étallent toute leur magnificence : ils y ont tous de vaſtes Maiſons, un nombreux Domeſtique ; des Parcs peuplés de Daims & de Cerfs. Ils y tiennent une Table ouverte aux Gentilshommes de la Province ; & dans la maniére dont ils vivent, tout annonce leur opulence & leur grandeur. Si parmi nous les Grands, dont le Luxe de Paris a dérangé les affaires, ſont quelquefois obligés de paſſer ſix mois à la Campagne pour les racommoder, ceux de ce Pays-ci font tout le contraire, ils reſtent à Londres quand ils veulent épargner, & n'y tiennent un ſi petit état, que pour pouvoir vivre dans leurs Terres d'une maniere plus ſplendide.

Ils partagent leur loiſir à la Campagne entre la Chaſſe, qui eſt leur occupation favorite, & la Table, que l'on tient ici plus long-tems qu'en France. Les reſtes de leur loiſir, les uns le donnent aux ſoins de l'Agriculture, & aux charmes de la vie Economique ; les autres à des jeux d'exercice, la plûpart très-violens. Celui pour lequel ils paroiſſent avoir le plus de goût, en eſt un où ils jouent avec tous leurs Valets, &

cela, dit-on, *parce que les Anglois ont une idée plus juste de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en se familiarisant avec les Petits.* En souscrivant à cet éloge, on peut douter que ce soit-là en effet la raison d'un pareil usage. Il me semble en entrevoir une plus sensible & plus vraie : c'est qu'ils s'ennuyent quand ils sont seuls. Les Anglois à la Campagne se visitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guéres ensemble. L'Ennui est le tyran de la vie de la plûpart des Hommes ; & quoique son Empire s'étende aux Champs comme à la Ville, les Grands en souffrent plus que les Petits.

Le bonheur n'est pas attaché à la possession des richesses. Le Payſan est souvent plus heureux que son Seigneur ; le travail constant du premier le fait jouir de cette tranquillité d'ame, qui est le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne sçauroit payer. Au milieu des richesses on est dévoré de la soif de les accumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'Hommes en sçavent jouir. La nature y a attaché je ne sçais quel

poiſon, preſque toujours funeſte au repos de ceux qui les poſſédent.

Ainſi, c'eſt au ſein même de l'abondance que l'on a plus de beſoin de diſſipation. Ne nous déguiſons pas la vérité, quelque humiliante qu'elle puiſſe être pour nous: ce n'eſt point par amitié que les Hommes ſe cherchent les uns les autres, ce n'eſt que par beſoin. C'eſt ce qui fait que dans la ſolitude le Domeſtique devient l'ami de ſon Maître. L'Homme eſt pour lui-même la plus dangereuſe compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuyent. Il n'eſt pas donné à tous de jouir avec ſenſibilité de toutes les richeſſes que la nature nous préſente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le Jardinage, de ſe plaire à voir une Roſe s'épanouir; tous ne ſçavent pas profiter de la leçon de travail que nous donne l'Abeille laborieuſe, lorſqu'elle va ſur tant de fleurs recueillir les ſucs dont elle compoſe ſon miel: ce ſont-là cependant les ſeuls plaiſirs qui ne laſſent ni ne dégoutent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette

ſenſibilité ! L'Homme ſage, l'Homme heureux eſt celui qui peut également & goûter la ſolitude au milieu du tumulte des Cours, & ſe trouver en compagnie dans le ſilence de ſon Cabinet. Qu'arrive-t-il aux autres Hommes ? Que l'ennui qui les a chaſſés de la Ville, les ſuit à la Campagne ; & pour me ſervir d'une expreſſion familiére, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ſes Valets *pour tuer le tems.* * Quelle eſt notre folie ! Le tems eſt notre unique tréſor, & nous ne ſommes embarraſſés que ſur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie eſt courte, & il n'eſt point de jour qui ne nous paroiſſe trop long. Nous la précipitons nous-mêmes, en ne jouiſſant pas du préſent qui eſt à nous, & en cou-

* *M. de Fontenelle a fait les Vers ſuivants ſur cette façon de parler particuliere à notre Langue. C'eſt le Tems qui parle.*

Lorſque pour s'amuſer ſans ceſſe ils s'évertuent,
Ces Meſſieurs les Humains, ils diſent qu'ils me tuent,
Moi je ne me vante de rien,
Mais, ma foi je m'en venge bien.

rant sans cesse après l'avenir qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloises, qu'on n'a jamais soupçonnées d'être moins fiéres que les Françoises, s'amusent à la Campagne avec leurs Femmes de Chambre, & sont souvent réduites à danser avec elles, faute de sçavoir à quoi employer leur loisir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui, que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces Danses de douze & de dix-huit personnes à la fois. Le même ennui qui, à la Campagne, réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec son Palefrenier, fait qu'ailleurs on n'ose pas quitter la Ville. Combien de gens croyent en effet que *hors Paris il n'y a pas de salut pour les honnêtes gens ?* L'Homme né pour le travail, doit regarder l'Ennui comme une espece de tribut, que celui qui veut vivre dans l'Oisiveté est forcé de payer à la nature. C'est pour s'en exempter, qu'en différens Pays on a recours aux voyes les plus opposées. A Londres, on passe sa vie au Cabaret. A Paris, on ne fait chaque jour que se visiter les uns les autres sans avoir ensemble aucune affaire, souvent même sans avoir

rien

rien à se dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une Maison, feroient aussi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de se contenter de se faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Constantinople où l'on est plus sédentaire, on ne le trouve que par le secours de l'Opium & du Tabac en fumée. L'art de jouir n'est pas à la portée de la plûpart des Hommes, ils ne sçavent que s'étourdir. C'est pour fuir ce cruel ennui qui les persécute, que l'un se ruine en Bâtimens & l'autre au Jeu, que les uns se plongent dans le malheur, & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'esprit tourne en autant de manies qui aviliſſent la raison, les différentes sortes de gouts que les gens sages ne se permettent que pour leur amusement. Un Homme passe sa vie à entasser des Livres qu'il ne lit pas: une Femme se trouve malheureuse, si elle n'a pas toujours une douzaine de Chiens autour d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des Perroquets, que parce qu'ils

n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'Ennui, si je ne me trompe, est la source de presque toutes les folies & de toutes les sottises des Hommes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXV.

A Monſieur FRERET. *La Pierre de Touche pour diſtinguer les Torys des Wighs.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

BIEN des gens ſe laiſſent tellement prévenir ſur la réputation de ſageſſe des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur ſont particuliers, n'admirent peut-être pas aſſez leur zéle pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté; entre ces deux extrémités il eſt un milieu que le Sage doit tenir, & que vous obſervez conſtamment dans tout ce que vous me dites. Il eſt ſûr que chez eux la différence de ſentimens ſur le Gouvernement entraîne pluſieurs inconvéniens dans la Société Civile. On trouve, pour ainſi dire,

deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules, ils en ont d'autres, & vous connoiſſez trop bien les Hommes pour en être étonné : les Ridicules ſont l'appanage de l'Humanité.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'avoir lu dans le Spectateur, qu'il y a eu un tems en Angleterre où les Femmes affichoient le Parti dont elles étoient, par le côté du viſage où elles plaçoient leurs Mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique, & qui mérite, ſi je ne me trompe d'être connu, du moins par ſa ſingularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE,

Ou MÉTHODE *ſimple & aiſée de diſcerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'eſt-à-dire, l'Ami de la Liberté & de la Patrie, de l'Eſclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentilshommes, Marchands, Artiſans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections.* Par NATHANAEL SMITH, *de la Ville de* LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres chez BERNARD LINTOT. 1737.

Je commence par l'Avertiſſement que je vous traduirai tout entier, pour que vous puiſſiez mieux juger du Caractere & de la façon de penſer de l'Auteur.

» L'Etat floriſſant & la gloire de » l'Angleterre s'éclipſent à meſure que » la dépravation de nos Mœurs aug- » mente; la corruption eſt aujourd'hui » ſi générale, qu'on n'entre plus au » Parlement * ſans acheter les ſuffrages » de ſa Ville ou de ſa Province. Tout » Homme qui aſpire à devenir Membre » de la Chambre-Baſſe, eſt obligé de te- » nir Table ouverte pendant le tems de » ſon Election: ceux en qui réſide le » droit d'élire ne voient gueres qu'en ces » occaſions les Perſonnes des différens » Partis qui emploient toute ſorte d'ar- » tifices pour les ſurprendre. Le Loup » dévorant s'y revétit de la peau de » l'innocent Agneau. Celui qui en ſe-

* L'Auteur veut parler de la Chambre-Baſſe, comme on le voit par ce qui ſuit.

» cret est vendu à la Cour, jure sur les » Saints Evangiles d'être toujours contraire au Ministere; l'honnête Artisan, le simple Fermier l'en croyent » sur sa parole; le plus grand nombre, » soit faute d'expérience, soit faute de » capacité, n'est pas en état de reconnoître le Fourbe sous le déguisement » qui le cache. Ainsi tel croit choisir un » Homme zélé pour sa Patrie, qui donne sa voix à un Ambitieux prêt à tout » sacrifier à sa Fortune.

» Les malheurs qui arrivent tous les » jours par les ruses que les Whigs * » employent pour nous seduire, m'ont » déterminé à rendre publiques les Ob-

* Ces noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas toujours signifié le Parti de la Cour & celui qui lui est opposé. Dans les Lettres de Mylord B**, Ouvrage oui, pour l'élégance du Style & la solidité du Raisonnement, est au-dessus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre, on voit qu'on appelle *Tory* ou *Whig* tour à tour le même Parti, selon qu'il a adopté tel ou tel Principe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quiconque est opposé à la Cour, quels que soient ses Principes. Ce qui est d'autant plus étonnant que celui de *Whig* a été pendant long-tems le terme distinctif pour caractériser ceux de la faction du Peuple.

» ſervations que j'ai faites ſur une ma-
» tiere ſi importante. Ce ſont autant de
» Regles ſûres pour diſtinguer un véri-
» table Tory de celui qui n'en a que le
» maſque. Ces Regles en même-tems
» ſont à la portée de tout le monde,
» il n'eſt néceſſaire ni d'avoir étudié,
» ni d'avoir hanté les Caffés de Lon-
» dres, pour en faire l'application. Ce-
» lui qui aura des yeux verra, & celui qui
» aura des oreilles entendra. J'apprens à
» diſcerner un Whig d'un Tory, à ſa
» maniere de ſe vêtir, d'agir, de par-
« ler, de boire, de manger, &c. En un
» mot avec ma Méthode il n'eſt plus be-
« ſoin que d'avoir des yeux & des oreil-
» les pour ne s'y jamais méprendre ».

Le premier Chapitre eſt intitulé ; *Du Tempérament, de la Phyſionomie, du ton de voix, &c. des Torys.* Je ne me propoſe que de vous rendre compte des Idées de l'Auteur, ſans les épouſer. L'envie de faire rire lui a fait ſouvent ſacrifier dans ſes Remarques la juſteſſe à la ſingularité. La ſorte de plaiſanterie & l'exagération continuelle qui regnent dans ſon Ouvrage, vous feront ſentir aſſez que c'eſt une Satire auſſi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait inconteſtable que les Torys en général ont meilleure mine, & ſont d'une conſtitution plus forte que les Whigs, *ſoit parce qu'ils ſe nourriſſent d'une ſubſtance plus ſolide, & qui leur convient mieux, ſoit parce qu'ils n'altérent pas autant que les Whigs leurs tempéramens dans le commerce des Filles débauchées.* Ce ſont les propres termes de l'Auteur. » Il eſt aiſé, dit-il, de diſtinguer le Deſcendant » d'une ſuite d'Ancêtres qui ont vécu » de Bœuf & de Pouding, de celui » dont le Pere & le Grand-Pere ſe ſont » gâtés l'eſtomac en ne vivant que d'Entremets à la Françoiſe. L'un a une » abondance de chair & une certaine » rotondité qui annoncent la force de » ſon tempérament & celle de ſon eſprit; » l'autre au contraire, a toujours l'air » pâle & défait, ce qui doit faire craindre » un eſprit qui ſe ſente de la foibleſſe » du corps. On nourit Achille avec de la » moëlle de Lyon, pour le rendre fort » & courageux. Le ſuc du Bœuf a la » même vertu pour les Naturels de ce » Pays-ci. C'étoit la nourriture de ces » braves Anglois qui ont remporté tant » & de ſi glorieuſes Victoires ſur les Fran-

» çois. Tout autre aliment ne peut qu'af-
» foiblir le corps, & disposer l'esprit à
» cette mollesse dont la Politique d'un
» Ministre sçait profiter. Le Roi Char-
» les II. avoit bien ses raisons quand il
» nous a apporté la Cuisine Françoise.

M. Smith prétend donc que les Torys ont un air plus sérieux, plus mâle & plus pensant que les autres Anglois; mais il a la bonne foi de convenir aussi que la plûpart sont d'un tempérament plus mélancolique : Mais il ne perd rien à cet aveu, car fondé sur Aristote, cité par Plutarque dans la vie de Lysander, il prétend que *les grandes natures sont sujettes à la Mélancolie comme celles de Socrate, de Platon & d'Hercule.* Pour les Whigs, il assure que le grand nombre d'entre eux ont le visage efféminé, à la Cour sur-tout, & qu'en général ils ont l'air léger, éventé & inconsidéré; en un mot l'air François : vous voyez qu'en passant l'Auteur nous donne aussi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix, il dit que les Whigs l'ont doux & insinuant, & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout est efféminé dans les uns, & tout est mâle dans les autres. Il va jus-

qu'à dire qu'il peut reconnoître au seul son de la voix un Tory d'une ancienne Famille,& qui ne s'est point mésalliée, celui, par exemple qui descendroit d'un Tory du tems de Cromwel, car son opinion est que les Torys sont aussi anciens que le Gouvernement Anglois, & que tout ennemi du Ministre en quelque tems qu'il ait vécu, étoit Tory. Au surplus, il soupçonne que les meilleurs sont de race Bretonne.

Le second Chapitre traite de la maniere de s'habiller ; mais comme les Whigs contrefont en cela les Torys, quand ils ont envie de plaire au Peuple ; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin au Parc S. James*, dit M. Smith, *on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raisonnables & de véritables Torys, le soir à l'Opéra on les trouve poudrés, frisés, chargés de dorure, en un mot ce qu'ils sont de mépriſables Whigs.* Le reste de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître insipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'est indifférent pour M. Smith. Une Perruque plus ou moins courte, un habit fait de telle ou telle façon, tout est pour lui matiere à conjecture.

Je passe aussi les trois Chapitres suivans, comme ne contenant que des Remarques superficielles, ou des conjectures trop hazardées, & je viens au cinquiéme que je vous traduirai tout entier. C'est le plus singulier & le plus important de l'Ouvrage ; le seul Titre excite la curiosité. Le voici.

Observations à faire à un Repas d'Election, pour découvrir si celui qui demande à être Député est un véritable Tory, & si l'on peut compter sur lui.

» Vous remarquerez d'abord de quel » air votre Homme vous recevra ; si en » entrant il vous prend loyalement la » main, & vous la serrant de toutes ses » forces, il vous la secoue bonnement » & simplement ; comme c'étoit la cou- » tume de nos Peres, louez-en le Ciel, « & dites en vous-même : Celui-ci est » des nôtres ; si au contraire il vous fait » une humble inclination de corps, ac- » compagnée d'une profonde révéren- « ce, craignez cette politesse étrangére » prenez garde à vous ; vous êtes en » Pays ennemi.

» Vous ferez ensuite attention à ce » qu'on servira sur la Table ; si vous y

» voyez paroître des Potages, des En-
« trées & telles autres inventions ridi-
« cules de la Cuisine Françoise, celui
« qui vous traite est à coup sûr un
» Whig, quelques protestations con-
» traires qu'il vous fasse. Ceux de ce
» Parti n'osent pas manger selon leur
» goût naturel; ils suivent à leurs Ta-
» bles les Loix de quelque *éminent*
» glouton de Paris, & préférent une
» Poularde à la Béchamel à notre Oye
» rotie avec une sausse aux Pommes
» Cuites.

» Si sur la Table du Candidat il n'y
» a pas de *Plum-pudding* *, ou si y en
» ayant, il n'en mange pas, autre preu-
» ve qu'il est Whig. Dis-moi qui tu fré-
» quentes, & je te dirai qui tu es, est
» une maxime sûre; dis-moi de quoi tu
» vis, & je te dirai comment tu penses,
» en est une autre qui ne l'est pas moins.

» S'il fait servir le Rot, soit viande
» de Boucherie, soit viande blanche
» ou Gibier, sans qu'il soit inondé de
» beurre, soyez bien sûr que ce n'est
« pas un Tory, un Homme de ce Parti
» ne commettroit pas une faute si essen-
» tielle, dans la crainte de blesser le

* Pudding, où il y a des Raisins secs.

» goût de quelques prétendus Docteurs
» en Cuisine, qui blâment dans la nô-
» tre, tout ce qui n'est pas conforme
» aux usages François.

» S'il se sert de sa Fourchette pour
» porter les morceaux à sa bouche, au
» lieu de les prendre & de ramasser la
» sausse même avec son Couteau, ainsi
» que nos Peres l'ont toujours pratiqué,
» c'est un homme que la Mode a gâté,
» & sur qui l'on ne peut compter.

» A l'égard de la Boisson, elle ne don-
» ne pas lieu à des remarques moins sû-
» res. Les Liqueurs fortes donnent du
» courage, & c'est pour cela que les
» Torys les aiment. Tout homme qui
» préfére le Vin de Bordeaux à celui de
» Portugal, doit vous prévenir contre
» lui; il n'a sûrement pas à cœur l'inté-
» rêt de sa Patrie, puisque le premier
» de ces Vins nous vient d'un Pays dont
» le commerce nous est à charge, &
« que nous faisons au contraire un com-
» merce très-avantageux avec le Pays
» d'où nous tirons l'autre.

» Si celui qui veut être Membre du
» Parlement alloit jusqu'à boire du vin
» de Bourgogne préférablement à celui
» de Bordeaux, c'est un homme qui a

» perdu le goût naturel aux Anglois,
» & qui par-là donne tout lieu de croi-
» re qu'il en a auſſi perdu la façon de
» penſer : l'un eſt une ſuite de l'autre.
» Jamais un véritable Tory, eût-il ſé-
» journé dix ans en France, n'a pû ſe
» faire à la faveur du vin de Bourgogne,
» ni au fumet d'une Perdrix.

» Enfin, ſi le Candidat aime mieux le
« Vin de Champagne que les Vins
» blancs que nous tirons d'Eſpagne ou
» de Portugal *, ou que nous fabri-
» quons dans notre Iſle, il n'y a plus
« rien à examiner, c'eſt un Whig dé-
» guiſé : quoi qu'on puiſſe vous alléguer
» en ſa faveur, refuſez-lui conſtam-
» ment votre voix. On choiſit un jour
» contre mon ſentiment, un homme
» dont je m'étois méfié, parce que je
» l'avois vû boire trois verres de Vin de
» Champagne. Six mois après il nous
» tourna caſaque, & ſe rangea du Par-
» ti de la Cour. On ne peut ſe fier à
» ceux qui aiment une boiſſon ſi peu
» faite pour notre Nation ; ils n'ont pas

* L'Auteur veut parler de ces Vins communs que les Anglois appellent Vins de Montagne.

» plus de solidité que la mousse de la
» liqueur qui leur plaît si fort.

» Il est juste aussi d'avertir l'Anglois
» honnête & bien intentionné pour sa
» Patrie, d'une mode que les Whigs ont
» introduite depuis peu à leurs Tables,
» je veux parler des Seigneurs de ce
» Parti, ou des particuliers fort riches
» assez ridicules pour les imiter, c'est-
» à-dire en général, des Anglois qui
» ont le goût le plus dépravé. On con-
» noît la maniere scandaleuse dont les
» Whigs affectent d'établir parmi nous
» les Modes & les Vices des Nations
» Etrangeres. Aujourd'hui, la plûpart
» d'entre eux boivent leur Vin à la glace,
» & ce n'est constamment que par air,
» ce goût ne nous étant point du tout
« naturel. Il en est néanmoins qui affec-
« tent de s'en servir, même au mois de
» Décembre, & cela parce que c'est
» l'usage chez les François qui ont le
» Cerveau brûlé. J'étonnerai bien plus
» nos bons Anglois du Nord, qui ne
» connoissent que leur Campagne, &
» n'ont vû de Ville que celle d'York,
» quand je leur apprendrai qu'à certai-
» nes Tables de Londres on sert au-
» jourd'hui de la glace à manger, com-

» me on ſert ſur les leurs de la Gelée » de Groſeille.

» A quel point de corruption ſom- « mes nous parvenus ! O Tems ! ô » Mœurs ! Et que diroient nos vertueux » Ancêtres de ce Luxe étranger ! Heu- » reuſement cette dépravation ne s'eſt « pas encore introduite chez les Sages » Torys, & ceux de ce Parti qui ſont » ſimples & honnêtes, ſont encore » chauffer leur Vin avant que de le boi- » re, ainſi que l'ont toujours pratiqué les » véritables Anglois, ce qui eſt d'un » uſage ſalutaire pour l'eſtomac. C'eſt » auſſi la coutume des Chinois : chez ce » Peuple ſi ſage, on mange froid, & » on boit chaud.

« Ce qui diſtingue le plus les Torys » des Whigs, c'eſt qu'en effet ils boi- » vent beaucoup plus que ceux-ci. On » peut juger de quelle façon un homme » penſe ſur le Gouvernement à ſa ma- « niere de boire. Un ſimple Tory boit » le double d'un Whig. Un Tory un « peu ardent dans ſon Parti, boit au- » tant que douze Whigs enſemble. Il » n'y a point de ceux de la premiére » claſſe, qui ne ſoit en état de boire à » un Repas d'Election en raſade bien

meſurées

» mesurées toutes les Santés du Parti, » & toutes les malédictions que selon » l'usage on y donne aux Chefs du Parti » contraire, & de plus la confusion de » la Haute Eglise en général, & la dam- » nation de tous nos Seigneurs spiri- » tuels en particulier.

» La derniére Réflexion qui me reste » à faire sur ce sujet, est que tout hom- » me qui presse un autre de boire & ne » boit pas lui-même, est un ennemi qui » cherche à le surprendre : c'est ainsi » qu'en usent grand nombre de Whigs. » Le franc & loyal Tory n'a pas re- » cours à de si lâches bassesses ; comme » il est sans malice, il est sans ruses, & » si l'intérêt de son Parti ou la simple » Politesse exige qu'il enivre ses Convi- » ves, il est le premier à leur donner » l'exemple qu'ils doivent suivre ».

En voilà assez, Monsieur, pour vous faire connoître quel est l'esprit de cet Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Auteur n'avertissoit pas tout Lecteur sensé de se défier de ses jugemens, ne seroit-il pas en effet singulier, qu'un homme, selon qu'il est pour ou contre la Cour, donnât plus ou moins dans les excès de la Table ? & en ce cas, quelles pour-

roient être les raisons de cette différence ? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque chose, & que l'on boit plus à une Université qu'à une autre ; mais cette raison ne me paroît pas satisfaisante, quand même la chose seroit vraye. Ceux qui épousent l'un ou l'autre Parti, ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Université. Puisque sur ce fait, déja douteux par lui-même, on ne peut donner que de simples conjectures, ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti opposé au Ministere, de voir échouer tous leurs Projets, le désespoir de voir réussir ceux de leurs Adversaires, en un mot le mécontentement continuel où ils vivent, leur rend plus nécessaire tout ce qui est un remède à l'ennui & au chagrin. D'un autre côté les Partisans de la Cour donnent davantage dans ce qu'on appelle le Commerce du monde & la Galanterie, ils vivent un peu plus avec les Femmes, ils sont plus dans le goût de fréquenter la Comédie, l'Opéra, & tous les lieux où il n'est pas nécessaire de boire pour s'amuser.

Cependant, je ne prétens en aucune

man'ére faire ici ni la critique des uns ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oſer rien décider ſur ce ſujet. A l'exemple de Socrate, l'homme le plus ſage de la Grece, Caton ce grand Caton, cet eſprit ſi Républicain, ce Romain ſi vertueux, buvoit ſouvent plus que la tempérance ne le permet, & celui qui a pouſſé le plus loin le Luxe, Lucullus, étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVI.

A Monsieur le Comte DE C**, *sur l'Architecture en Angleterre, le mauvais gout des Anglois dans leurs Bâtimens & le gout ridicule qui commence à regner en France dans les Ornemens de toute espece.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS connoissez le *Vitruve Anglois;* & comme vous possédez non-seulement les Regles de tous les Arts, mais ce goût sûr bien supérieur aux Regles mêmes, puisqu'il en est le Principe caché, ne vous semble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès dessiner & graver tout ce qu'il y a de Bâtimens remarquables en Angleterre, pour nous apprendre que l'Architecture est un Art qui n'y est pas naturalisé; il est de ceux qui dépendent du Gout, ainsi il peut être encore long-

tems étranger dans cette Isle. Ce n'est pas que l'Architecture n'ait des Principes connus & des Regles certaines, fondées les unes sur la nature, telle est celle-ci, par exemple, que le plus fort doit porter le plus foible ; les autres établies successivement, & convenues unanimement comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés ; mais la partie la plus difficile & la plus étendue, celle de la Décoration & des Ornemens dont elle est susceptible ; le Gout seul peut la donner, & le Gout ne donne rien ici.

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnificence, d'une Nation ; & de la magnificence, on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéâtres, ne seroient-ils pas encore l'objet de notre admiration ? Tout ce que l'Histoire rapporte des Egyptiens, fait moins d'impression sur nous que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur Pays depuis tant de Siécles. Quelle idée ne laissera pas à la Postérité la Façade du Louvre, de la Puissance du Monarque qui l'a fait

élever, & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son Regne !

Le Pays de l'Europe où l'Architecture Moderne a produit le plus de Chefs-d'œuvre, c'est l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte * qui a bâti leur fameuse Eglise de Saint Paul de Londres, aux proportions près qu'il a très-mal observées, n'a fait que réduire le Plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de sa grandeur : pour peu que l'on ait de connoissance, il est aisé de s'appercevoir, que partout où il s'est écarté de son Modéle, il a commis les fautes les plus grossiéres.

La plûpart des Maisons de Campagne, car il est peu de Bâtimens à Londres qui méritent qu'on en parle, sont encore ici dans le goût Italien ; mais on ne l'a pas toujours appliqué juste. Un des premiers soins d'un Architecte, doit être d'avoir égard au climat où il bâtit ; ce qui convient à un Pays aussi chaud, & dont l'air est aussi pur que celui de Naples, devient incommode dans un climat beaucoup plus froid, &

* Christophle Wren.

dont le Ciel n'eſt pas auſſi ſerein. Les Italiens dans leurs Maiſons doivent ſe défendre du trop grand jour ; les Anglois, qui ne voyent pas le Soleil auſſi ſouvent qu'ils le voudroient, doivent le chercher. La Maiſon de Plaiſance qui orne une Vigne de Rome, n'eſt pas un Modéle pour une Maiſon de Campagne des environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup ici aux Anglois qui veulent paſſer pour avoir du Gout ; ils ſont forcés de contraindre le leur en tout, & d'en affecter un qui leur eſt étranger. Ils payent, dit-on, fort cher pour entendre une Muſique qui leur déplaît. Ils ont leur Table couverte de Mets auxquels leurs Palais ne peuvent s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent, & habitent des Maiſons où ils ne ſont point à leur aiſe. Ce Pays n'eſt pas le ſeul où l'on trouve des Hommes qui ſont la dupe de cette eſpece de manie, qui ſacrifient leurs commodités aux uſages du bel air, & le plaiſir réel à ce qui n'en eſt que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprête-t-elle pas à rire aux véritables Philoſophes ?

Le célebre Inigo Jones a orné Lon-

dres de quelques Edifices qui ont du gout, & entr'autres de cette magnifique Salle de White-Hall, l'un des plus beaux Morceaux d'Architecture qui soient en Europe. D'un autre côté, Mylord Burlington, qui a joint les exemples aux préceptes, soit par l'Hôtel qu'il s'est bâti lui-même à Londres, soit par quelques Ecrits sur l'Architecture, a tâché d'en communiquer le gout à ses Compatriotes. Mais ces Modéles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles; & toutes les fois qu'ils veulent être autre chose que de simples Copistes, ils n'élevent encore que de pésantes masses de Pierre, telles que le Château de Blenheim, dont vous trouverez le Plan & la Façade dans le *Vitruve Anglois*.

Bien plus souvent encore les Anglois dans les Décorations de leurs Bâtimens, tombent dans un gout véritablement puérile. On a construit pour la Reine dans le Parc de Richemond, un petit endroit, où l'on a placé sa Bibliothéque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin, ce n'est autre chose qu'un Pavillon octogone, dont la Voute est Gothique. Rien n'y répond à l'idée

dée qu'on peut s'en former sur le nom. On n'y voit pour toute curiosité, que cet Enchanteur, & quelques autres Figures en Cire grandes comme nature. Loin qu'en ce Salon il y ait rien qui ressente l'enchantement & la puissance du Magicien, il n'est pas possible d'imaginer un Spectacle de plus mauvais gout.

Les Anglois ne sont pas toujours heureux dans leurs Inventions ; mais en quelque chose que ce soit, ils ne connoissent ni la justesse des Proportions, ni l'élégance des Formes ; aussi ne réussissent-ils pas mieux dans le goût des Meubles, que dans celui des autres Ornemens de leurs Maisons. Nous regardons les Italiens comme nos Maîtres pour l'Architecture & la Décoration extérieure des grands Edifices ; mais pour la distribution & les proportions intérieures, les François paroissent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe, & c'est précisément où le mauvais goût des Anglois se fait le plus sentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néanmoins de flatter mes Compatriotes, jusques dans leurs défauts. J'oserai avouer & condamner les effets

pernicieux de notre inconſtance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du Deſſein, de même que dans les Ouvrages d'eſprit, on commence à s'écarter de cette noble ſimplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont ſuivie en tout, & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'eſt pas par ſtérilité que les uns & les autres l'ont adoptée, & ceux qui affectent de s'en éloigner, prouvent moins leur fécondité que leur mauvais gout. Quoiqu'ils diſent pour couvrir leur ignorance ou leur manque de talent, il eſt bien plus aiſé de courir après l'eſprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres, que d'imaginer une belle Scene, & d'y rendre la nature dans toute ſa vérité. Cette abondance apparente eſt une ſtérilité réelle. Celui qui a tout-à-la-fois un génie fécond & un gout ſûr, ſe fait un devoir de ſacrifier toute beauté ſuperflue. Mais en ce genre de richeſſes comme dans les autres, il faut en avoir beaucoup, pour n'avoir pas regret à celles que l'on a mal employées. Le plus médiocre Deſſinateur invente des Ornemens de toutes formes, & les entaſſe les uns ſur les autres : un hom-

me comme Bouchardon, n'en imagine que de noble, & les distribue avec intelligence. Les Goths en ont été aussi prodigues que les Grecs en ont été avares, & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du Génie, & la perfection de l'Art, sont de parvenir à cette heureuse simplicité.

Je suis certain, Monsieur, que vous voyez avec regret, qu'en plus d'un genre on affecte déja de s'éloigner du goût du Siécle de Louis XIV. l'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France. Rien n'est plus monstrueux, comme le remarque Horace, que de marier ensemble des Etres d'une nature opposée; c'est cependant ce que grand nombre de nos Artistes se font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contrastent un Amour avec un Dragon, & un Coquillage avec une aile de Chauve-Souris. Ils ne suivent plus aucun ordre, aucune vraisemblance dans leurs Productions. Ils entassent avec confusion des Corniches, des Bases, des Colonnes, des Cascades, des Joncs, des Rochers; dans quelque coin de ce Cahos, ils placeront un Amour épouvanté, & sur le tout, ils feront regner une Guirlande

de fleurs. Voilà ce qu'on appelle des Desseins d'un nouveau Gout. Ainsi pour avoir passé le terme, nous sommes revenus à la barbarie des Goths. Peut-être est-il des choses où trop de symmétrie est un défaut, mais c'en est d'ordinaire un plus grand, que de n'en observer aucune, elle doit toujours regner dans les Masses, & non dans le détail des parties. Elle est dans l'Architecture d'une nécessité indispensable. Un Bâtiment quel qu'il soit, est un tout composé de parties qui doivent se répondre. C'est dans le Détail des ornemens qu'on doit chercher la variété. Des Statues placées en regard dans une niche font un mauvais effet, si elles n'offrent à peu près aux yeux la même masse, mais elles ne choquent pas moins, si l'attitude de l'une est absolument semblable à celle de l'autre. La diversité n'est pas moins nécessaire pour plaire que la simplicité. Ainsi dans un Parterre, des plattes bandes doivent avoir les mêmes proportions, & soit dans les milieux, soit dans les extrémités des points marqués qui se répondent : observer scrupuleusement le même ordre dans l'arrangement de chacune des fleurs qui sont fai-

tes pour en varier le coup d'œil, c'eſt affecter une ſymmétrie auſſi froide que puérile. Mais qu'en fait d'ornemens nous ſommes aujourd'hui loin de ce défaut! nous ne voulons plus rien de ſymmétrique. Si l'on orne le Frontiſpice d'un Hôtel des Armes de celui qui le fait bâtir, on poſe l'Ecu en ligne diagonale, & la Couronne ſur l'un des côtés, de façon qu'elle paroiſſe prête à tomber. On s'éloigne le plus qu'on peut de la ligne perpendiculaire & de l'horiſontale: on ne met plus rien à plomb, ni de niveau.

Nos Architectes du tems paſſé étoient trop ſages pour ſe permettre ces Ecarts que ceux d'aujourd'hui trouvent ſi ingénieux. Dans ce Siécle plus hardi, on veut que tout le paroiſſe, & l'on renverſe tellement les choſes, que je ne ſçais ſi ce mauvais gout ne prouve pas quelque renverſement dans les têtes. Ceux de nos Artiſtes qui ont quelque ſens, rougiſſent ſouvent des choſes qu'ils ſont obligés de faire, mais le torrent les entraîne; il faut, pour être employés, qu'ils faſſent comme les autres. On leur demande du goût nouveau, de ces Formes qui ne reſſemblent à rien, & ils en donnent.

Cette maniere se fait sentir surtout dans ceux de nos Meubles qui sont les plus consacrés à l'ornement, & réellement le Gout qui se permet tout aujourd'hui, s'égare aussi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A qui ressemblent ces Pendules devenues si à la mode, qui n'ont ni base ni console, & qui paroissent sortir du Lambris où elles sont appliquées ! Ces Cerfs, ces Chiens & ces Piqueurs, ou ces Figures Chinoises qu'on distribue d'une façon si bizarre autour d'un Cadran, en sont-ils les ornemens naturels ? Ces Cartouches qui soit en haut, soit en bas, soit dans les côtés, n'ont aucunes Parties qui se répondent, sont-ils en effet de bon gout ? Loin qu'une Forme soit heureuse lorsqu'elle est vague, pour ainsi dire, & qu'elle s'éloigne de toutes les Formes connues, on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne soit terminé, & qui ne doive ressembler à quelque chose. Il est dans tous les genres un vrai sans lequel il ne peut rien subsister de beau, & c'est le sentiment de ce vrai qui constitue le Gout.

Quoi de plus ridicule que d'appliquer le Vernis de Martin aux Bronzes

dont on orne les Feux d'une Cheminée ! Quoi de plus fou que d'y attacher des Pagodes de Porcelaine ! C'eſt ainſi que pour trop varier les Formes nous donnons dans l'extravagant, & qu'en voulant mettre trop de richeſſes dans les Ornemens, nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès, qu'un autre plus vicieux s'introduit à ſa place. Rien n'eſt ſi difficile que de détruire entiérement le mauvais gout. C'eſt une eſpéce d'Hidre à pluſieurs têtes, on n'en a pas plutôt coupé une, qu'il en renaît une autre. Il eſt des Mortels heureux, qui par une force ſupérieure viennent à bout d'en triompher. Ainſi Moliere de ſon tems, par les beautés de ſes Piéces, força le Public à renoncer aux mauvaiſes Plaiſanteries, aux Jeux de mots & aux Equivoques auxquels il étoit accoutumé. Ainſi le Puget de notre Siécle peut, par les productions d'une imagination auſſi ſage que féconde, & d'un jugement exquis, ramener le vrai gout dans le Deſſein, & en nous rappellant à la belle nature, faire tomber dans le mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais gout ont enfanté depuis peu. Celui

d'aujourd'hui, Monsieur, est si dépravé, que je ne pense pas qu'il puisse durer encore long-tems, & si quelque chose peut en accélerer la chute, c'est l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET, *sur la Chicane autorisée par la Jurisprudence Angloise, soit dans les Causes Civiles, soit dans les Causes Criminelles.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS tous les Pays policés, la défense des malheureux a toujours été du ressort de l'Eloquence; c'est à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppression de l'injustice; mais comment prêteroit-elle ici sa voix à la Veuve & à l'Orphelin, lorsque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir?

Aux différens Tribunaux de Westminster, bien plus communément qu'à nos Cours de Justice, l'Art de la Parole se borne aux subtilités & aux détours de la chicane. Chez nous à la vérité ce monstre aussi ennemi du bon sens que

de la bonne foi, paroît tous les jours à la Barre en Bonnet quarré & en Robbe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité ; mais si la véritable Eloquence s'y montre moins souvent, elle n'y est pas cependant étrangere. De tems en tems elle éléve sa voix à nos Tribunaux, & y fait sentir son pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans, des Cochins, des Aubris, qui y soutiennent encore sa gloire, & qui ne sont pas moins d'honneur à notre Nation, qu'à cette noble Profession qu'ils excercent avec tant de célébrité *.

Il faut que la chicane qui a passé en Angleterre à la suite des Normands & de leurs Loix, ait trouvé d'aussi heureuses dispositions dans les esprits des Anglois, que dans ceux des Normands mêmes. Sa puissance n'est pas moins établie dans ce Pays-ci, que dans celui

* Ces trois célébres Avocats sont morts depuis que ces Lettres ont été écrites. Ce que le Public a perdu en eux, il le retrouve aujourd'hui dans Mr. de Reversaux & dans Mr. de la Monnoïe, petit-fils de celui qui s'est rendu si illustre dans la République des Lettres.

dont elle eſt originaire. L'Angleterre eſt ſans contredit la plus vaſte & la plus glorieuſe de ſes conquêtes. Du jour où la chicane a établi ſon ſiége au milieu des différens Tribunaux de la Sale de Weſtminſter, elle y a regné en Souveraine abſolue, ſans interruption & ſans Rivale. Son empire y eſt peut-être plus aſſuré ; & sûrement plus gouté que le gouvernement préſent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire reſpecter les Loix ; ce qui ſans doute eſt l'objet de cette Milice perpétuelle autrefois inconnue chez les Anglois. La chicane a cinquante mille Juriſconſultes pour appuyer ſon pouvoir & perpétuer ſon regne. On les appelle *les Gens d'Armes de la Loi*. Quelques uns même en font monter le nombre juſqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage ſur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe. Il dit qu'ils poſſédent la quatriéme partie des Terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre ſont réduits à leur Légitime, ils épouſent volontiers la profeſſion d'Avocat, parce que c'eſt une des plus lucratives.

A Weſtminſter les Avocats diſputent moins ſur la juſtice de la Cauſe, que ſur la Lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés ſur la ſignification des mots qui doivent déterminer les Juges, qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits diſputés par les Parties. Comme un Frippon ſe tire ſouvent d'affaires par les ſubtilités les plus frivoles & les plus puériles, c'eſt à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Juriſconſultes s'appliquent; c'eſt-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colléges d'Avocats, qui, à proprement parler, ne ſont à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'eſt par leur artifice que la maſſe des Loix a tellement ſurchargé la Juſtice, qu'elle eſt devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours, & qui, parce qu'ils en ſouffrent, devroient être plutôt appellés Patiens que Cliens, ainſi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles diſpoſitions dans les Loix, dans les Juges & dans les Avocats, ſont abſolument contraires à l'Eloquence; & il eſt auſſi impoſſible qu'elle s'établiſſe parmi les Juriſconſultes de

Westminster, que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris. *

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Jurisprudence Angloise, je veux vous rapporter un fait singulier dont M. Pope fait mention dans ses Epitres Morales. **

Il y a quelques années qu'un Fripon du premier ordre acquit des biens considérables par des voyes également iniques. La premiere en forgeant un faux transport à lui-même d'une Terre dont il retira de très-grandes sommes. Le délit prouvé, il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voye dont il s'étoit servi pour augmenter ses richesses, & pour laquelle il fut poursuivi en même-tems, fut celle-ci; il avoit fabriqué un Testament frauduleux, par lequel il avoit fait déshériter un Frere, & s'étoit donné à lui-même la succession. Pour cette derniere fripponnerie, la Chancellerie le condamna à une prison perpétuelle,

* Voyez l'Exposition abrégée du Plan du Roi de Prusse pour la Réformation de la Justice, Ouvrage digne de la Sagesse & des grandes lumieres de ce Monarque.

** Voyez la III. Epitre du II. Livre.

où il a joui jusqu'à sa mort de ces biens si mal acquis, & en a disposé comme des siens propres en faveur de ses Héritiers naturels. En France, outre la punition corporelle, les biens dont ce misérable s'étoit emparé sans autre titre que son effronterie, auroient été restitués à leurs véritables Propriétaires ; mais la Jurisprudence est toute différente en Angleterre, & les Avocats de Londres soutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition imposée pour de pareils délits, devient un titre d'acquisition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'est comme si ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines auxquelles il a été condamné. Ainsi si quelqu'un aime mieux acquérir dix mille livres de rente que de conserver son nez ou ses oreilles, ce qui doit être naturel aux ames basses, telles que sont toutes celles des Frippons, la Justice lui enseigne une voye d'y parvenir, & lui en assure la tranquille possession. Quel jeu indigne dans une matiere si grave ! Et quel abus des Loix dans une Nation si sage ! N'est-ce pas-là favoriser le vice ! Et donner aux artifices du crime des moyens assurés de triompher de

la ſimplicité de l'innocence ?

La Procédure Criminelle en Angleterre, n'eſt ni plus ſérieuſe, ni mieux réglée : elle eſt ici traitée d'une maniére qui, pour ne rien dire de plus, étonneroit par-tout ailleurs. Mais pour que vous puiſſiez juger vous-même des ſubterfuges par leſquels la Chicane peut dérober un Coupable aux rigueurs de la Juſtice, voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de Haute Trahiſon en 1722. devant la Chambre des Seigneurs, au fameux Chriſtophe Layer, ſi connu par les Gazettes de ce tems-là.

» Une ſeconde fin de non-recevoir, » dit l'Avocat de l'Accuſé, en adreſ» ſant la parole au Chancelier, c'eſt à » l'égard du mot *Chriſtopherus*, écrit » avec un *e* ; votre Grandeur ſçait que » ce moyen de nullité eſt expreſſément » contenu dans l'Acte du Parlement » ſur les mots mal ortographiés, ou » dont le Latin eſt impropre.

» Mylord, il n'étoit pas poſſible que » je puſſe apporter avec moi toutes mes » autorités ſur ce ſujet ; mais j'ai ici » pluſieurs des Dictionnaires & des Lé» xicons les meilleurs, qui prouvent

» que le mot doit être *Chriſtophorus* ;
» & je crois que mes adverſes Parties
» ne pourront m'apporter aucun exem-
» ple tiré d'un Livre authentique Grec
» ou Latin, où ce mot ne ſoit pas écrit
» auec un *o*, & non pas avec un *e*. C'eſt
» Chriſtophorus de πεφόρκα, le Prétérit
» *Médium* du Verbe Grec φερω, & les
» Régles de l'étymologie, & la forma-
» tion des noms verbaux, prouvent
» qu'il doit être ainſi ortographié, &
» ne peut l'être autrement. Dans tous
» les Dictionnaires le mot Latin pour
» Chriſtophe, c'eſt *Chriſtophorus*.

» Mylord, j'eſpere que votre Gran-
» deur me pardonnera ; la vie d'un
» homme eſt ici intéreſſée ; & comme je
» ne voudrois pas m'appuyer d'aucune
» raiſon qui en pareil cas ait été rejet-
» tée, auſſi ne dois-je pas non plus en
» rejetter aucune qui puiſſe être eſſen-
» tielle pour le Priſonnier dont la Cour
» m'a confié la défenſe. Je paſſe aux
» mots dont le Latin eſt impropre :
» *Compaſſatus, imaginatus fuit & in-*
» *tendebat*. Je ne ſçai ſi ce Latin paſſera
» à la Salle de Weſtminſter, mais aſſu-
» rément il ne paſſeroit pas aux Ecoles
» de Weſtminſter.

» *Et*

» *Et intendebat.* *Et*, une conjonction copulative entre des Verbes employés en différens tems. *Compassatus* » & *imaginatus fuit*, sont au Prétérit » parfait, & *intendebat* au Prétérit imparfait. Pourquoi ce dernier Verbe » n'a-t-il pas été mis au Prétérit parfait » comme les deux premiers, suivant les » Régles du Latin Classique ? C'est » pourquoi, &c. *

Peut-on entendre sérieusement de pareilles discussions de vétilles Grammaticales dans une affaire de cette importance, & où il est question de la vie d'un homme ? Que penseroient les Peuples les moins policés, les Sauvages même de l'Amérique, d'une forme de justice aussi extraordinaire ! Après tout n'est-ce pas comme si cet Avocat disoit: Le Prisonnier que je suis chargé de défendre peut être un Traître à sa Patrie, mais ceux qui lui ont fait son procès ont

* Malgré la Chicane & l'habileté de ses Avocats, ce malheureux ne laissa pas d'être condamné au supplice des Traîtres. Son Procès est imprimé *in-folio* à Londres 1722. avec celui qui fut fait au Docteur Attercury, Evêque de Rochester, qui est mort à Paris en 1731.

commis des Soléciſmes contre les Régles de la Grammaire Latine ; c'eſt pourquoi je demande qu'il ſoit remis en liberté, dût ſon crime, tout énorme qu'il eſt, demeurer impuni. Oſeroit-on donner le nom de Juriſprudence à celle qui autoriſeroit un pareil raiſonnement? L'Araminte de Moliere qui chaſſe Martine à cauſe des incongruités que cette pauvre Villageoiſe commet contre la Langue, eſt-elle plus ridicule que l'Avocat qui protége un Coupable, parce que ceux qui l'accuſent parlent mal Latin ?

Je ſçais ce qu'on peut me répondre, & qu'en cela les Avocats ne font que ſe conformer à la Loi : je ſçai auſſi que celle-ci tout étrange qu'elle paroît, a néanmoins un objet louable, c'eſt d'offrir à l'Innocent plus de moyens de ſe défendre, & en tout cas d'épargner autant qu'il eſt poſſible la vie des hommes. Mais le but de la plupart des Loix eſt toujours ſage ; c'eſt l'exécution qui en démontre le déſavantage ou l'utilité. Celles-là ſeules font honneur aux Légiſlateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix ſont faites pour punir ceux

qui en troublent l'ordre ; la subtilité des Avocats les encourage.

C'est une maxime de tous les Pays & de tous les tems que le repos de la Société exige que le crime soit puni ; & n'est-ce pas l'autoriser que d'ouvrir de pareils subterfuges aux Coupables pour se dérober aux rigueurs de la Justice ? Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat fasse valoir les circonstances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il suffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conserver les Citoyens, & à sauver les malheureux, excepté les Raisons de non recevoir, prises de Solécismes que peut faire un Officier de Justice.

Quant aux Loix, elles doivent également empêcher & que l'innocence ne soit opprimée, & que le crime ne demeure impuni. C'est encore un reste de la barbarie des derniers Siécles, que de faire le Procès en Latin à un Anglois. Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernieres années du Régne de George I. il a été réglé que les Actes de toute espéce seroient défor-

mais écrits dans la Langue naturelle. Il eſt étonnant que les Anglois ayent tant tardé à s'aviſer d'un moyen ſi facile de rogner les ongles à la Chicane; mais qu'il leur reſte encore de Réformes à faire pour perfectionner leur Juriſprudence! Il eſt auſſi dangereux de permettre à la ſubtilité des Avocats d'éluder la diſpoſition des Loix, qu'il le ſeroit d'en abandonner l'eſprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires, les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVIII.

A Monsieur DE BUFFON, *sur l'aisance où vivent les Paysans d'Angleterre, & la différence qu'il y a entre eux & ceux de France.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

C'EST à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre ; on pourroit presque dire qu'autant en France le Luxe régne dans les Villes, autant en Angleterre il est commun dans les Campagnes. Le Payſan Anglois est riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres Hommes de sa Nation aux avantages du commerce. En plus d'un endroit, le Valet d'un Fermier prend son Thé avant que d'aller à la Charrue.

On ne peut que louer la sageſſe du Gouvernement Anglois, qui veille ſi utilement au bonheur de cette Claſſe d'Hommes, que l'on devroit regarder comme la premiere, puiſque c'eſt celle qui fait vivre toutes les autres. Un Etat où le Payſan eſt à ſon aiſe, ne peut qu'être un État riche. La culture des Terres, & le bien-être de ceux qui y ſont employés, doivent être le premier objet de la Légiſlation. Il n'eſt pas juſte que celui qui ſéme ne recueille que pour les autres, & que celui qui travaille ne jouiſſe pas des fruits de ſon labeur. Quelles que ſoient ces Maximes, dictées par un fonds de dureté pour les malheureux, qui n'accompagne que trop ſouvent la Molleſſe & l'Opulence, & reçues par une Politique mal éclairée, les Terres ſont toujours mieux cultivées à meſure que les Payſans ſont plus riches; du moins il eſt ſûr que celui qui eſt mal nourri, n'eſt pas en état de ſoutenir le travail.

Nos Voiſins à cet égard ont des principes tout différens; l'Humanité les dicte, & l'expérience en prouve la ſageſſe: le ſoin avec lequel les Campagnes ſont cultivées chez eux, eſt l'effet

de l'abondance où vit le Payſan ; & s'il eſt vrai que communément parlant il ſoit ici plus fort qu'en France, c'eſt peut-être encore parce qu'il eſt mieux nourri. Non-ſeulement le fruit de ſon travail ſuffit à ſes beſoins, il le met de plus en état de ſe procurer cette eſpéce de ſuperflu, qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il eſt différent ſelon les différens Etats, & l'on peut dire que chaque condition a ſon Luxe. Auſſi en Angleterre, de même qu'en Hollande, les Villages ſont plus riants & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richeſſe de ceux qui les habitent : on s'apperçoit dans les Maiſons des Payſans Anglois, qu'ils ſont aſſez aiſés pour avoir le goût de la propreté, & qu'ils ont aſſez de loiſir pour le ſatisfaire. Je les ai trouvés partout bien vétus. Ils ne ſortent pas en Hyver ſans une *Redingotte*. Leurs Femmes, leurs Filles ne ſe contentent pas de s'habiller, elles ſe parent. L'Hyver elles ont de petits Manteaux de drap pour ſe munir contre le froid, l'Eté des Chapeaux de paille, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloiſes ont toutes le teint beau, celles de la Campagne mê-

me ne l'ignorent pas ; & l'aiſance dont elles jouiſſent, leur permet de ſonger à le ménager. Une jeune Villageoiſe ailleurs n'eſt qu'une Payſane ; ici ſouvent à la propreté de ſa parure, & à la gentilleſſe de toute ſa perſonne, on la prendroit pour une de nos Bergeres de Roman. Je connois des Provinces en France où les Femmes ne différent de leurs Maris que par la Jupe ; auſſi quelques-unes n'ont-elles gueres moins de peine, dans le Pays ſur-tout où elles partagent avec eux le travail fatiguant de la Charrue. Il eſt rare de voir des Angloiſes occupées à des ouvrages pénibles.

Tout ſe ſent ici de la ſage Economie qui régne à la Campagne, juſques aux Animaux mêmes, & la Terre rend avec uſure au Laboureur, ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons Chevaux, & pour les bien nourrir. S'il conduit ſon Blé au Marché, il en a un particulier pour ſa monture. C'eſt ſur-tout aux Courſes que l'on voit des preuves de l'aiſance où vit le Payſan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois, dont la plupart ont en croupe leur Femme, leur Fille

ou

ou leur Maitresse. Souvent même on y voit galopper de grosses & grasses Fermieres, assez heureuses pour avoir des Chevaux qui les puissent porter. On ne court après le plaisir que quand on n'est pas retenu par les soins du ménage.

C'est dommage que cette abondance, dont jouit le Payſan d'Angleterre, le rende si fier & si insolent. Il ne se contente pas de disputer le pas à celui que l'Ordre de la Société a établi son Supérieur, il le heurte quelquefois, & l'insulte pour se réjouir. Quiconque a quarante Schellings de rente, donne sa Voix aux Elections des Membres du Parlement. Le Payſan Anglois est tout fier de ce droit, & songe plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon usage. Que le Peuple d'Angleterre seroit en effet heureux, s'il connoissoit bien tous ses avantages! Mais il ne paroît pas qu'il en sente le prix, puisque tout riche qu'il est, il n'en est pas moins vénal. Il ne songe pas qu'en usant si mal de ce droit, il risque de le perdre, & que ceux qui achetent sa Voix, doivent naturellement vendre la leur. Cependant, on n'obtient pas son suffrage sans le payer. Il ne l'accorde pas au plus hon-

nête Homme de la Province, mais à celui qui lui fait boire le plus de Bierre. Si les Payſans ſont ici plus à leur aiſe que dans beaucoup d'autres Pays, ils y ſont moins ſobres que par-tout ailleurs. Rien n'eſt ſi commun que l'yvrognerie & la crapule parmi la Populace d'Angleterre. L'habitude de ce Vice eſt ſi puiſſante ſur quelques-uns d'eux, qu'elle leur ôte toute autre conſidération, & même celle de la mort. Tout le monde ſçait que ces malheureux, deſtinés à ſubir les rigueurs de la Juſtice, meurent contens, pourvu qu'ils meurent yvres. Voici ce qui arriva à Lincoln, Ville aſſez grande de ce Voiſinage, il y a quelques années. Cinq ou ſix miſérables y étoient dans les Priſons condamnés à la mort, pour avoir volé ſur les grands Chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés, ils trouverent le ſecret de ſortir du lieu où ils étoient enfermés, par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur: malheureuſement l'endroit où ils arriverent en ſortant du Cachot, étoit un Cellier: ils s'étoient échauffés en travaillant, ils trouverent de bonne Bierre, & ils en burent tant, qu'on les

y retrouva tous yvres le lendemain.

Au milieu de toute cette aiſance, il eſt cependant facile de s'appercevoir, qu'ici le Payſan n'eſt pas auſſi gai qu'en France, de ſorte que peut-être eſt-il plus riche, ſans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les Etats ſe reſſentent de cette triſteſſe, qui fait une partie de leur caractere National. Ici les Payſans montrent peu de gaieté, même dans leur ivréſſe. En France au contraire, dans plus d'une Province, le Payſan ne boit que de l'eau, & n'en eſt pas moins joyeux. Le Berger en conduiſant ſes troupeaux, le Laboureur courbé ſur ſa Charrue, l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus pénibles, parmi nous tout le monde chante: ſoit que la plupart ne ſentent pas les peines de leur état, ſoit qu'ils ne chantent que pour les ſoulager, c'eſt ce que je n'examine pas; toujours eſt-il ſûr que par tempérament ou par réflexion, ils prennent le parti le plus ſage.

Le Peuple en France eſt d'humeur douce, & ſe contente de peu; c'eſt celui de l'Europe le mieux conſtitué pour être heureux, & ſa modération prouve, ce me ſemble, combien il mérite de l'ê-

tre. Henry IV. qui le connoiſſoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans ſon Royaume, qu'il ſentit la néceſſité de ſoulager les Campagnes. Auſſi ſage Politique, que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la Terre puſſent en recueillir les fruits ſans amertume. La mort l'enleva trop-tôt à la France. Je ſouhaite qu'un Roi qui aime autant ſes Sujets que le Sage Monarque ſous lequel nous vivons, puiſſe exécuter ce projet, ſi digne de celui de ſes Ancêtres qui s'eſt appellé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXIX.

A Monsieur Du Cros, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres; sur les Tragédies de Shakespéar & en particulier sur celle de Jules-César.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différens Ouvrages Anglois, qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton, qui a rendu le Sublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Prose en comporte, du moins dans notre Langue, nous a fait admirer le *Paradis Perdu*: les deux Essais de M. Pope, que M. l'Abbé du Resnel a mis si heureusement en Vers François, ont reçu les applaudissemens qu'ils méritent; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Piéces du Théâ-

tre Anglois, que vous désireriez de connoître, la plupart auroient de la peine à réussir parmi nous. Les Tragédies Angloises ne sont pas moins opposées à notre gout, que leurs Comédies le sont à nos Mœurs. Il seroit même très-difficile d'en donner des Extraits dans le gout de ceux que le P. Brumoy a donnés du Théâtre Grec. Si un pareil travail satisfaisoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakespear, n'en doutez pas, Monsieur, est un grand Poëte; quelques Beautés de ses Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en sont une preuve; mais des Traductions complettes, ou des Extraits fidéles de ses meilleures Piéces, feroient beaucoup de tort en France à sa réputation. Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne le céde à aucun Auteur Ancien ou Moderne: c'est dommage qu'il tombe si souvent dans le bas & dans le puéril. Autant on a de plaisir à voir un morceau détaché d'une de ses Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions

admirables de son génie, font un contraste perpétuel avec celles de son mauvais goût; à la suite de la plus belle Scene, il faut s'attendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux Endroits, les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ses Ouvrages sont remplis; nous ne serions pas si indulgens. Quelques Scenes languissantes de Corneille, empêchent qu'on ne joue plusieurs de ses Piéces, où il y en a tant d'autres de si belles. Sertorius, Othon, sont des Tragédies que l'on peut regarder comme proscrites au Théâtre.

Les Anglois ont pour leur Shakespear une admiration outrée: quand il paroîtroit en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans sa Langue, nous rabattrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font, & ses Admirateurs ne nous le pardonneroient pas. Nous serions révoltés avec justice de voir allier perpétuellement la force & le sublime du Grand Corneille, au Comique bas & trivial, aux pointes, aux jeux de mots, & à toutes les misérables plaisanteries de nos Anciennes Tragédies sur les Mysteres de la Passion.

Je me contenterai de vous en donner un Exemple; c'eſt la Scene du troiſiéme Acte de la Tragédie de *Jules-Céſar*, où le génie de Shakeſpéar s'éléve le plus haut, & tombe au plus bas. Le célébre M. De Voltaire en a déja fait connoître l'eſprit; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même, je me propoſe de vous la traduire mot à mot.

BRUTUS.

» Romains, Compatriotes & Amis, » écoutez-moi pour ma défenſe, & » ſoyez attentifs pour que vous puiſſiez » m'entendre; croyez-moi pour mon » honneur, & rendez juſtice à mon hon- » neur pour que vous puiſſiez me croire; » jugez-moi dans votre ſageſſe, & » éveillez vos ſens, pour que vous puiſ- » ſiez me juger plus équitablement. S'il » y a dans cette Aſſemblée quelques » Amis de Céſar, je leur déclare que » l'amitié que Brutus portoit à Céſar, » n'étoit pas moindre que la leur; ſi » donc un de ces Amis me demande » pourquoi Brutus s'eſt élevé contre » Céſar, voici ma réponſe: ce n'eſt pas

» que j'aimaſſe moins Céſar, c'eſt que
» j'aimois Rome encore davantage.
» Choiſiriez-vous de voir Céſar vivant
» & de mourir ſes eſclaves, plutôt que
» d'être tous libres par ſa mort ? Com-
» me Céſar m'aimoit, je le pleure ;
» comme il étoit heureux, je m'en ré-
» jouis ; comme il étoit vaillant, je
» l'honore ; mais comme il étoit ambi-
» tieux, je l'ai tué. Ainſi voilà des lar-
» mes pour ſa tendreſſe, de la joye pour
» ſes ſuccès, du reſpect pour ſa valeur,
» & la mort pour ſon ambition. Qui de
» vous eſt aſſez lâche pour vouloir être
» eſclave ? S'il en eſt un ſeul, qu'il par-
» le, car c'eſt lui que j'ai offenſé. Qui de
» vous eſt aſſez dépravé pour ne vouloir
» pas être Romain ? S'il en eſt un ſeul,
» qu'il parle, car c'eſt lui que j'ai of-
» fenſé. Qui de vous eſt aſſez mépriſable
» pour ne pas aimer ſa Patrie ? S'il en
» eſt un ſeul, qu'il parle, car c'eſt lui
» que j'ai offenſé.... J'attens que quel-
» qu'un me réplique...

LE PEUPLE.

» Perſonne, Brutus, perſonne.

BRUTUS.

» Je n'ai donc offenſé perſonne ? Je » n'ai pas plus fait à Céſar que vous fe- « riez vous-mêmes en pareil cas à Bru- « tus. La raiſon de ſa mort eſt enregiſ- » trée dans le Capitole. Sa gloire n'eſt » point obſcurcie en ce qu'il avoit de » grand, ni ſes offenſes mêmes pour leſ- » quelles il a ſouffert la mort, ne ſont » point aggravées. Voici ſon Corps » qu'on apporte, ſuivi de Marc-Antoi- » ne, qui le pleure, & qui, ſans avoir » eu de part à ſa mort, en recevra le bé- » néfice; & qui de vous ne le recevra » pas ? Je vous laiſſe, en vous aſſurant, » que comme j'ai tué mon meilleur Ami » pour le bien de Rome, j'ai le même » poignard pour moi-même lorſqu'il » plaira à mon Pays de demander ma » mort.

Antoine parle enſuite, & détruit l'effet de cette Harangue par une autre, qui n'eſt pas moins pathétique. Cette Scene, où ſont ces deux Chefs-d'œuvre, finit par le Comique le plus bas & le plus ridicule. Antoine n'a pas plutôt

inſpiré au Peuple l'ardeur de venger la mort de Céſar, qu'on voit paroître un nouveau Perſonnage. Le Peuple l'entoure avec empreſſement, lui demande quel eſt ſon nom, d'où il vient & où il va, s'il eſt garçon ou marié, &c. Il répond qu'il s'appelle Cinna, & auſſitôt le Peuple s'écrie : *C'eſt un des Conſpirateurs, mettons-le en Piéces. Non, Meſſieurs*, dit le pauvre miſérable, tout effrayé, *Je ſuis Cinna le Poëte. N'importe*, reprend la Populace, *déchirons-le pour ſes mauvais Vers.* Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakeſpéar, voilà comme toutes ſes Piéces ſont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il tranſporte le quatriéme Acte de la même Piéce au Camp de Sardis. Brutus y reproche à Caſſius ſon avarice, non d'un ton ſévere, mais d'un ton de Crocheteur ; & lorſque ces deux Généraux ſont occupés des plus grands intérêts, un nouveau Poëte ne vient les interompre que pour ſe faire traiter de Belitre, & ſe faire chaſſer à coups de pié.

Au cinquiéme Acte, la Scene eſt à Philippi. Avant que la Bataille ſe donne, il s'y paſſe un Pour-parler entre

Brutus & Caſſius d'un côté, & Octave & Antoine de l'autre. A la groſſiereté des injures qu'ils ſe diſent les uns aux autres dans cette entrevue, on ne peut pas les prendre pour des Romains; & ſouvent en effet dans les Perſonnages que Shakeſpéar a mis ſur la Scene, on reconnoît le ton du Compere & de la Commere de l'Auteur. Ce Poëte, qui peint la Nature ſans aucun choix, ne craint pas de faire paroître Céſar en bonnet de nuit; vous ſentez par-là combien il doit le dégrader, s'il eſt vrai qu'il n'y ait point de Héros en Robe de Chambre. Dans quelques-unes de ſes Piéces il fait paroître les ſiens en déshabillé. Quelquefois même il nous les repréſente ivres.

Outre cela, la plupart de ſes Ouvrages ne ſont ni des Tragédies, ni des Comédies, ce ſont ce que les Anglois appellent des Piéces Hiſtoriques, c'eſt-à-dire, l'Hiſtoire de quelque Prince miſe en Dialogue, & bigarrée de la plus baſſe bouffonnerie. Ceux qui ont aſſez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles cauſent à la lecture, en ſont dédommagés par de beaux Morceaux qu'on y trouve de tems en tems; com-

me Shakeſpéar étoit un Homme de génie, la plus mauvaiſe de ſes Piéces en conſerve le caractere. Son Comique, toujours original, eſt quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaiſanteries; mais le plus ſouvent le gros Ventre ou le large Chapeau de l'Acteur font la plus grande partie du Comique de ſon Rôle. Ce *Falſtaff*, ſi célébre ſur le Théâtre Anglois, n'eſt communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie*, excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes, & l'autre que de couper des Bourſes, & de détrouſſer les Paſſans.

A l'égard du ſtyle, c'eſt la partie qui diſtingue le plus Shakeſpear des autres Poëtes de ſa Nation, c'eſt celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il dit. Il parle pour ainſi dire une Langue qui lui eſt propre, & c'eſt ce qui le rend ſi difficile à traduire. Il faut pourtant avouer auſſi, que ſi quelquefois ſes expreſſions ſont ſublimes, ſouvent il donne dans le Giganteſque. Ainſi, dans cette Piéce de *Jules-Ceſar*, Portia, Femme de Brutus, ſe plaint à lui de ce qu'il a des ſecrets

pour elle, & lui demande si *elle ne demeure plus que dans les auxbourgs de son bon plaisir ?* Croiroit-on que cette Phrase ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire?

D'un autre côté, je ne puis passer sous silence un Trait de cette Tragédie, qui marque, ce me semble, autant de finesse d'esprit, que le Discours de Brutus suppose d'élévation. Décius dit, en parlant de César : Il se plaît à entendre dire, qu'*on surprend les Lions avec des filets, & les Hommes avec des flateries, &c. mais quand je lui dis qu'il hait les Flateurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'est en cela que je le flate le plus.*

Quelqu'esprit & quelqu'imagination qu'il y ait dans Shakespéar, il ne sera jamais bien connu que de ceux qui le liront en Anglois. On ne peut le traduire sans le tronquer à chaque page ; & quand on l'aura tronqué, ce ne sera plus lui.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XL.

A Monsieur le Duc de NIVERNOIS, sur M. Waller. Les Auteurs Anglois aussi sujets à la flatterie que les François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus me demandez quel étoit ce Waller dont S. Evremond parle avec tant d'éloge. C'est un des Auteurs à qui la Poësie Angloise a le plus d'obligation. C'est le premier de ceux de cette Nation qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, & suivi le gout dans le choix des idées. Il a autant de galanterie & plus de naturel que Voiture, autant de feu & plus de correction que Chaulieu. C'est, de l'avis de ceux qui s'y connoissent, le Poëte le plus aimable & le plus châtié que les Anglois ayent eu.

Voici un échantillon du gout qui re-

gne dans ses Ouvrages, c'est une petite Piece qu'il a fait pour la belle Comtesse de Sunderland, dont il étoit amoureux, & que je ne vous traduis en Prose, que parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

*Application de la Fable d'*APOLLON *&* DAPHNÉ.

TYRCIS, un jeune Poëte aimoit la belle SACHARISSE, *& l'aimoit en vain. Il chantoit comme Apollon, & n'étoit pas moins épris. Elle au contraire, étoit aussi farouche que Daphné, mais n'étoit pas moins aimable. Il poursuit la Nymphe fugitive, Apollon n'eût pas employé des sons plus touchans pour l'émouvoir. C'est ainsi que l'Amour & l'imagination le font errer sur les Côteaux desséchés, & à travers des Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ses peines, & où il se retrace sans cesse l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Pressé par sa Passion, il court, il approche enfin : ses sons harmonieux parvinrent à la Nymphe, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant si ses accords immortels furent sans succès près d'elle, ils ne lui furent pas*

pas inutiles. Tout le monde, excepté la Nymphe qui auroit dû réparer ſes injuſtices, l'écouta avec attention, & approuva ſes Vers. Ainſi comme Appollon, acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas, il en vouloit à l'Amour, & il embraſſa des Lauriers.

Parmi les Poëtes que nous avons aujourd'hui en France, j'en connois un qui pourroit donner à cette Piéce toutes les graces qu'elle a dans l'Original, & qui en effet reſſemble parfaitement à Waller du côté du Talent. Celui dont je parle, auſſi recommandable par ſa Naiſſance que par ſon Eſprit, a eu des Ancêtres, qui, comme lui, ſe ſont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'eſt le Poëte de nos jours dont les Vers ſont le plus remplis de ſentiment & de délicateſſe. Ne pourriez-vous pas le deviner?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller, mais s'il avoit les Mœurs pures, il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penſer ſelon les tems & les circonſtances. Il eſt peu de Poëtes qui ayent autant flaté leurs Souverains, & ce défaut eſt d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en eſt

peut-être point qui ayent vécu sous tant de Princes différens.

Dans ses Ouvrages Jacques I. est le plus grand des Rois ; Charles son fils lui succéde à peine qu'il l'efface. Cromwell est encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli sur le Trône, y éclipse le Protecteur. Il est lui-même à son tour éclipsé par Jacques II. son Frere. Enfin, selon lui ,

Le Monarque qui regne est toujours le plus grand.

Combien tous ces Panégyriques, qui se détruisent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en est l'Auteur? Waller sera par-là à jamais flétri dans la Postérité. Autant on louera son talent, autant on blâmera l'usage bas & mercénaire qu'il en a fait. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore la Pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand jour toute la bassesse de son cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron, & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la Victime de ce monstre.

Vous voyez que les Poëtes Anglois

ont tort de reprocher aux nôtres la Flaterie, comme un Vice qui leur eſt particulier. Le célebre Dryden, Rowe, Addiſon, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce ſoit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce dernier, au ſujet de ſon *Diſpenſaire*, qui n'eſt qu'une imitation du Lutrin, il n'a ſurpaſſé Deſpréaux, qu'en exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui, pour célébrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince, qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe ſon ambition, que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le Ravage ont impoſé la Loi.
Mais Naſſaw, par pitié, conſentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flaterie plus outrée ? Soit que nous en croyons trop aiſément les Anglois dans le bien qu'ils diſent d'eux-mêmes, ſoit que ceux d'entre nous qui en ont parlé, ſe ſoient plû dans les éloges qu'ils leur ont donnés, à faire la Critique de leurs Compatriotes, nos notions ſur ce qui les regarde, ſont fauſſes à bien des égards.

Nous croyons leurs Auteurs moins louangeurs que les nôtres ; il seroit ennuyeux d'examiner par les faits, si cette opinion ne leur est pas trop avantageuse ; il suffit de penser à l'Esprit de Parti qui regne en Angleterre, pour sentir que le même Principe qui rend ici les Ecrivains si violens dans leurs Satires, doit les rendre aussi outrés dans leurs Panégyriques. Le zéle de Parti exagére tout, parce qu'il est toujours aveugle ou injuste. Egalement occupé à détruire & à édifier, il se permet tout pour abbattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amére contre de très-honnêtes gens qui ne pensent pas comme lui, prodigue l'encens le plus fort aux hommes sans mérite, dès qu'ils épousent ses sentimens. Selon M. Pope, quiconque est opposé au Ministere présent, est un Héros, & tout Partisan de la Cour est un traître à sa Patrie.

Je ne sçais lequel de nos Auteurs a loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Epitres Dédicatoires, & plus sobres dans celles qu'ils se permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Presque toutes leurs Piéces

de Théâtre ainſi que les nôtres, ſont accompagnées de cette eſpece de paſſeport. Toute Femme à qui on dédie une Comédie, eſt toujours pour l'eſprit l'étonnement, & pour le gout le modéle de ſon Siécle, lorſque ſouvent l'approbation qu'elle a donnée à la Piéce eſt l'unique preuve que l'Auteur puiſſe alléguer & de l'un & de l'autre; ſouvent même l'on adreſſe ici à des Femmes dont on vante beaucoup la pudeur & la modeſtie, des Ouvrage dont le fonds eſt ſi licencieux, que dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impreſſion. Il n'eſt aucune Piéce dans Dryden, à la tête de laquelle il ne prodigue ſon encens plus baſſement qu'aucun Auteur que je connoiſſe: auſſi fade dans ſes Louanges qu'amer dans ſes Satires, il ne craint pas en l'un & l'autre cas de ſacrifier la vérité à ſa Paſſion ou à ſon Intérêt.

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques, l'Angleterre eſt peuplée de Romains. Un Chevalier Baronet ſe fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ſes Terres ou pour y gouter les douceurs de la vie Champêtre, on en fait un Atticus? Un Membre de

la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé, contre le Miniſtere, qu'il devient un Cicéron : s'il eſt quelque eſprit turbulent qui faſſe parler de lui, c'eſt un Caton qui met tout en œuvre pour ſauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paye plus cher cet encens qu'en France, mais je ne veux pas entrer dans un Examen qui ne feroit que découvrir l'eſprit mercénaire des Auteurs. Je veux bien ne les pas ſoupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit ſi mépriſables. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewsbury qui avoit grande envie que le Dictionaire de Bayle lui fût dédié, lui fit offrir pour cela deux cens Guinées. Le Philoſophe plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre, eut la nobleſſe & le courage de les refuſer. Un pareil déſintéreſſement ne peut que faire honneur à la mémoire de Bayle, & cette offre au contraire ſemble plus marquer la vanité que la généroſité de cet Anglois.

A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos Maîtres. Il eſt bien

vrai qu'ils ſont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs Satires, & je doute que nous devions leur envier cet avantage ; mais ils ne ſont pas moins exceſſifs dans leurs Panégyriques. Ces eſpéces de tribut que l'on paye à l'Amitié, à l'Eſtime ou à la Reconnoiſſance, devroient être peſés ſinon au poids de la Vérité, du moins à celui de la vraiſemblance. Les Louanges outrées ne ſont que rendre ridicules & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

J'ai l'honnneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLI.

A Monsieur DE BUFFON. Du gout des Anglois pour le Jardinage & les Plantations, du grand nombre de Livres estimés qu'ils ont sur cette matiére & des grands progrès que la Société Royale de Londres a faits dans la Philosophie Naturelle & Expérimentale.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

J'Aurai du plaisir à vous satisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du gout qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations, & des merveilleux effets que ce gout a produit dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoissez mieux que moi, vous-même vous possédez si bien tout ce qui regarde le soin des Jardins & la Culture des Arbres, que vous êtes en état d'en donner des

des Leçons aux Anglois même. La ſagacité de votre eſprit vous a fait découvrir de bonne-heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience: dès l'âge le plus tendre vous vous êtes livré à un gout qui n'eſt communément que le fruit de la vieilleſſe. Et quel autre avant vous s'eſt jamais aviſé de planter à dix-huit ans! En Angleterre même où l'on a tout eſſayé, tout tenté, perſonne a-t-il eu le courage de deſtiner cent Arpens de ſes Terres à faire des expériences ſur les Bois? On prétend que Salomon, qui connoiſſoit depuis l'Hiſſope juſqu'au Cédre, a écrit un Livre ſur la maniére de cultiver les Arbres & les Plantes, que nous avons perdu: dites la vérité, Monſieur, ne l'auriez-vous pas trouvé? Du moins perſonne depuis tant de Siécle n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand ſervice, non-ſeulement à notre Nation, mais à tous les Hommes en général, quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Obſervations. Toutes les Etudes ſont louables, toutes les Sciences ont leur prix, mais les Hommes aſſez raiſonnables pour juger

des choſes par leur utilité, ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ſes Talents un uſage ſi avantageux à la République, participe à la Dignité d'Homme d'Etat.

Vous ſçavez, Monſieur, que telle eſt la façon de penſer de ce Pays-ci, & qu'il eſt peuplé de gens de votre gout. Les Jardiniers ne ſont pas les ſeuls ici qui s'adonnent au Jardinage, ou plutôt les Anglois le ſont tous plus ou moins. Le Payſan aiſé & le Bourgeois opulent, aime également à planter; les Grands de l'Etat, beaucoup de Philoſophes même comme vous en font leur occupation favorite. M. Perault dans ſes Vies des Hommes Illuſtres de la France, remarque que M. Arnauld d'Andilly, après ſept ou huit heures d'Etude chaque jour, ſe divertiſſoit à prendre les plaiſirs de la Campagne, & ſur-tout à cultiver des Arbres. C'eſt ainſi que M. Pope vit à ſa jolie Maiſon de Twitenham *. Il faut qu'une pareille vie ait de puiſſans attraits. Dioclétien quitta l'Empire pour en gouter

* Sur les Bords de la Tamiſe, à cinq ou ſix milles de Londres.

les douceurs, & lorsque dans la nécessité des affaires publiques on vint le presser d'en reprendre la charge, il répondit à ceux qui l'en prioient : *Vous ne me donneriez pas un pareil conseil, si vous aviez vû le bel ordre des Arbres que j'ai moi-même plantés, & les beaux Melons que j'ai semés ?*

Si parmi les Romains, un Caton n'a pas dédaigné d'écrire sur l'Agriculture, il faut l'avouer à l'honneur des Anglois, quelques-uns de leurs Auteurs les plus distingués ont publié des Ouvrages très-instructifs sur cette matiére. M. le Chevalier Temple, un de leurs meilleurs Ecrivains, a donné un Traité très-curieux, sur le Jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn sur les Forêts, est un excellent Livre. M. Mortimer, Sécrétaire de la Société Royale de Londres, a composé un Traité de l'Agriculture aussi agréable qu'utile. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous?

Dire que c'est un genre où les Anglois excellent, c'est faire leur éloge, puisque c'est la Partie de la Physique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de

cette eſpece, entre leſquels je n'ai garde d'oublier ceux de Bradley & le Dictionaire de Miller, le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il ſeroit à ſouhaiter pour nous, que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans nôtre Langue, ils nous ſeroient d'une plus grande utilité que tant de Productions bizarres que des Ecrivains ſans gout leur ont préférées. Aſſurément vous avez encore donné un exemple qui mériteroit bien d'être ſuivi, lorſqu'uniquement par amour pour la Phyſique, & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient, vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations, pour traduire le meilleur Livre que les Anglois euſſent en ce genre, *La Statique des Végétaux, de M. Hales* *.

On voit par tous ces Livres ſur le Jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet on ne cultive nulle part les Fruits & les Légumes avec autant de ſoin & d'induſtrie. Si le Climat n'y eſt pas auſſi favorable qu'en

* Cet Ouvrage a paru en 1735. à Paris chez Jacques Vincent.

France, l'Art y eſt pouſſé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris & des Ananas en toute ſaiſon; différentes ſortes de Légumes que nous n'avons pas, y ſont très-communs. Le Brocoli, ſi rare encore chez nous, ſe ſert ici ſur les Tables d'Auberge. Dans les Jardins des environs de Londres, on trouve des eſpeces de Melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes Pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes Figues dans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail! La Nature elle-même céde aux efforts de l'Homme, quand il s'obſtine à la vaincre. J'en ai vû un bel exemple dans un lieu près de Kinſington, remarquable par une vieille Maiſon où le fameux Cromwell qui en a été le Maître, alloit ſe délaſſer du poids de ſon Uſurpation: celui qui poſſéde aujourd'hui ce Terrain, a une toute autre ambition, il a entrepris d'y forcer la Nature; & en effet, malgré l'ingratitude & de l'expoſition & du fonds, il a changé un Marais triſte & infructueux, en une Vigne riante, & qui lui produit une

très-grande abondance de raisins : il m'a fait gouter du Vin de ce crû, qui n'est pas désagréable. Il en envoya l'an passé à M. l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce Vin, tel qu'il est, rapporte encore plus à cet Anglois industrieux, que tout ce qu'il auroit pû semer ou planter dans son enclos.

Non-seulement on trouve en Angleterre des Arbres fruitiers de tous les Pays, on y trouve même une quantité prodigieuse de ces Arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté ou la singularité de leur forme. Les Anglois font venir à grands frais des différentes parties du monde toutes les espéces d'Arbres ; & ceux qui réussissent chez eux en pleine terre, ils les naturalisent, & en ornent leurs Jardins. Ainsi l'on y trouve le Cédre du Liban, le Plane de Perse, le Tullippier des Iroquois, l'Arbre de Judée, &c. Ce même Commerce qui rassemble à la Bourse de Londres des hommes de tous les Pays, peuple les Jardins d'Angleterre des Arbres de tous les Climats. Dans cet usage de leurs richesses, les Anglois me paroissent plus sages que ceux d'entre nous qui se ruinent en changeant d'E-

quipages tous les six mois, & de Tabatiéres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous, c'eſt que les gens qui par leur naiſſance ou par leurs richeſſes occupent le premier rang dans l'Etat, habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des Plantations, elles ſont une des plus grandes ſources des amuſemens Champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux Petits, le Payſan plante à l'envi de ſon Seigneur. Si celui-ci a des Boſquets de Laurier, de Thin, & de Philaria dans ſes Jardins, ſon Fermier veut du moins en avoir quelques Plans dans le ſien. Dans nos Villages, les Payſans ne plantent guéres que des Pommiers & des Choux; le Payſan Anglois a non-ſeulement un Potager bien fourni & bien tenu, mais s'il a deux Toiſes de Terrain devant ſa Maiſon qui lui appartiennent, il en fait un Parterre, où il cultive la Roſe & le Muguet; voilà ce qui prouve ſon aiſance: on ne s'occupe guères de la culture des Fleurs, que quand la Récolte des fruits paroît bien aſſurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres, c'eſt ſon attention continuelle à l'utilité Publique, qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre : il eſt des Arts qu'elle a portés au plus haut point de perfection, comme l'Architecture Navale, & tout ce qui regarde la facilité & la ſûreté de la Navigation ; il en eſt d'autres qu'elle a tirés de la Léthargie fatale où ils languiſſoient depuis ſi long-tems. C'eſt cette ſçavante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur, ce ſont ſes ſoins, ſes travaux, & ſes expériences qui ont fait connoître aux Anglois de quelles richeſſes les Plantations pouvoient être la ſource. La Société Royale eſt cauſe que non-ſeulement en Angleterre ; mais en Ecoſſe, en Irlande, à la Virginie, à la Jamaïque, aux Barbades & dans tous les Pays ſoumis à la Domination Angloiſe, on plante des Bois & des Vergers, & que chacun embellit ſon Héritage en l'enrichiſſant. On a eſſayé depuis peu de faire venir du Thé à la Caroline, & on prétend qu'il y a aſſez bien réuſſi. Rendons juſtice à tant d'illuſtres Sçavans qui ont acquis à cette Société une ſi haute réputation par

toute l'Europe. Ce ſont eux qui ont le plus éclairé le Monde Civiliſé & Lettré, ſur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Phyſique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous, Monſieur, que nous ne ſuivions le ſage exemple de nos Voiſins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Academie, vous n'avez fait aucune Expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilité Publique. La perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'eſt que trop occupé juſqu'ici de celle que l'on nomme Tranſcendante, & que l'on feroit mieux d'appeller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire, ſont des Conquêtes qui ne nous enrichiſſent pas : les eſpaces infinis que l'on y parcourt, ne ſont qu'imaginaires ; les Eſprits d'un ordre ſupérieur ſont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les Hypothèſes comme des chimères qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organiſées ; ſoyons conſéquents, & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas de fondemens plus réels. C'eſt abuſer de la

Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes, car j'appelle ainſi toutes ces Queſtions arbitraires que l'on embarraſſe exprès pour avoir le plaiſir de les dévélopper par le Calcul, & d'où il ne réſulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problêmes ne ſont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure, mais auſſi inutiles à l'avancement de nos connoiſſances! Les Sçavans devroient penſer aſſez-bien d'eux-mêmes, pour ſe regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs Travaux. La Réputation la plus brillante parmi quelques Particuliers qui n'eſtiment que ce qui eſt de leur genre, ne vaut pas la ſorte de conſidération qu'acquiérent infailliblement dans le Public ceux qui s'occupent uniquement de l'avantage de leurs Concitoyens *.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* *Niſi utile eſt quod facimus ſtulta eſt gloria.*

LETTRE XLII.

*A Monsieur le Marquis Du T***. Des plaisirs de la Table chez les Anglois, de leurs Toastes, &c.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

NE soyez pas surpris si je reste si long-tems à la Campagne, je suis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus riants, & avec les gens du monde les plus aimables, des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation, & contre lesquels ceux de la nôtre ne tiennent pas; qui joignent aux qualités d'où dépend la sûreté de la Société, toutes celles qui en font l'agrément; qui vous plairoient à vous-même, & qui sentiroient ce que vous valez; que votre commerce rendroit François, & avec lesquels vous deviendriez Anglois sans vous en appercevoir. Si dans ce séjour agréable où le plaisir & la liberté habi-

tent, on ne suit pas en tout notre façon de penser, du moins on y suit régulièrement notre façon de vivre : celle de Londres m'a été plus d'une fois à charge, quelques restrictions que j'y aye toujours mises.

Les plaisirs de la Table sont différens selon les différentes Nations. Il en est qui les font consister dans le choix de la Compagnie, & de quelques mêts délicats, dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en est d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs, que du choix des mêts, & qui songent plus à étourdir l'ennui par les fumées du Vin, qu'à le dissiper par les charmes de la Conversation. A Londres communément on se rassemble moins pour s'entretenir ensemble avec cette liberté que la Table donne d'ordinaire, que pour boire tristement à la santé les uns des autres.

Dans les tems où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui, cet usage de se saluer ainsi le verre à la main y étoit aussi plus commun. Il paroît tirer son origine de l'intempérance. Les Hommes ont si bien senti qu'il étoit déraisonnable de trop boire, que pour

colorer un excès si vicieux, ils ont imaginé cette espéce de politesse. Ils ont trouvé par-là le secret de satisfaire leur gout, & de forcer pour ainsi dire les autres à s'y conformer. En ce sens un peuple est d'autant plus poli qu'il est moins tempérant; les Anglois portent très-loin cette sorte de politesse. S'il est des François qui puissent leur en disputer le prix, on ne peut guères les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitans de cette Isle. L'Ivrognerie, puisqu'il faut la nommer, est ici très-commune en toute sorte d'états: Hobbes la regarde comme une enfreinte des Loix de la Nature, à cause qu'elle empêche l'usage de la raison; il est étonnant que la Nation qui se pique le plus de bons sens, soit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y est le plus contraire.

Le dessert est très-peu d'usage en Angleterre; on y estime plus un Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le gout de Procope. Aux Tables même où l'on sert du fruit, on ne fait que l'y montrer, & l'on enléve bientôt jusqu'à la nappe,

Les Anglois que la politeſſe empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne, les avertiſſent ainſi de ſe retirer quand ils en ſont las. Des Ecoliers ne montrent pas plus de joye lorſque leur Régent les quitte, que les Convives n'en témoignent lorſqu'elles prennent congé d'eux. La ſatisfaction qui ſe répand ſur leurs viſages, annonce le plaiſir qu'ils éprouvent à ſe ſentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des Femmes : quelque peu attentifs que les Hommes ſoient pour elles, elles m'ont toujours paru en pareil cas ſe retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Auſſi-tôt on couvre la Table de Pots, de Bouteilles & de Verres, ſouvent même de Tabac & de Pipes. Tout étant ainſi diſpoſé, la cérémonie des *Toſtes* commence. Comme je ne penſe pas qu'aucun de ceux qui ont traité des Mœurs & des cérémonies des Nations ayent parlé de cet uſage, il eſt juſte de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Toſtes* ces Santés de Perſonnes abſentes, qu'ils ſe portent réciproquement, & que chacun eſt obligé de boire ſous peine de l'impo-

liteſſe la plus groſſiere. Je laiſſe à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot, & l'ancienneté de cet uſage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que l'on prétend avoir été de grands Buveurs; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la ſanté de ſa Maîtreſſe; l'honnête Négociant, celle de ſon Correſpondant: & le grave Eccléſiaſtique, celle de ſon Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat; le Primat peut, s'il le veut, porter à ſes Convives la proſpérité de la cauſe Proteſtante, ou telle autre *Toſte* que bon lui ſemble.

Le Maître de la Maiſon eſt celui qui commence ces Rondes, & il eſt obligé d'y faire obſerver l'ordre & l'exactitude, ſoit pour la maniere de les recevoir & de les rendre, ſoit pour empêcher qu'aucun ne manque à la Regle qui aſtreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel eſt en abrégé le Rit des *Toſtes*. Dans le parti de la Cour on boit la ſanté du Roi & de toute la Famille Royale; dans le parti contraire on boit celle de Mylord Carteret, de M. Pulteney, & de tous ceux

qui ſont oppoſés au Miniſtre. Les Jacobites boivent la ſanté du Prétendant.

Il eſt auſſi d'uſage de porter la ſanté des Beautés à la mode, de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un Petit-Maître ſe donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en ſçavent gré lorſqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leur charmes, eſt une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a paſſé trois ſemaines à Paris, ſe fait honneur de porter pour ſa *Toſte* la ſanté de Mademoiſelle Gauſſin. Auſſi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *c'eſt une des premieres Toſtes d'Angleterre*. Celle au contraire dont le tems a ſéché les Lys & les Roſes, s'appelle *une Toſte de rebut*. Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toſte* une beauté dont le regne ſeroit paſſé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvenient.

C'eſt ainſi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magiſtrale*, la ſanté des Perſonnes

nes qui leur étoient cheres ; ſi c'étoit celle d'une Maîtreſſe, la Galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en ſon nom.

Les Sçavants en ce Pays-ci, quoique peu ſoumis aux autres uſages de la Nation, ſont très-ſcrupuleux Obſervateurs de la Cérémonie des *Toſtes*. C'eſt chez eux qu'elle ſe pratique le plus fréquemment & avec le plus de ſolemnité. Chacun dans ſon genre porte non-ſeulement la ſanté de ceux de ſa Nation, mais celle des Etrangers les plus célebres. On m'a ſouvent porté celles de M. Bernoüilli, de M. Euller, de M. De Maupertuis, de M. De Buffon, &c.

Dans les Colléges on *Toſte* auſſi quelquefois en Latin & en Grec, à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais aſſiſté aux élégantes Orgies de Meſſieurs de Cambrige & d'Oxford. Je n'ai oſé pouſſer juſques-là mes recherches ſur les Mœurs des Docteurs de ces fameuſes Univerſités.

Ces Santés & ces Rondes ne finiſſent bien ſouvent que lorſqu'il n'eſt plus poſſible de les continuer. A la Campagne tant qu'elles durent, on parle de Chevaux & de Chaſſe ; ou bien l'on boit &

fume sans parler : je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le silence, a coutume de répondre que, *parler c'est gâter la conversation.* A la Ville on s'entretient des affaires du Parlement, des actions du Sud, & des Gallions d'Espagne.

Les Dames qui pendant ce tems-là sont dans un autre appartement, ne boivent gueres moins, mais sans courir les mêmes risques : elle prennent du Thé, dont elles font usage soir & matin, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus respirer, ce qui contribue à augmenter le penchant au silence, dont cependant il est peut-être plus aisé de s'accommoder, que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françoises.

Si l'on dîne au Cabaret, qui est si fréquenté à Londres par les gens de tous les états, les *Toastes* sont encore plus variées ; assez souvent après avoir bû à la santé de ses amis, on boit à la ruine & à la damnation de ses ennemis. Il n'est aucune sorte d'extravagance dont on ne s'avise alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des jeunes Gens de Condition choisirent, pour

se livrer à cette sorte de Débauche, le 30. Janvier, jour auquel l'Eglise d'Angleterre impose un jeûne général en expiation du Meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Sitôt qu'ils furent chauds de vin, ils se mirent à chanter. Le Peuple scandalisé, s'arrêta devant le Cabaret, & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi, & des Séditieux qui lui firent perdre la tête sur un Echaffaut. Les Pierres à l'instant volérent de toutes parts; les vitres de la Maison furent brisées; la Populace furieuse y vouloit mettre le feu. Ces jeunes insensés eurent bien de la peine à se sauver eux-mêmes *.

Voilà de ces excès dont le vin rend capable, & dont on trouve par tout des

* Un Ecclésiastique Anglois qui ne pouvoit souffrir que le Peuple bût à la Mémoire du Roi Guillaume, a écrit une Brochure contre l'usage de boire à la mémoire de qui que ce soit, comme étant une profanation de la sainte Cène.

Dans plusieurs autres Ouvrages, l'usage des Toastes est condamné comme contraire au Christianisme.

exemples ; & ainſi l'homme auſſi déraiſonnable qu'intempérant, convertit dans une ſource de troubles & de déſordres, ce que la Nature libérale ne lui avoit donné que pour ſon plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLIII.

A Monsieur l'Abbé L C***. sur l'Eloquence de la Chaire, le manque d'action des Orateurs Anglois, & la décadence de la véritabe Eloquence en France.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus m'apprenez bien vos occupations, mais vous ne me dites rien de vos succès; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laissent ignorer ce que votre modestie vous fait taire. Je sçais avec quels applaudissemens vous paroissez tous les jours dans la Chaire. Continuez, Monsieur, vous avez pris la route qui méne à la gloire la plus solide, la plus flatteuse même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête Homme, comme pour le Chrétien, quelle fonction plus noble

que de contribuer à l'avantage de la Religion & de la Société, que de faire la guerre aux Vices, qui dèshonorent l'une, & qui troublent l'harmonie de l'autre; que de donner aux Vertus le juſte tribut de louanges qui leur eſt dû; que de rappeller les Hommes à leurs devoirs, & par conſéquent à leurs véritables intérêts; que de parler enfin dans cette Chaire de vérité, le ſeul lieu où ſa voix ſe faſſe entendre aux grands de la Terre!

Il me ſemble que les Anglois n'ont pas porté auſſi loin que nous cette Eloquence, dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laiſſé de ſi beaux Modéles. Foſter, Wake, Sharper, le Docteur Sherlock, le Docteur Clarke ne me paroiſſent pas des Orateurs que l'on puiſſe comparer aux Boſſuets, aux Fléchiers, & aux Maſſillons, aux Cheminais & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt, Evêque de Rocheſter, ſont écrits d'un ſtyle affecté. Le Docteur Tillotſon, Archevêque de Cantorbery ſous Charles II. eſt de tous les Prédicateurs Anglois le plus célébre & le plus digne d'eſtime. Cependant ſes Sermons ſont plus recommandables

par la pureté & l'élégance de son style, que par les grandes parties de l'Eloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raison que de pathétique. Il se fait lire avec plaisir, mais il ne touche pas.

L'Action est une des qualités les plus essentielles à l'Orateur: soit qu'on l'ait reçue de la nature ou qu'on la tienne de l'Art, si on a le bonheur de la posséder, on peut faire un grand effet sur ses Auditeurs en récitant un discours médiocre. Cette partie manque absolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs*, dit M. Addison *, *soit à ceux du Barreau, soit à ceux de la Chaire, c'est le manque d'action & de geste, & c'est peut-être notre modestie qui en est cause; nos Prédicateurs sont en Chaire comme des souches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans tous les Lieux publics de contestation, nous retrouvons les mêmes Statues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang froid, & garder notre tranquillité dans les Discours qui roulent sur ce qui nous est de plus cher.* Comment accorder

* Spectateur: N°. 47.

ce que dit ici cet Ecrivain si sensé, avec la maniere dont les affaires se traitent dans la Chambre des Communes, & le sang froid dont il parle, avec la véhémence, & quelquefois la grossiereté des injures que l'on y a souvent entendues? Un de ceux qui la composent aujourd'hui, en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la sagesse de ses Réflexions. *Lorsque dans la chaleur de la Controverse*, dit-il, *sur des Questions intéressantes, le zéle des Disputans les fait sortir des bornes de la Décence & de la Politesse, il faut pardonner quelque chose à la foiblesse de notre nature. Personne ne doit donner à une expression qui peut échapper une interprétation plus offensante, qu'elle ne le comporte nécessairement.*

Ce n'est une chose ni louable, ni avantageuse que de recourir aux calomnies & aux reproches..... Une candeur générale & des égards mutuels assureront mieux notre repos, & soutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre, & que l'on ne peut violer sans de dangereuses conséquences *. Vous voyez que ce Dis-

* Discours de M. Henry Pelham rapporté au douziéme volume des Actes de la Chambre des Communes.

cours

cours détruit entiérement l'idée que M. Addiſon veut donner des Anglois ; mais les plus raiſonnables d'entr'eux ne le ſont pas toujours ſur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut, ils ont l'art de le convertir en ſujet d'éloges : s'ils ne ſont pas éloquents c'eſt qu'ils aiment mieux être raiſonnables ; s'ils manquent de Graces, c'eſt qu'ils les dédaignent par gout pour la Simplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre eſt un obſtacle qui empêche toute Action, & refroidit par conſéquent le Pathétique du Diſcours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un Auteur *, qui n'avoit peut-être pas aſſez réfléchi ſur les avantages que le Miniſtére Evangélique peut retirer de l'Art de la Parole, a propoſé aux Evêques d'Angleterre de choiſir dans les Ouvrages imprimés une ſuite de Sermons pour toute l'année, & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en Chaire. Que ſeroit-il arrivé, ſi l'on eût ſuivi les mouvemens d'un zéle ſi peu éclairé ? Que les Lectures de ces

* Sir William Petty.

Discours n'étant plus animées de l'esprit qui les a composés, auroient été encore plus froides, & que par un pareil Réglement on eût pour jamais arrêté le peu de progrés que l'Eloquence de la Chaire a fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux que les Anglois, nous sommes peut-être aujourd'hui moins sages. Je vous le dis à vous, Monsieur, qui êtes fait pour le sentir, & qu'un Jugement sain doit préserver de la contagion de l'exemple. Nous nous sommes écartés de nos Modéles, pour adopter le gout le plus opposé à la véritable Eloquence; il nous arrive ce qui est arrivé aux Romains. Le Naturel ne nous touche plus; le beau simple & majestueux nous ennuye. Semblables à ces gens dont le palais usé ne peut être affecté que par des Liqueurs fortes, il nous faut pour nous piquer des traits d'esprit & des saillies d'imagination, des Portraits ingénieux, des amas d'Entithèses, un Style hérissé d'Epigrammes; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le gout de nos Prédicateurs & de nos Architectes Modernes, est à peu près le même. Nos Bâtimens sont sur-

chargés d'ornemens, mais l'Architecture n'en vaut rien. L'esprit abonde dans nos Sermons, mais l'Eloquence y est absolument étrangere. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agremens comme une parure indigne de la Majesté de l'Eloquence. Celle de nos Modernes à force de briller, ne fait que nous éblouir; celle des Cicérons & des Bossuets nous éclaire.

Il en est de même de notre Poësie, on fait encore de beaux Vers, on ne fait presque plus de Piéces. Dans tous les genres, on ne veut plus que de l'esprit, & on ne s'apperçoit pas que celui qui est de trop, est vicieux. La Manie de notre Siécle est de croire, que l'esprit est aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'est point de Femme qui n'en donne pour preuve, que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute espece, qu'il ne s'en trouve dans ceux du Siécle de Louis XIV. Je ne craindrai pourtant pas d'avancer un Paradoxe; qui est fait pour paroître étrange: cette abondance d'Esprit qui régne dans nos Ecrits Modernes, est peut-être l'effet de notre stérilité. Pour en imposer, nous montrons tout celui que nous avons: sûrs

de plaire, les Auteurs du Siécle précédent n'employoient que celui qui étoit néceſſaire. Ils connoiſſoient leurs richeſſes, & ils ſçavoient en faire un uſage convenable. Ceux qui affectent de montrer partout de l'Eſprit, ſont à l'égard de ces ſages Ecrivains, ce que ſont ces petits Merciers qui n'ayant que peu, ſont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalans, comparés aux gros Marchands, qui, par la certitude où ils ſont d'avoir de quoi renvoyer le Monde ſatisfait, ſe contentent d'expoſer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils ſont. L'uſage ſobre que Racine & Deſpréaux ont fait de leur eſprit, n'eſt pas moins une preuve de leur ſupériorité que de leur ſageſſe. Ils avoient puiſé cette noble ſimplicité dans l'imitation des bons Auteurs du Siécle d'Auguſte. Tel eſt le caractere de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live. Quelque grand génie qu'ayent eu ceux qui ſont venus depuis, ils ſe ſont ſentis de la dépravation du Gout. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'eſt qu'à force de parure, que Séneque a l'air de grandeur; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter avertit qu'elle ne lui eſt pas naturelle. Malheureuſe-

ment voilà les Auteurs que ceux de notre tems paroiſſent imiter. Nous courons après l'eſprit, notre Eloquence en eſt pointillée, & le Gout ſe perd à meſure que nous nous éloignons de ces tems heureux, où preſque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monſieur, nous nous ſommes déja tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner ſur nos pas nous courons riſque de nous égarer. Nous aurions grand beſoin d'un Quintilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLIV.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E, *sur son Ecole des Amis, & sur une Comédie de M. Stéele intitulée :* THE CONSCIOUS LOVERS *tirée de l'Andrienne de Térence.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus deviez être bien sûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis*, du plaisir que j'aurois à lire cette Piéce. J'en avois déja appris le succès, & je n'en avois pas été surpris. Le Public se plaît à vous rendre justice. Le Talent augmente de prix par l'usage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'instruction, qu'à l'amusement des Hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale, ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres, la Raison badine & se prête à

nos folies, pour nous en mieux faire sentir le Ridicule; dans les vôtres, c'eſt une Amie qui gagne notre confiance, & nous guérit de nos foibleſſes en nous en faiſant voir le danger.

Continuez, Monſieur, à travailler dans un genre, qui fait autant d'honneur à notre Théâtre qu'à vous: tout ce qui tend à la correction des Mœurs, eſt du reſſort de la Comédie: on fait également ſentir le Ridicule du Vice en intéreſſant le Cœur, comme en faiſant rire l'Eſprit. Dans la ſeule Comédie de Corneille, qui ſe joue aujourd'hui, les reproches que fait un Vieillard à ſon Fils ſur la honte attachée au Menſonge, n'expoſent pas moins toute la baſſeſſe de ce Vice, que les traits les plus plaiſans de cette Piéce. Les vôtres, Monſieur, ſont remplies de Beautés de ce genre; elles ſont faites pour réconcilier au Théâtre ceux que la Licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Mépriſez les diſcours de ces vils Ecrivains, dont le métier eſt de tout critiquer, parce que c'eſt celui dont ils vivent, & qu'ils n'ont ni aſſez de talent, ni aſſez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs Cenſures, auſſi ameres

qu'injuſtes, ne font pas moins de tort à leur Cœur qu'à leur Jugement. La Critique eſt un tribut, que le mérite eſt obligé de payer à la malignité humaine: Dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs, il lui étoit permis d'élever ſa voix parmi les Chants de l'allegreſſe & de la reconnoiſſance publique; mais il n'y avoit que les Hommes les plus vils qui uſaſſent de ce Privilége.

Ce genre de Comédie où vous excellez, n'eſt pas auſſi nouveau que le prétendent ces Cenſeurs ignorans, ou de mauvaiſe foi. L'Andrienne de Térence en eſt une preuve. Il y a long-tems que nos Voiſins nous en ont donné l'exemple, & en général ils réuſſiſſent mieux dans les Scénes d'intérêt, que dans celles de Plaiſanterie. Le Comique dans leurs Piéces eſt ſouvent outré; le ſentiment y eſt toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François, ne me paroit pas avoir auſſi bien réuſſi que M. Steelle, qui l'a accommodé aux Mœurs de ſa Nation, & qui en a fait une des meilleures Comédies du Théâtre Anglois *. La Scene du Quatriéme Acte pour la-

* *THE CONSCIOUS LOVERS.*

quelle il a composé cette Piéce, comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans sa Préface, est extrêmement belle, & n'est qu'à lui. Elle est entiérement dans votre gout; & puisque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous rende le plaisir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoye la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'est pas nécessaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les Caracteres, il suffit de vous dire les différens intérêts des Personnages que l'Auteur y introduit M. *Bévil* & M. *Mirtle* sont deux Amis. Le premier a la passion la plus vive pour *Indiane*; (c'est l'Andrienne de Térence) mais son Pere veut lui faire épouser *Lucinde*, dont M. *Mirtle* est amoureux.

ACTE IV.

SCENE I.

Lieu de la Scene; l'Appartement de M. BEVIL le Jeune.

BEVIL le Jeune, une Lettre à la main; suivi de TOM son Valet.

TOM.

» En vérité, Monsieur, je ne sçai

» rien de cette affaire ; je n'ai pas dit le
» moindre mot à M. Mirtle de la Lettre
» que vous avez écrite à Lucinde.

BEVIL.

» A propos de quoi cet Animal-là
» montre-t-il tant de frayeur? Je ne vous
» accuſe de rien : je veux ſeulement ſça-
» voir ſi M. Mirtle vous a montré quel-
» ques ſoupçons, ou vous a fait quelques
» queſtions qui vous ayent conduit à lui
» dire par hazard que vous ayez porté
» quelque Lettre ce matin de ma part.

TOM.

» Mais, Monſieur, s'il m'a fait quel-
» ques queſtions, pouvois je l'en empê-
» cher ?

BEVIL.

» Ce n'eſt pas-là ce que je dis, Bœuf.
» Ce n'eſt pas vous que je ſoupçonne,
» c'eſt lui. Que vous a-t-il dit ?

TOM.

» Hé bien, Monſieur, lorſque je ſuis
» arrivé chez lui pour me déguiſer en
» Avocat, comme il vous a plû de l'exiger
» de moi, il m'a demandé ſi j'avois été
» ce matin chez M. Sealand..... Mon-
» ſieur, lui ai-je dit, j'y ai ſouvent été...
» parce que ſi je ne lui avois pas dit cela,
» il auroit pû penſer qu'il y avoit quelque

» raiſon particuliere pour m'y faire aller » aujourd'hui.

BEVIL.

» Fort bien. *à part* La précaution de » ce drôle-là, eſt ce qui a cauſé ſa ja- » louſie : T'a-t-il fait d'autres queſ- » tions ?

TOM.

» Oui, Monſieur, je me rapelle à » préſent, que lorſque nous ſommes re- » venus en Caroſſe de chez M. Sealand, il » m'a dit : Tom, ce matin quand j'étois » chez votre Maître, il vous a ordonné » d'aller chercher la réponſe à une Lettre » qu'il avoit envoyée ; lui en avez-vous » apporté une, m'a-t-il dit ? Ah, Mon- » ſieur, ai-je dit, vous voulez badiner » avec moi, vous voulez ſçavoir ſi je » puis garder un ſecret ou non.

BEVIL.

» Et ainſi en lui montrant que vous le » pouviez, vous lui avez dit que vous en » aviez un à garder.

TOM.

» Monſieur....

BEVIL.

» A quelles baſſes Actions la jalouſie » ne fait-elle pas deſcendre un homme ? » Comment peut-on employer d'auſſi

» lâches artifices avec un Valet pour lui
» faire trahir ſon Maître ? Hé bien ! &
» quand vous a-t-il donné cette Lettre
» pour moi ?

TOM.

» Monſieur, il l'a écrite devant moi
» avant que de quitter ſa Robe d'A-
» vocat.

BEVIL.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponſe ?

TOM.

» Il m'a paru, Monſieur, d'aſſez mau-
» vaiſe humeur, & m'a dit que cela
» ſuffiſoit.

BEVIL.

» Je m'étois bien douté que ma Lettre
» l'étonneroit.... Va-t-en.

TOM.

» Ouais, tout ceci n'annonce rien
» de bon. J'ai bien peur que nous
» n'ayons tous donné à gauche. *Il*
» *s'en va.*

BEVIL.

» J'ai affecté d'être tranquille devant
» mon Valet : mais cet effort m'a beau-
» coup couté. Quel emporté, de m'écri-
» re un Cartel, & de m'accuſer d'une con-
» duite équivoque lorſque je fais profeſ-

» sion d'être son Ami! Je puis vivre » content sans gloire, mais je ne puis » supporter l'infamie. Que dois-je faire? » Premierement, relisons la Lettre de » Lucinde, *Il lit.*

Monsieur, je crois ne rien faire de contraire aux bienséances de mon Sexe, en reconnoissant que votre maniere d'éluder le Mariage que nos Parens se proposent, & de souhaiter que le refus puisse venir de moi, a quelque chose de plus obligeant en soi, que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot, à moins que votre Ami ne travaille à notre salut & à notre bonheur commun. J'ai mes raisons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle, & je suis votre très obligée & très-humble Servante,

LUCINDE SEALAND.

» Voyons le *Postcrit.*

J'ai fait mes réflexions, & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le secret sur cette Lettre, est la jalousie de M. Mirtle, qui, à la vérité, me donne de l'effroi; mais l'estime que j'ai pour lui, me fait espérer que ce n'est qu'un mauvais effet qui provient souvent d'une

bonne cause, & que l'on peut guérir par une conduite prudente & sans reproche.

» Ainsi, cette jeune personne m'a » choisi pour son Ami & son Confident » & s'est mise en quelque façon sous ma » protection. Je ne puis faire part à M. » Mirtle de sa Lettre, à moins que je ne » puisse le guérir de la jalousie. Peut-être » les servirois-je mieux l'un & l'autre en » n'observant pas le silence que Lucin- » de me demande, qu'en lui obéissant » scrupuleusement : mais je me sens ar- » rêter par cette obligation de se battre, » que la Coutume a imposée à tout » Homme qui veut vivre avec réputa- » tion & honneur dans le Monde. Com- » ment faire pour éviter tout soupçon qui » puisse m'être désavantageux ? ... Si » je m'explique sans me battre, il croira » que c'est par crainte .... Il faut que je » relise encore une fois sa Lettre.

Monsieur, vous en avez usé lâchement avec moi, en travaillant à m'enlever une Personne que vous m'avez dit vous être indifférente. J'ai changé mon Epée depuis que je ne vous ai vû ; & j'ai cru devoir vous donner cet avis, pour que vous soyez en état de vous défendre à la premiere rencontre, entre vous & celui que vous avez offensé. CHARLES MIRTLE.

Tom entre.

TOM.

» Monsieur Mirtle vous demande ; » Monsieur ; souhaitez-vous le voir ?

BEVIL.

» Animal ! Pourquoi le faire attendre ? » Faites-le monter. *Tom sort.* Me voilà » résolu sur la conduite que je dois tenir » avec lui. Il est amoureux, & un peu » méfiant sur toutes sortes d'affaires, » & on peut bien le lui pardonner en » considération... Mais le voici. *Tom* » *introduit M. Mirtle. Bévil continue.*

» Monsieur, je vous suis extrêmement » obligé de l'honneur que vous me fai- » tes.... Et vous, Monsieur, qui vous » tenez-là planté pour nous considérer, » sortez. *Tom sort.* Hé bien, Monsieur » Mirtle, qu'y a-t-il pour votre ser- » vice ?

MIRTLE.

» Le tems, le lieu, notre longue con- » noissance, & plusieurs autres circons- » tances qui me touchent en cette occa- » sion, m'obligent sans autre cérémonie » & sans un plus long discours, de vous » prier non-seulement de reconnoître » que vous avez reçu ma Lettre, com- » me vous l'avez déja fait, mais aussi de

» m'accorder la Requête qui y eſt con-
» tenue. Il me faut une autre Réponſe
» que ces demie-lignes: *J'ai reçu la vô-*
tre ... Je ſerai à la Maiſon.

BEVIL.

» Monſieur, j'avoue que j'ai reçue une
» Lettre de vous d'un ſtyle aſſez ex-
» traordinaire; mais comme je veux qu'en
» cette matiere tout vienne abſolument
» de vous, je n'entendrai que ce qu'il
» vous plaira me confirmer face à face,
» & j'ai déja oublié votre Billet.

MIRTLE.

» Cette Réponſe ſi meſurée, convient
» fort à la maniere dont vous avez déja
» abuſé de ma ſimplicité & de ma fran-
» chiſe. Je vois que votre modération
» tend à votre propre avantage, & non
» au mien, à votre propre ſûreté, non à
» aucun égard pour un Ami.

BEVIL.

» Ma propre ſûreté, Monſieur
» Mirtle!

MIRTLE.

» Wotre propre ſûreté, Monſieur
» Bévil.

BEVIL.

» Monſieur Mirtle, ne doutez pas un
» moment que je ne voye très-bien où
» vous

» vous en voulez venir... Mais, Mon-
» sieur, vous sçavez que j'ai souvent osé
» condamner ces décisions qu'une coutu-
» me tyrannique a introduites contre
» toutes les Loix Divines & Humaines.

MIRTLE.

» Ceux qui ont la conscience si déli-
» cate, devroient du moins avoir autant
» d'horreur de faire des offenses comme
» de....

BEVIL.

» Comme de quoi?

MIRTLE.

» Comme de crainte d'y satisfaire.

BEVIL

» Comme de crainte d'y satisfaire!
» Mais cette appréhension est juste ou
» raisonnable suivant l'ob et de cette
» crainte. Je vous ai dit souvent en con-
» fidence de cœur que j'avois en horreur
» cette hardiesse d'offenser l'Auteur de
» la vie, de commettre, dis-je, un pareil
» crime contre lui, & par le même acte
» de s'exposer à paroître à son Tribunal.

MIRTLE.

» Monsieur Bevil, je vous dirai que
» ce flegme, cette gravité, & cette cons-
» cience si délicate, ne me priveront pas
» de ma Maîtresse. Vous avez, à la vé-

» rité, les meilleures raisons du monde » pour être attaché à la vie, l'espérance » de posséder Lucinde ; mais songez » que je n'en ai pas moins d'en être las, » s'il faut que je la perde ; & mes pre- » miers efforts pour la recouvrer, se- » ront de lui faire connoître l'homme » intrépide qui doit être son Gardien & » son Protecteur.

BEVIL.

» Monsieur, montrez-moi seulement » la moindre apparence de raison qui » m'oblige à repousser une insulte à la- « quelle j'ai si peu donné lieu, & je te « montrerai .... que de te châtier .... » mérite à peine le nom de courage. » Homme léger & inconsidéré .... Mon- » sieur Mirtle, le trouble où vous me » voyez ne vient pas d'aucune crainte. » Il ne tient qu'à moi de vous rendre » sans que vous puissiez deviner com- » ment, aussi froid, que sans que vous » sçachiez pourquoi, vous ayez témoi- » gné de chaleur.

MIRTLE.

» Une femme que l'on aime n'est-elle » pas un assez grand sujet de colere ? » Mais vous ne sçavez pas ce que c'est » que d'aimer ; vous avez pour vos heu-

» res perdues votre commode & facile
» Etrangere : & votre Fortune, l'exté-
» rieur imposant de votre conduite &
» d'autres heureuses circonstances, vous
» sont des moyens faciles pour obtenir
» la possession d'une Femme d'honneur.
» Vous ne sçavez pas ce que c'est que
» d'être allarmé, que d'être déchiré par
» les inquiétudes, que de craindre de
» perdre quelque chose de plus cher que
» la vie. Votre Mariage, heureux mor-
» tel, va son train comme les affaires or-
» dinaires. S'il vous prend envie de vous
» amuser, vous avez votre captive Va-
» gabonde ; votre Indiane est toujours
» prête à vous procurer de doux mo-
» mens.

BEVIL.

» C'en est trop, & la patience d'un
» homme ne peut aller plus loin ; je suis
» excusable si pour venger l'innocence,
» ou parce que l'infirmité de la Nature
» humaine n'en peut souffrir davantage,
» j'accepte votre défi.... Monsieur, je
» vous suivrai.

Tom arrive.

TOM.

» Avez-vous appellé, Monsieur ? il
» me l'a semblé. Je vous ai entendu par-
» ler haut....

BEVIL.

» Oui, va chercher un Caroſſe.

TOM.

» Monſieur... Mon Maître... Monſieur Mirtle... Monſieur, que prétendez-vous faire? Je ne ſuis qu'un Valet, » Mais...

BEVIL.

» Va chercher un Caroſſe.

Tom ſort; Bévil & Mirtle ſe promènent chacun de leur côté.

BEVIL. *à part.*

» Quoique pouſſé à bout, aurai-je pû » me remettre à l'arrivée d'une troiſiéme » perſonne? Et de qui encore? D'un » Valet; & manquerai-je d'égard au » meilleur de tous les Peres, & à une » Fille infortunée dont la vie eſt attachée » à la mienne? *A M. Mirtle.* Graces au » Ciel, j'ai eu le tems de me remettre, » & dans la crainte de ce qu'un homme » inconſidéré comme vous penſera de » moi, je ne tarderai pas davantage à » expliquer les fauſſes apparences qui » font ſouffrir l'infirmité de votre tempérament, lorſque trop d'égard pour » un faux point d'honneur a retardé cet » éclairciſſement.

MIRTLE.

» Monsieur Bévil ne peut pas douter « que je n'aime mieux avoir satisfaction » de son innocence que de son épée.

BEVIL.

» Pourquoi donc l'avoir demandée » comme vous avez fait ?

MIRTLE.

» Considerez que vous-même ne vous » êtes contenu que jusqu'à ce que j'aye » parlé avec peu de circonspection de » celle que vous aimez.

BEVIL.

» Il est vrai, mais souffrez que je vous » dise que je vous ai épargné le plus grand » des malheurs. Je vous connois si bien » que je suis sûr que la mort même vous » eût fait moins de peine, que d'avoir » trouvé cette Lettre parmi les Papiers » d'un homme à qui vous auriez ôté la » vie... Lisez-la. *A part.* Quand je le » verrai confus de sa faute, & honteux » de sa jalousie, quand il sera rentré en » lui-même, il méritera que je l'aide à » obtenir Lucinde.

MIRTLE.

» Avec quelle supériorité a-t-il re- » poussé l'offense contre moi comme l'a- » gresseur ! Je commence à craindre que

» je n'aye été trop précipité. *Il lit : Eluder un Mariage.* N'en voilà que trop » pour me tirer d'erreur. Mais je trouve » dans le *Pojcrit : Le motif que j'ai de vous demander le secret, est la* » *jalousie*... De quel front puis-je encore regarder mon Bienfaicteur, mon » Avocat que j'ai traité comme un Traître ! O Bévil, de quels mots pourrai-je !

BEVIL.

» Il n'en eſt pas beſoin, convaincre eſt » plus que conquerir.

MIRTLE.

» Mais pouvez-vous.....

BEVIL.

» Le changement qui vient de ſe faire » en vous à mon égard, me paye toutes » les inquiétudes que vous m'avez cauſées. Hélas ! quelles machines ſommes » nous ! Ton viſage étoit tout à l'heure » celui d'un autre homme. Le voilà redevenu à l'inſtant celui de mon Compagnon, de mon Ami.

MIRTLE.

Comment ai-je été aſſez malheureux...

BEVIL.

» N'en parlons plus.

MIRTLE.

» Je ne puis m'empêcher d'y ſonger :

» combien d'Amis ſont morts par les
» mains de leurs amis, faute de cette
» moderation ! Je ne me laſſerai jamais
» de le répéter. Combien ne ſuis-je pas
» redevable à cette ſupériorité d'eſprit
» avec laquelle vous m'avez ſubjugué ?
» Que ſeroit-il arrivé de l'un de nous,
» & peut-être de tous deux, ſi vous
» euſſiez été auſſi foible & auſſi déraiſon-
» nable que moi ?

BEVIL.

» Félicitons-nous l'un l'autre d'avoir
» pu nous vaincre nous-mêmes ; j'eſpere
» que le ſouvenir que nous en conſerve-
» rons nous rendra meilleurs amis que
» jamais.

MIRTLE,

» Mon cher Bévil, la conduite d'ami
» que vous avez tenue avec moi, m'a
» convaincu qu'il n'y a de vrai courage
» que celui qui eſt guidé par la raiſon,
» & qui n'a rien de contraire à la vertu &
» à la juſtice. Cependant combien de mal-
» heureux ont été ſacrifiés à cette Idole,
» l'opinion déraiſonnable des hommes !
» Ils ſont même en cela ſi ridicules,
» qu'ils tirent ſouvent leur épée l'un con-
» tre l'autre avec une colere ſimulée &
» une peur réelle ?

» Par la honte contraints, trahis par leur hon-
» neur,
» Pour conserver un nom, ils hazardent leur
» Etre,
» Et n'osant éclaircir ce qui fait leur erreur,
» Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
» connoître.

Cette Scéne est, si je ne me trompe, une excellente Leçon non-seulement pour des Amis, mais pour tous les hommes en général; on y attaque le plus fort & le plus déraisonnable de tous les Préjugés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XLV.

A Monsieur le Duc DE NIVERNOIS, *sur la Diversité des Opinions en Angleterre, touchant les Affaires Publiques. Débats dans la Chambre des Communes en* 1737. *au sujet de la continuation des seize mille Hommes de Troupes de terre demandée par le Roi, & qui lui fut accordée.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, que Tacite ne vous est pas moins familier qu'Horace, & que si M. Addison & M. Pope vous amusent, vous aimez encore mieux converser avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoissez presque aussi bien les Anglois que si vous aviez vécu parmi eux.

Puisque vous m'avez parlé de Politi-

que, je vais me monter à votre ton, de peur de m'attirer quelques reproches si j'en prenois un autre, car je vois bien que c'est une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys dont vous faites mention dans votre Lettre, & qui ont fait tant de bruit sous la Reine Anne, sont presque aujourd'hui entierement oubliés en Angleterre, mais les mêmes Factions y subsistent toujours sous des dénominations différentes. *Corruption* & *Opposition*, sont les deux termes qui servent à présent à distinguer celles qui sont pour ou contre le Ministere.

Le grand embrasement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté, où peut-être l'esprit d'indépendance n'est pas entierement éteint, il reste toujours un feu caché sous la cendre, & les étincelles qui en sortent de tems en tems, suffisent pour y exciter les mêmes incendies.

L'esprit de parti est si commun parmi les Anglois, qu'il permet à peine de connoître quel est effectivement celui de la Nation. Qui ne penseroit que les Actes du Parlement qui la représente, en sont le vœu général? cependant si

l'on en croit le cri Public, ils ne sont que l'ouvrage d'une *supériorité corrompue*, & qui sacrifie la Patrie aux vues intéressées du Ministre.

On est toujours surpris de trouver ici tant de contrariété d'opinions dans les choses les plus essentielles, & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. Les uns regardent comme incompatibles avec la liberté des mesures que d'autres soutiennent nécessaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'est ainsi que l'Hyver dernier j'ai vu la Nation partagée sur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des seize mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement sur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande question qui y a déja été tant de fois agitée. Personne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la décision : quels que soient & le pouvoir & la liberté de cette Assemblée respectable, il en est presque toujours ainsi des affaires les plus importantes ; elles sont décidées en particulier avant que d'être mises publiquement en délibération.

Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte, ſçait bien qu'il ne l'empêchera pas de paſſer; mais il ne laiſſe pas de ſatisfaire ou ſon devoir ou ſa paſſion, & du moins ſe conſole de l'inutilité de ſes efforts par l'honneur qui lui en revient, ou le plaiſir qu'il éprouve à uſer de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier, qu'il falloit continuer les Troupes ſur le même pied, me parut appuyer ſon avis ſur de très-bonnes raiſons. Il ſoutint que « l'eſprit de mécontentement & de ſédition n'avoit jamais été plus commun en Angleterre » qu'il l'étoit à préſent, & qu'il y exciteroit infailliblement des révoltes s'il » n'étoit contenu par une Armée toujours prête à prévenir le mal, ou à » l'arrêter dans ſa naiſſance. Il ajouta: » qu'eu égard aux efforts continuels » que faiſoient ceux des différens Partis » pour aliéner les Sujets de leur Souverain, & inſpirer à la Nation de la haine pour le Gouvernement préſent, & » du mépris pour le Parlement même, il » étoit impoſſible d'y faire reſpecter les » Loix & ceux qui en ſont le ſoutien,

» sans le secours d'une Armée : que ces
» années dernieres des Actes du Parle-
» ment qui n'avoient pour but que le
» bien général de la Nation, avoient
» éprouvé de la part du Peuple l'oppo-
» sition la plus forte, & que sans les
» Troupes, des esprits turbulens & fac-
» tieux auroient profité de ces troubles
» pour plonger la Nation dans de plus
» grands désordres ; que de-là il étoit
» aisé de conclure que la suppression,
» ou ce qui est à peu près la même cho-
» se, l'affoiblissement de l'Armée,
» étoient les moyens les plus surs de li-
» vrer l'Angleterre à la fureur des
» Guerres Civiles.

» On fait tous ses efforts, continua-
» t-il, pour rendre suspects les Desseins
» du Gouvernement, on prétend qu'u-
» ne Armée en tems de paix, menace
» notre Liberté ; mais au lieu de laisser
» aller nos esprits à des terreurs Pani-
» ques, voyons si en effet elle y a don-
» né la moindre atteinte. Tant que les
» Loix seront religieusement obser-
» vées, que le Clergé jouira de ses
» droits, que les Non-Conformistes se-
» ront protégés, & que la fortune de
» chaque Particulier sera assurée, maî-

» tre de ſes biens & libre dans ſa con-
» ſcience, un Anglois n'a rien à crain-
» dre d'une Armée qui n'a d'autre but,
» que de faire reſpecter les Loix, & de
» veiller à la tranquillité du Gouverne-
» ment.

A peine eut-il parlé, qu'un Homme qui étoit à côté de moi, & qui m'avoit paru l'écouter impatiemment, dit aſſez haut pour que je puſſe l'entendre, & d'un ton bruſque & indigné: Il n'y a pas trois ans que ce même Député penſoit & parloit bien différemment. Il n'eſt ſi tranquille à l'égard de la Liberté, & ne voit l'Armée d'un œil ſi favorable, que depuis que la Cour lui a faſciné la vue par une Penſion. Tous ceux, ajouta cet Anglois chagrin, qui tiennent le même langage, ſont déterminés par les mêmes motifs. Les uns ſont payés pour parler, les autres pour ſe taire. Il eût pouſſé plus loin la Satyre, ſi un des Chefs du Parti mécontent ne ſe fût levé pour répondre au premier. Celui-ci paſſe pour un homme véritablement éloquent, & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre ſon Diſcours avec toute la force qu'il me parut avoir dans ſa bouche. Voici du moins le précis de ſes raiſons.

» Je ne puis dit-il, regarder comme » Libre, un Peuple qui concourt à » maintenir une Armée sans la moindre » nécessité. Si nous n'étions pas totale- » ment dégénérés de la Vertu de nos » Ancêtres, au lieu d'examiner si l'on » doit faire un retranchement dans les » Troupes, ou les continuer sur le mê- » me pied, l'Armée seroit supprimée » tout d'une voix. Et quel besoin en » avons-nous ? Nous sommes en paix » avec toute l'Europe. * Une Armée en » tems de Paix, est une chose contraire » à la constitution de ce Pays-ci. La Li- » berté & une Force armée, sont de la » nature des choses incompatibles. Les » Athéniens, ce Peuple si sage & si ja- » loux de la Liberté, la perdirent en » accordant à Pisistrate quarante Gar- » des seulement, pour la sureté de sa » personne. La continuation de la Com- » mission de César dans les Gaules, le » mit en état de détruire la République » du Monde la plus puissante, & la » mieux établie. Sans recourir à des » exemples étrangers, il n'y a pas un Siè- » cle, que, dans Londres même, une

* En 1737.

» Armée mit ſous le joug le Parlement
» qui l'avoit levée. Dans le cours de
» peu d'années ce Corps redoutable in-
» troduiſit parmi nous dix eſpéces de
» Gouvernemens, tous également con-
» traires au génie de la Nation, & à
» l'opinion même du plus grand nom-
» bre de ceux qui obéiſſoient à Crom-
» well. Tel eſt le pouvoir d'un Chef
» ſur une Armée; quoique les ſenti-
» mens de ceux dont elle eſt compo-
» ſée, puiſſent différer du ſien, il peut
» les obliger à agir méchaniquement ſe-
» lon ſes vues. C'eſt ainſi que, ſans le
» vouloir, des Grecs ont opprimé eux-
» mêmes la Liberté de la Gréce. C'eſt
» ainſi que contre leur intention, des
» Romains ont détruit la République
» de Rome, & ſe ſont ſoumis au joug
» d'un ſeul homme. Enfin, c'eſt ainſi
» que des Anglois armés pour le main-
» tien des Loix & de la Liberté, ont
» exercé ſur leurs Compatriotes la plus
» odieuſe Tyrannie. Un Ennemi Etran-
» ger eſt pour nous moins à craindre
» que nos Compatriotes armés. Si
» l'Angleterre doit ſubir le joug d'une
» autre Nation, ce ne ſera, de même
» que Rome, que lorſqu'elle aura été

» miſe aux fers par ſes propres Habi-
» tans. Ainſi tout Anglois zélé a raiſon
» de s'allarmer des nombreuſes Troupes
» que nous entretenons ſans la moindre
» néceſſité. Vainement dira-t-on que
» l'Armée étant payée par le Public, à
» proprement parler, elle dépend du
» Peuple; ce n'eſt qu'un Sophiſme fri-
» vole: l'Armée de 1641. qui a ſubju-
» gué la Nation, n'étoit-elle pas dans
» le même cas? Toutes les Armées
» qui, en quelque Pays que ce ſoit, ont
» rendu leurs Compatriotes Eſclaves,
» n'ont-elles pas été entretenues des
» deniers Publics? Le Peuple de Rome
» payoit les Soldats qui aiderent Céſar
» à le mettre aux fers: une Armée d'or-
» dinaire dépend moins de celui qui la
» paie, que de celui qui en nomme les
» Chefs; elle ne connoît que celui qui
» la commande: à la voix du Général,
» des Soldats porteront la flamme au
» milieu de leur Patrie, & le poignard
» au ſein de leurs Peres.

» D'ailleurs ſeroit-il raiſonnable d'at-
» tendre des Soldats d'aujourd'hui,
» plus de Vertu que n'en ont eu les Ro-
» mains ou nos propres Ancêtres? Nous
» ne prétendrons pas, je penſe, que les

» Hommes de la Génération préſente ;
» ſoient plus animés du bien Public que
» ceux du tems de Céſar, ou du milieu
» du dernier Siécle. Parcourons nos
» Annales, y trouvera-t-on un Siécle
» où la corruption ait été plus générale?
» Vit-on jamais les Grands auſſi gou-
» vernés par l'intérêt qu'ils le ſont au-
» jourd'hui? Vit-on jamais le Peuple
» auſſi livré à toutes ſortes de Vices ?
» Ne pas craindre une armée en des
» tems ſi critiques, eſt la plus grande
» preuve de notre inſenſibilité ſur tout
» ce qui menace notre Liberté. Entre-
» tenir une Armée en de pareilles con-
» jonctures, c'eſt fournir nous-mêmes
» les moyens de nous donner des Fers.

Pendant tout ce diſcours, je regardois de tems en tems l'honnête Anglois dont le Diſcours précédent avoit ſi fort ému la Bile : je m'imaginai que celui-ci auroit de quoi la calmer. Auſſi, dès qu'il fut fini, je lui fis mon compliment ſur la ſatisfaction qu'avoit dû lui cauſer un défenſeur ſi ardent de ſa Patrie. Il eſt vrai, reprit-il, que nous venons d'entendre un homme qui parle bien ; mais quel dommage qu'il faille là borner ſon éloge, & qu'on ne puiſſe pas compter

ſur ſa façon de penſer ! Et ſoudain reprenant ſon air fâché & ſon ton bruſque : oui, Monſieur, continua-t-il, ſi ce même Orateur, que nous venons d'admirer, entroit demain dans le Miniſtere, il en feroit tout autant que ceux contre leſquels il vient de déclamer, avec tant de violence. * Et malheureuſement, tels ſont preſque tous ceux qui paroiſſent le plus occupés du bien Public, ils ne ſont réellement attachés qu'à leur intérêt particulier ; ainſi tandis que les uns appuient toutes les meſures du Gouvernement, parce qu'ils ſont gagnés par des Charges, des Emplois, ou des Penſions, les autres ne ſont ſi continuellement oppoſés à la Cour, que parce qu'on ne leur a encore rien offert de capable d'émouvoir leur avarice ou leur ambition. L'un n'eſt ſi zélé pour le bien Public, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Pair du Royaume. L'autre ne

* *At odit eos qui ſubitâ & magnâ potentiâ inſolenter utuntur, idem faciet cùm idem poterit.* Sénéque, au VI. Livre de ſes Epitres.

Les différens changemens qui ſont arrivés depuis dans le Miniſtere d'Angleterre ont pleinement juſtifié ce qui eſt avancé dans cette Lettre & dans quelques autres.

déclame si fort contre le Conseil Privé du Roi, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Sécrétaire d'Etat. *O Ville vénale*, s'écria Jugurtha en partant de Rome, *& qui périroit bientôt, s'il se trouvoit quelqu'un pour l'achetter!* Nous ne mériterions que trop qu'on nous fît un pareil reproche, ou plutôt ne nous a-t-il pas été déja fait, lorsqu'un Ministre dit en parlant de cette Chambre, *qu'il en auroit toutes les voix, s'il le vouloit, mais qu'il se contentoit d'y en achetter autant qu'il en avoit besoin pour en être le maître.* La vénalité des Suffrages a seule causé la chûte de la République Romaine. Le Peuple insensé, vendit à des Citoyens ambitieux le pouvoir de l'opprimer. Je ne sçais ce que nous serons un jour; mais il est sûr que nous ne sommes plus ce que nous avons été. Il ne reste plus rien parmi nous de cet ancien Esprit, qui a été pendant si longtems le *Palladium* de nos Libertés. Si cet Homme passionné eût eu le droit de se faire écouter de l'Assemblée, il n'eût pas manqué d'y prononcer sur le champ une Philippique.

Pour moi, je ne puis penser que les choses soient absolument telles que le

chagrin des Mécontens se plaît à les représenter, mais aussi, je suis bien sûr, qu'elles sont tout autres que la plupart des Anglois ne voudroient nous le persuader. Si les uns exagerent les périls dont la Liberté peut être menacée, les autres ne veillent pas assez à en conserver le précieux dépôt dans toute sa pureté.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLVI.

*A Monsieur le Chevalier de B**, sur la passion violente qu'ont les Anglois pour la Chasse.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

CE n'est pas l'ennui qui me fait aller à la Chasse, il y suit souvent ceux qui n'ont d'autre ressource pour l'éviter. J'aime l'exercice du Cheval, & je trouve que Platon & Pline ont eu grande raison de le recommander comme salutaire. La plupart de nos gouts viennent de nos besoins. J'avoue que sans avoir la passion de la Chasse, le bruit du Cors me fait renoncer volontiers au silence de mon Cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont si bien instruit de la vie que je méne, ne se doutent pas que tout en courant, je m'occupe plus des Chasseurs, que du Cerf qu'ils poursuivent. Si, comme vous le dites, je suis fou

avec les fous, c'eſt qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre, & rien, ce me ſemble, ne nous fait mieux ſentir le prix de la Sageſſe, que le Spectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la Chaſſe eſt le principal plaiſir, & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'Homme d'Egliſe, l'Homme de Loi, ce que l'on appelle ici le *Juge de Paix*, le ſimple Payſan, riche ou pauvre, en un mot, tout Anglois de quelque état qu'il ſoit, quitte tout pour la Chaſſe. J'ai vu plus d'une fois des Miniſtres à Barbe griſe y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour eſt une paſſion de la Jeuneſſe, l'Avarice eſt celle des Vieillards, la Chaſſe paroît être ici celle de tous les âges. Je vois aſſez ſouvent un Chevalier Baronet, dont elle étoit autrefois le principal plaiſir, & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre; c'eſt un Héros dans ſon eſpéce, & qui, tout couvert de gloire, affronte encore chaque jour le danger. Eſtropié par pluſieurs chûtes malheureuſes, il les raconte avec une ſatisfaction ſecrete; il montre à chaque inſtant les nobles Cicatrices

qui lui en reſtent, il tire autant de vanité des fruits de ſa folie, que ſi ſes bleſſures étoient les preuves de ſa bravoure, & qu'il les eût reçues au ſervice de ſa Patrie. Que d'Hommes en effet ne doivent leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie! Mais qui croiroit que la Chaſſe pût faire le plus grand plaiſir d'un Philoſophe, & d'un Philoſophe aveugle! Tel eſt cependant le cas du célébre Sanderſon, Profeſſeur de Mathématique à Cambrige : le malheur qu'il a d'avoir perdu la vue, ne l'empêche ni de donner des Leçons d'Optique, ni de courir après un Renard. Son Cheval eſt accoutumé à ſuivre celui de ſon Valet : ce n'eſt pas ſeulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des Chiens & des Chaſſeurs le tranſporte, il en fait lui-même autant que tout le reſte de l'Equipage. Montagne parle d'un Aveugle-né, qui avoit le même gout pour la Chaſſe. *Voila un Liévre pris*, dit-il ; *le voila auſſi fier de ſa priſe comme il oit dire aux autres qu'ils le ſont.* Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il eſt heureux d'en avoir une qui ſe ſatisfait à ſi peu de frais!

Je

Je me rappelle une plaisanterie que j'ai lue quelque part dans M. Addison. Pour tourner en ridicule les Ecossois, qui armerent sous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant, il dit qu'un jour un Renard vint à traverser leur Camp, & qu'aussitôt toute l'Armée courut après, Soldats & Officiers, sans qu'il fût possible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de Chasse de la Langue Angloise soient empruntés de la nôtre, on ne peut pourtant pas dire que ce soient les Normands qui en ayent inspiré le gout aux Anglois. Il leur est naturel : la sévérité des Loix sur la Chasse qui ont suivi de près la Conquête, en sont une preuve suffisante. La peine y est moins proportionnée à la gravité du délit, qu'au violent penchant qu'avoient les Particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop sévere le Jugement d'un de leurs Auteurs, qui prétend, que cette passion dans ses Compatriotes *prouve leur affinité avec les Sauvages de l'Amérique.*

Tout violent qu'est l'exercice de la Chasse, les Femmes en Angleterre paroissent l'aimer presque autant que les

Hommes. Chaque Nation a ſes Mœurs & ſes défauts particuliers. On nous reproche, & ce n'eſt pas ſans fondement, d'avoir porté en France la Molleſſe juſqu'à l'excès. Parmi nous, à la Campagne même, une Femme de Condition paſſe la matinée dans ſon lit, & l'après-dîner ſur ſa Chaiſe longue, & le ſoir autour d'une Table de Cavaniole. Les Femmes de qualité ménent ici une vie toute différente; celles qui ſont raiſonnables, s'occupent des détails de la vie Oeconomique, les autres ſe livrent, & peut-être trop, au plaiſir de la Chaſſe. Pluſieurs Angloiſes ſe piquent de monter à Cheval, auſſi adroitement que les Hommes, & de franchir un foſſé avec la hardieſſe d'un Piqueur.

Une Femme voulant un jour faire la conquête d'un Homme de la Cour qui aimoit éperduement la Chaſſe, riſqua de ſe caſſer le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une Barriere bien fermée arrêtoit les Chaſſeurs les plus déterminés, elle la franchit. Son Courage fut admiré, & fit ſur le Cœur qu'elle vouloit gagner, un effet que ſes charmes n'auroient peut-être pas produit. Il fallut qu'Hercule filât pour plaire à Om-

phale, il faut que les Femmes chaſſent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvénal nous apprend que de ſon tems, les Romains avoient tant de paſſion pour les Combats de Gladiateurs, que les Dames elles-mêmes ſe piquoient d'y exceller, & qu'elles s'exerçoient à l'Amphithéâtre à combattre les unes contre les autres, ou contre les Bêtes Sauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adreſſe & leur intrépidité. Le deſſein de plaire eſt le premier mobile de preſque toutes les actions des Femmes.

On a vu l'une des plus grandes Beautés de l'Angleterre la Ducheſſe de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à Cheval, comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voiſinage une Mylady qui eſt la plus grande Chaſſeuſe du Renard de toute la Grande Bretagne; c'eſt elle-même qui méne ſes Chiens, & il faut être un hardi Chaſſeur pour la ſuivre.

Nos Femmes qui aiment tant le Parfum de l'Ambre, reſſemblent peu à celles de ce Pays-ci, qui ſe plaiſent à reſpirer celui d'une Ecurie. Pluſieurs y

vont donner l'avoine à leurs Chevaux, & prendre, pour ainsi dire, leur Thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achévent leur Toilette, mais je pense qu'on les en accuse à tort, car la Toilette des grandes Chasseuses est bientôt faite.

Homere rapporte, qu'Andromaque avoit un si grand soin des Chevaux d'Hector, qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux Domestiques une pareille préférence, plusieurs Angloises se font gloire de les aimer. On trouve assez communément à la Campagne des Femmes, qui ne parlent que de Chiens & de Chasse, & qui connoissent aussi-bien un bon Coursier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention, ne conviendrez-vous pas que les Femmes ont encore meilleure grace à parler de Coëffures & de Rubans, de Comédie & d'Opéra, que de Selles & de Chevaux, de la Chasse du Daim & de celle du Renard? Anglois ou François, tout homme raisonnable n'aime point à voir les personnes d'un Sexe se parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'au-

tre.* Une Femme à la tête d'une Meute de Chiens, n'eſt pas moins ridicule qu'un homme à ſa toilette. Celle qui n'a pas la timidité de ſon Sexe, la remplace plus ſouvent par un Vice que par une Vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'Art d'arranger un Ruban ſur une Coëffure, ſe fera toujours mépriſer : une Angloiſe qui diſſertera ſur la maniere de forcer un Renard, ne ſera Femme, que pour des Chaſſeurs. Les deux Sexes ſont également intéreſſés à ne pas reconnoître & les Hommes qui ſont Femmes, & les Femmes qui ſont Hommes ; les uns & les autres ſont contre l'ordre : & en effet, ce ne ſont que des Etres informes, en qui le mélange des qualités contraires rend la Nature méconnoiſſable.

Il n'eſt pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches ſoient ſi fort adonnés à un exercice, qui fait un des plus grands amuſemens de la Campagne ; ils

* *Pédarétus a dit :* Il ne faut louer ni les hommes pour être ſemblables aux femmes, ni les femmes pour reſſembler aux hommes, ſi d'avanture la femme par quelque occaſion n'y eſt contrainte. *Plutarque. Dits notables des Lacédémoniens.*

y passent la moitié de leur vie. Londres est le rendez-vous de toute la Noblesse du Royaume ; la richesse & l'abondance y régnent, mais le plaisir n'y régne pas, soit que les affaires politiques dont on s'y occupe y soient contraires, soit que la fumée du Charbon de Terre & les brouillards de la Tamise y disposent mal les esprits. La plupart des Grands ne se rendent à la Ville que pour assister au Parlement, ils la quittent sitôt qu'il est fini, & toujours plus tard qu'ils ne voudroient. A la Campagne que feroient-ils s'ils ne chassoient pas? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la Cour n'est pas fort amusante. Les Campagnards d'Angleterre sont, pour ne rien dire de plus, un Peuple très-rustre & très-grossier. Le Clergé de la Campagne n'y est pas d'une Société beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Ecclésiastiques ne sont à leur aise qu'entre eux, & d'ordinaire aiment moins se trouver à la Table du Maître de la Maison, que de fumer à celle de son Intendant. Que reste-t-il de mieux à faire avec des gens dont la compagnie embarrasse, que de les mener à la chasse pour s'en délivrer.

Ceux qui ne ſont point Chaſſeurs ne ſont ſi ſurpris du gout violent que tant de gens ont pour cet exercice, que faute de connoitre le principe de cette ſorte de paſſion. Il ne faut pas trop réfléchir ſur la nature de nos plaiſirs, il y en a pluſieurs dont la cauſe ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un miſérable animal, ſi ce n'eſt par le beſoin que l'on a de s'éviter ſoi-même? On ne le cherche pas, on ſe fuit. Les forces de l'eſprit & celles du corps, tournent également contre nous, quand nous les laiſſons dans l'inaction: l'un languit par le manque de mouvement, l'autre tombe dans la léthargie par le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens paſſent leur vie, eſt une preuve que les hommes ne ſçauroient vivre dans une parfaite oiſiveté. C'eſt l'amuſement de ceux qui ſçavent s'occuper, c'eſt l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cauſe plus de chagrin que de plaiſir, il ne laiſſe après ſoi aucune ſatisfaction, & cependant, avec quelle fureur les deux Sexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les Perſonnes de qualité ſurtout? Telle eſt notre nature, nous ne ſentons notre exiſtence que

par la secousse des plaisirs & des peines ; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'Homme est comme le Vaisseau en pleine Mer, qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme, que la plus furieuse agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de Chasse, que par une avanture dont je fus témoin ces jours passés. Nous courions un Cerf, cinquante Payſans nous suivoient ; j'apperçus à leur tête un homme, dont l'habit singulier me frappa. Il étoit vétu de Cuir ; à l'un de ses côtés pendoit un Sac, à l'autre un Cornet : c'étoit un de ces Couriers de traverse qui vont chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poste passe. Ce Manant plus occupé de ses plaisirs que de son devoir, & ne s'embarrassant pas de quelle conséquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé, suivit tranquillement la Chasse & se trouva à la mort. Ainsi au cas que celle-ci souffre quelque retard, n'en soyez pas surpris, c'est que le Courier aura rencontré la Chasse sur sa route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XLVII.

A Monsieur DE BUFFON *du manque de gout dans les Jardins d'Angleterre & de France.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois ne se contentent pas du bonheur de réussir mieux que nous aux choses utiles, ils nous disputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre, de mieux nous entendre qu'eux à celles de gout. Je reconnois leur supériorité dans les Jardins Fruitiers & Potagers; dans ceux d'agrémens, ce me semble, il s'en faut beaucoup qu'ils soient nos Maîtres. Le Nautre est l'Homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux, uniquement destinés à l'embellissement d'une Maison, & aux plaisirs de ceux qui l'habitent: les Thuilleries sont dans leur genre, ce que S. Pierre de Rome est dans le sien; elles

ſont l'objet de l'admiration de tous ceux qui ſont capables d'en ſentir le mérite.

Il eſt bien vrai que l'air peigné & les Deſſeins recherchés de nos Parterres, ne ſont aucun plaiſir à quiconque eſt ami de la belle & ſimple Nature; mais les larges & immenſes Boullingrins de ce Pays-ci péchent par un autre excès, ils ſont trop nuds & trop uniformes: la Nature pour plaire, veut être variée; & comme quelqu'un l'a remarqué,

» L'Ennui naquit un jour de l'Uniformité.

Une vaſte Prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable; mais ſi elle n'eſt pas terminée par quelque Coteau, ſi elle n'eſt pas coupée par un Ruiſſeau & par des Arbres, on ſe laſſe bien-tôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces Boſquets touffus d'Arbres toujours verds, qui défendent également & des excès du chaud, & de la rigueur du froid, & qui au milieu de l'Hiver, retracent du moins aux yeux les charmes du Printems. Dans ceux de Kinſington, qui ſont en effet les plus beaux que j'aye vûs de cette eſpé-

ce, aux mois de Janvier & de Février, j'ai plus d'une fois joui avec plaisir de la douce erreur des Oiseaux, qui témoignoient par leurs chants, qu'ils se croyoient au mois de May. Depuis que le Luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des Appartemens d'Eté & des Appartemens d'Hiver, je suis surpris, qu'à l'exemple des Anglois, on ne veuille pas aussi se procurer des Jardins de l'une & l'autre Saison. Ces Bosquets d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles, sont des Promenades agréables pour les beaux jours de l'Hiver.

D'un autre côté, rien ne me déplaît tant que ces Ifs éternels, qui sont le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'est peu de ces formes pyramidales, rondes ou quarrées qu'on leur donne d'ordinaire, & qui étoient autrefois aussi à la mode en France, qu'elles le sont aujourd'hui en Angleterre. L'art des Jardiniers Anglois à cet égard, est bien supérieur à celui des nôtres: ils donnent à toute sorte d'Arbres les formes les plus monstrueuses & les plus ridicules. D'un Houx, ils feront un Eléphant avec sa Tour sur le dos, & représenteront un Renard en

Bouis, avec les Chiens qui courent après lui. D'autres fois ils tailleront un If en Géant formidable ; ils aiment à faire une Statue d'un Arbre, & ils n'ont pas tort de se piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais gout a autrefois regné par toute l'Europe ; & aujourd'hui même encore, dans les Jardins de l'Alcansar, ou Palais des Mores de Séville, on voit plusieurs Statues formées de Myrthes fort élevés, qui représentent des Musiciens avec des Instrumens dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté, c'est-à-dire la Nature, construisent envain des Jardins qui devroient servir de modèles pour la simplicité & l'agrément. Rien ne peut changer le gout d'un Bourgeois aussi sot qu'opulent, & d'un noble Campagnard d'ordinaire encore plus grossier. Le simple leur déplaît : ils trouvent un Arbre, dont la tête n'est pas réguliérement sphérique, trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au Compas & à la Regle, & couronné d'un oiseau grossiérement ebauché, les charme, parce qu'il les étonne. Ils préfé-

rent ces petits Miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation, pour se mocquer de ce gout puérile & ridicule de ses Compatriotes, dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet Art à une telle perfection, qu'il peut représenter au naturel toute une Famille, Homme, Femme & Enfans, & que cet ingénieux Artiste a présentement une suite d'Arbres & d'Arbrisseaux toujours verds, à vendre, taillés & sculptés avec une adresse & une vérité dont personne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici.

« ADAM ET EVE en If. Adam un » peu gâté par la chûte de l'Arbre de » Science dans une grande tempête. » Eve & le Serpent en très-bon état.

» LA TOUR DE BABEL pas encore » finie.

» SAINT GEORGE en Bouis, son » bras à peine assez long, mais qui sera » en état de percer le Dragon le Mois » d'Avril prochain.

» UN DRAGON de même, avec une » queue de Lierre rampant pour le pré- » sent. N. Ces deux piéces ne peuvent » se vendre séparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR en » Cyprès.

» UNE SUITE DE BUSTES DES DUCS » DE NORMANDIE QUI ONT ÉTÉ ROIS » D'ANGLETERRE, en Bouis, d'après » les Originaux de même nature qui se » voyent en France dans les Jardins de » l'Abbaye de Saint Etienne de Caen. » Celui de Guillaume le Conquérant eſt » d'une grande beauté.

» UN OURS de Laurier-Tin en » fleurs, avec un Chaſſeur de Genié- » vre, maintenant en fruit.

» Une couple de GÉANS ABATAR- » DIS, à bon marché.

» UNE REINE ELIZABETH en Phi- » laria, penchant tant ſoit peu aux pâles » couleurs, mais dans ſon entier accroiſ- » ſement.

» Une autre REINE ELIZABETH » qui étoit très-avancée, mais qui a » ſouffert quelque dommage pour avoir » été trop près d'un Arbriſſeau.

» UN BEN-JONSON * d'une grande » beauté en Laurier.

» Divers Illuſtres POETES MODER- » NES en Laurier femelle, un peu gâtés,

* Poëte Anglois Contemporain & Rival du fameux Shakeſpear.

» mais qu'on aura pour un sol la piéce.

» UN COCHON à racines vives, » changé en PORC-EPIC, pour avoir » été oublié une semaine dans un tems » de sécheresse.

» UN COCHON en Lavande, avec la » Sauge qui croît dans son ventre.

» L'ARCHE DE NOÉ en Houx arrê- » tée sur la Montagne; les côtés ont » souffert quelque dommage pour avoir » manqué d'eau.

Vous voyez, Monsieur, par cette espéce de Satire, qu'ici encore plus qu'en France, au lieu d'imiter la Nature, & d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus agréable, on ne fait servir l'Art qu'à la défigurer. On fait plus de cas des imaginations fantasques de l'un, que des beautés simples de l'autre. Dans tous les genres, le grand nombre préfere ce qui est extraordinaire à ce qui est beau. Cependant il en est des Productions de l'Art comme de celles de l'Esprit; elles ne peuvent être du gout de toutes les Nations & de tous les tems, qu'autant qu'elles ont un air simple & naturel. Ainsi, le Parc de Saint James, qui, au premier aspect, semble n'offrir rien de fort merveilleux, plaît

néanmoins davantage à mesure qu'on le voit plus souvent, par cette espéce de simplicité. Ainsi l'air champêtre & solitaire des Jardins du Luxembourg, satisfait également les yeux de tout le Monde. Telle est la nature du beau dans tous les genres; ceux mêmes qui n'en connoissent pas les principes, en sentent les effets.

Les Anglois font grand cas de la beauté de leur Verd, & ils ont raison; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boullingrins, qui rendent leurs Jardins si agréables, & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée, soit par rapport à la dépense, soit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuse de tout! Le Gason est beau en Angleterre; on y met tout en Gason. Ainsi, pour avoir devant sa Maison un Tapis verd d'une plus grande étendue, on éloigne tellement les Allées & les Bosquets, qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté, sans s'exposer à être brûlé par le Soleil. En France au contraire, ce qu'il y a de plus rare dans la plupart des Jardins, c'est le Verd. Cette profusion de Sable & de Bouis si artistement contournés,

qui couvrent nos Parterres, ſont d'une maniere petite, & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuſe. On les prendroit volontiers pour des Deſſeins de Découpures; de même qu'ici, un Quarré diviſé par compartimens, & planté d'Ifs taillés en toutes ſortes de formes, ne reſſemble pas mal à une Table du Jeu d'Echec, chargée de toutes ſes Piéces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique, je crains que nos Parterres ne ſoient la plupart d'un gout colifichet, qu'avec juſtice on nous reproche dans bien des choſes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE XLVIII.

A Monsieur l'Abbé L C***, de l'animosité qui est en Angleterre entre les Non Conformistes & ceux de l'Eglise dominante. Histoire d'une dispute dans un cabaret sur la Prédestination.*

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

C'Est, ce me semble, sans fondement que quelques Auteurs vantent la tranquillité où vivent aujourd'hui les différentes Sectes qui se sont établies en Angleterre depuis qu'elle a eu le malheur de se séparer de l'Eglise Catholique. La sage autorité du Parlement ne les contient qu'à peine. L'Evangile ne prêche que la Paix & la Charité; ceux qui s'en disent les Ministres ne respirent que la discorde & la sédition.

Ces deux Partis de Haute & de Basse Eglise, seront toujours à craindre pour

l'Angleterre : le premier eſt le dominant ; mais l'autre eſt encore aſſez puiſſant pour ſe relever dans des tems de trouble. Une légere altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolution totale dans le Gouvernement Eccléſiaſtique.

C'eſt ſur-tout en Ecoſſe que les Preſbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des Guerres civiles, & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuſe & redoutable Confédération. Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques, ſont encore animés du même eſprit que leur célébre Knox, qui établit en Ecoſſe ſa Réformation, par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité, inſolens dans leur baſſeſſe, ils ne reſpectent aucune autorité ; leurs Sermons ſont des Satires, & leurs Prieres des imprécations. Partout où cette Doctrine ennemie de toute ſubordination, a pris racine, la Rébellion & les Guerres Civiles en ont été la ſuite. Les ſemences en furent jettées en Angleterre du tems de la Reine Elizabeth ; les fruits empoiſonnés, qu'elles produiſirent, ne purent mûrir que ſous le Régne de Charles I. & déshonoré-

rent également & la Nation Angloiſe & la Religion Proteſtante. Les Anglois réverent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer ſur l'échaffaut comme un Criminel.

Il y a quelques jours que dans une Plaine aux environs d'Edimbourg, ces Fanatiques raſſemblerent une populace innombrable, ſonnerent leur Tocſin ſéditieux, & s'efforcerent de convertir leur Auditoire en une Armée de Rébelles. Des Magiſtrats vigilans & actifs éteignirent heureuſement ce feu que le zéle de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

En Angleterre les Non-Conformiſtes ne haïſſent ſi fort les Epiſcopaux qu'à cauſe des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouiſſent. La protection due à ceux de l'Egliſe dominante, paroît à ceux qui n'en ſont pas, une conſpiration contre la leur. Le Parti qui n'eſt que toléré, n'eſt pas lui-même tolérant. Il ſe plaint de la perſécution de ſes Ennemis, & il eſt le premier à les attaquer. Il réclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différens Partis, les Sermons ſont la plupart du tems

des actes d'hostilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverse. Burnet dit, en parlant des Puritains d'Ecosse: *La Morale n'étoit pas fort estimée, & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux.* Qu'opérent toutes ces disputes, où l'on cherche moins à éclairer l'esprit du flambeau de la lumiere Evangélique, qu'à inspirer aux cœurs des sentimens si contraires à la Charité Chrétienne? Jugez-en, Monsieur, par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du Siécle passé.

Deux honnêtes Anglois, l'un Auditeur dévot & assidu d'un Prédicateur de la Religion dominante, l'autre zélé Partisan des Assemblées d'un Docteur Presbytérien, se rencontrerent un matin dans un Caffé, & se donnerent rendez-vous à un Cabaret pour discourir le lendemain sur quelques points de Doctrine traités le Dimanche précédent par ces deux Ministres. Avec plus de gout pour le lieu que pour la matiére qu'ils y devoient traiter, ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On leur apporte une Bouteille de vin de France, & l'un d'eux met la Prédesti-

nation sur le tapis. Après plusieurs rasades la dispute s'échauffa, & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit, que deux de ces Filles dissolues, qui ne sont que trop communes dans les Cabarets de Londres, attirées par le vacarme, s'aviserent d'entrer, & de les interrompre tout à coup. Elles les prirent, dit l'Auteur qui rapporte cette Histoire, pour des Rabbins, qui ne pouvoient s'accorder sur quelque Passage de l'Ancien Testament.

La chaleur de la dispute fut soudain appaisée, à l'aspect de ces misérables Créatures : nos Docteurs changerent de conversation avec elles, & le libertinage prit la place de la Controverse. Tel est l'effet du vin, il dispose à toutes sortes de vices, & les objets alors n'ont pas besoin d'être séduisans pour être dangereux. Les Filles furent bien-tôt renvoyées, & ces dignes Controversistes reprirent la Bouteille & la Prédestination. La querelle devint plus vive que jamais ; l'aigreur s'empara de leurs esprits à mesure que les fumées du Vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrerent enfin, & disputerent tant qu'ils tirerent

leurs Epées pour décider la Controverſe ; & ſi quelqu'un ne fût accouru au bruit, il y a toute apparence que la Prédeſtination leur eût fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureuſement on arriva à tems pour les ſéparer. Le Vin qui les avoit brouillés les raccommoda ; ils ſe quitterent amis, & l'un dit à l'autre en lui ſerrant la main : *En vérité, mon cher, je ſuis très-fâché que vous ne vouliez pas aller au ciel par le même chemin que moi.*

Surement, Monſieur, ſi, au lieu d'entrer dans ces diſcuſſions Théologiques, ces Prédicateurs euſſent parlé ce jour-là contre le Libertinage & l'Ivrognerie, ces Meſſieurs n'en euſſent pas moins été bons Chrétiens, & n'auroient pas commis tout ce ſcandale. Mais je ne crains pas de vous le dire, à vous, Monſieur, qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talens qu'il faut pour y être utile à la Religion, & qui connoiſſez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien, pour ne les pas remplir dignement ; il n'eſt que trop vrai qu'en quelque Pays que ce ſoit, la plupart des Prédicateurs, ſongent plus à ſatisfaire leur zéle indiſcret, ou à ſe faire des

Partisans, qu'à former les Mœurs & à corriger les vices. La conversion des ames est ce qui les occupe le moins en Chaire, ou plutôt ils n'y sont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des questions au-dessus de la portée de leurs Auditeurs, & quelquefois de la leur même.

Je me rappelle d'avoir entendu en France un Curé de Village, aussi sot qu'ignorant, prêcher devant ses Paroissiens, dont la plupart ne sçavoient pas lire, contre ceux qui passent leur tems à chercher si le Soleil tourne autour de la Terre, ou si la Terre tourne elle-même sur son axe. Quand les Troupeaux sont confiés à des Pasteurs aussi incapables de les conduire, est-il étonnant qu'il y ait tant de Brebis qui s'égarent?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XLIX.

A Monsieur HELVETIUS. *Ce que c'est que la vraie Philosophie, & combien l'étude en est avantageuse à la Société. Des opinions pernicieuses d'Hobbes, de Vanini, &c. & du danger de nous fier trop à nos lumieres.*

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

DEPUIS que dans ces derniers Siécles on a commencé à connoître & à cultiver la véritable Philosophie, quels avantages la Société n'en a-t-elle pas retirés? On ne voit plus les Sçavans soumis à ces Préjugés qui faisoient honte à la Raison humaine. L'Astrologie Judiciaire est tombée dans le juste mépris qu'elle mérite. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a rien dont on abuse tant que du nom de Philosophe : on le donne à beaucoup de gens qui en sont indignes ; combien d'autres osent l'usurper,

ſans avoir aucun titre pour y prétendre ? Celui qui paſſe ſa vie à ne rien faire, & celui qui travaille beaucoup à faire des riens, ſe diſent également Philoſophes & le ſont en effet autant l'un que l'autre ; celui même dont les Mœurs ſont un objet de ſcandale, profane ce nom en ſe l'attribuant.

La Philoſophie que communément dans le monde on loue ou blame ſans la connoître, n'eſt ni une Diſcipline ſévére qui nous arrache aux plaiſirs, ni un Syſtême de libertinage qui nous livre à toutes ſortes de Vices ; au contraire, c'eſt la recherche de la Sageſſe, & la Sageſſe eſt-elle autre choſe que la connoiſſance du véritable bonheur ? Ce qui rend l'Homme heureux, eſt le ſeul bien où il doive tendre, & ſa raiſon éclairée lui apprend, qu'il ne peut trouver ce bien que dans l'accompliſſement de ſes devoirs.

Il eſt une Philoſophie, qui n'a pas moins que le Spectacle de l'Univers pour objet, & où peu de gens peuvent atteindre : il en eſt une autre plus avantageuſe encore à la Société, & qui eſt à la portée de tout le Monde ; c'eſt celle qui apprend à un Mari comment il doit

vivre avec sa Femme, à un Pere comment il doit élever ses Enfans, à un Maître, comment il doit se conduire avec ses Domestiques; en un mot, c'est celle qui fait le bon Parent, le bon Ami, le bon sujet, & pour tout dire, le Citoyen vertueux. Si celle-ci est aussi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune, convenons-en de bonne foi, c'est à la honte de l'Humanité.

Que je vous trouve louable, Monsieur, de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des Hommes, & à leur enseigner la véritable Sageſſe! C'est rappeller la Poësie à sa premiere origine, c'est lui rendre son ancien Lustre que de la consacrer à la Philosophie: Les Poëtes ont été les premiers Précepteurs du Genre Humain. Je ne sçais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous, ou la beauté de vos talens, ou la Sageſſe de l'usage que vous en faites: Votre *Poeme sur le Bonheur*, est une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même, le Pays des Philosophes, il est rare d'en trouver de votre âge: Vous êtes né avec ce génie heureux, qui porte tout à la fois les Fleurs du Printems & les Fruits de l'Automne.

Le Philoſophe qui dogmatiſe, entraîné par l'enchaînement des conſéquences, ne s'apperçoit pas toujours de la ſéchereſſe de ſa Logique; le Poëte emporté par le feu de ſon génie, ne s'attache pas aſſez à l'exactitude du raiſonnement; cependant la Poëſie elle-même ne peut nous toucher, ſi elle eſt dépourvue de juſteſſe. Le Sentiment n'eſt qu'un raiſonnement caché. D'un autre côté, ce n'eſt pas aſſez de prouver, il faut nous convaincre. Mais qu'il eſt peu d'Hommes qui joignent les agrémens de l'imagination à la juſteſſe des idées!

Si dans leurs Diſcours, comme dans leurs Ecrits, les Anglois négligent trop les graces, ils affectent du moins partout le bon ſens qui les caractériſe. Le badinage tient ſouvent lieu de raiſon aux François, ils traitent tout de jeu; ils ſubſtituent la plaiſanterie au ſçavoir. Ceux qui ſont ſi peu retenus dans leurs Diſcours, ne ſongent pas aſſez, que s'il eſt beaucoup de choſes qu'il eſt permis d'ignorer, il ne l'eſt jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'eſt pas auſſi commun parmi les Anglois, mais ils en ont un autre qui n'eſt

pas moins incommode dans la Société : ils ne converſent pas, ils diſſertent. La Politique dont ils ſont ſans ceſſe occupés, leur rend familiere une Dialectique qui devient vicieuſe dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs, ce ne ſont pas ceux qui raiſonnent le plus qui ont le plus ſouvent raiſon. Le penchant à argumenter, annonce plus de vanité que de ſageſſe, plus d'entêtement pour ſon opinion, que d'amour pour la vérité : ce défaut dans beaucoup d'Anglois pourroit n'être que l'effet de leur éducation ; celle que la plupart ont reçue, les rend plus propres pour l'Univerſité que pour le Monde. Auſſi n'eſt-ce que chez eux que l'on trouve des Pédans, au ſein même de la Cour.

Il réſulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci, de dire & d'écrire tout ce qu'on penſe. Par cette communication libre des idées, on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'Eſprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles, qui lui font prendre un heureux eſſor. C'eſt par-là que Vérulam * s'eſt élevé aux

* Le Chancelier Bacon.

Régions les plus sublimes de la Métaphysique. De-là ses yeux pénétrans ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont succédé, Newton & Locke, n'ont fait de si grands progrès dans la Philosophie, que parce qu'ils ont suivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette Liberté a aussi ses inconvéniens; on en abuse, car les Hommes abusent de tout. Théophraste disoit, que la connoissance humaine avec l'aide des sens, pouvoit juger des choses jusqu'à un certain point; mais qu'étant arrivée aux causes premieres, il falloit qu'elle s'arrêtat, soit à cause de leur extrême difficulté, soit à cause de sa propre insuffisance. Nos Philosophes modernes ont été trop confians. Plusieurs Disciples de Bacon se sont égarés, les uns pour avoir quitté les sentiers qu'il leur avoit frayés, les autres pour avoir osé pénétrer les Abîmes qui avoient arrêté ce grand Philosophe. Collins, Tindal, & le Comte de Shaftesbury lui-même, ont voulu franchir la borne des connoissances humaines, ils se sont perdus.

C'est ainsi que de tout tems les plus grands Esprits ont donné dans les plus

grandes erreurs, ſous prétexte de ſecouer les Préjugés de leurs Siécles. N'allons pas avec le Vulgaire admirer ce Cinique, qui dans ſon Tonneau ſe donnoit pour Sage en bravant toutes les Loix de la Pudeur & de l'Honnêteté. Les Haillons dont il affectoit de ſe couvrir, n'étoient que la livrée de ſon orgueil, & ſa prétendue Sageſſe étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il oſoit cenſurer. Lorſque lavant lui-même ſes Choux, & voyant paſſer Ariſtippe, il lui dit : *Si tu ſçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran.* (Denis.) Ariſtippe eut raiſon de lui répondre : *Si tu ſçavois vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux.*

Juſqu'où le Raiſonnement humain ne s'égare-t-il pas ! Le doute eſt la ſeule voie qui conduit à la lumiere de la Vérité ; mais ſi on n'y marche pas avec précaution, on riſque de tomber dans la nuit du Pirrhoniſme. N'eſt-il pas étonnant que des Hommes aient oſé aſpirer à la vénération publique, en s'efforçant de briſer le lien le plus ſacré de toutes les Sociétés, en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni Vertu, ni Vice, ni Vérité, ni Doute ? Quoique des

gens qui affectent de douter de tout; ne soient pas faits pour rien démontrer, leurs Maximes ne laissent pas d'être de la conséquence la plus pernicieuse dans la Morale. Les Ecrivains scandaleux qui ont la témérité de les répandre, sont répréhensibles par les Loix dont ils attaquent les fondemens. Semblables à ceux qui empoisonneroient la source d'une Riviere, ils corrompent le Principe de toutes nos affections. Les Hommes, selon eux, ne sont qu'obéir à la force ou au Préjugé. Il n'est plus de Patrie, plus de Familles, plus de devoirs! Quels Dogmes monstrueux! N'envions pas à nos Voisins une Liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait assez pour connoître le fondement de ses devoirs, & non assez pour le détruire. La plupart des Esprits sont, par leur foiblesse même, exposés à la Séduction; ils goutent le Poison sans le connoître. C'est à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de se répandre; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes Mœurs, qu'à la conservation de la vie & des biens de ceux qui le composent. Parker, Evê-

que

que d'Angleterre, dans un Ouvrage qui a paru en 1678. contre les Athées Dogmatiſans, nommant entre autres Vanini & Hobbes, veut que des gens qui par leurs Ecrits renverſent tous les devoirs de la vie, & apprennent à confondre le Vice avec la Vertu, ſoient pourſuivis comme des Peſtes Publiques.

Je ſçais que l'Homme qui penſe, eſt à l'égard de celui qui ne penſe pas, ce qu'eſt un Homme qui voit clair, comparé à un Aveugle. Qu'eſt-ce que penſer ? C'eſt voir. Locke dit, que la connoiſſance eſt auſſi agréable à l'entendement, que la lumiere l'eſt aux yeux. Mais dans la Métaphyſique, comme dans le Phyſique, il eſt des précautions que les défauts de nos organes rendent néceſſaires, pour prévenir les inconvéniens où notre curioſité pourroit nous expoſer. D'un côté, il eſt des vues foibles que trop d'attention fatigue : le trouble & la confuſion ſont tout ce qui réſulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre, il eſt des objets qui aveuglent ceux qui s'obſtinent à les conſidérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de ſa vue, eſt celui qu'elle trompe le plus

ſouvent. La grande opinion que nous avons de notre ſçavoir, eſt une cauſe de notre ignorance, & la confiance en nos forces, une des ſources de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE L.

*A Monsieur le Chevalier D E B**. Description singuliere du* Fox-Hunter. *Que les hommes sont à peu près partout les mêmes.*

De Doncaster, &c.

MONSIEUR,

CEST parce que je suis toujours à la Campagne où l'on ne sçait rien, que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris, à l'Opéra, aux Bals, & à tous les plaisirs qui abondent dans cette grande Ville, & où vous faites ceux d'une Société qui n'est composée que de gens aimables & bien différens de certains Campagnards avec lesquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai gueres pour Londres que vers la fin de ce mois. La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles, la principale ressource d'un

Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attens pour y aller que les commencemens du Deuil soient passés, & que le Parlement soit assemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & que je ne suis pas de ceux qui s'amusent à en faire, un article d'un des derniers Papiers Publics que je viens de lire, fera le sujet de ma Lettre, c'est une description bizarre d'un Etre à la vérité assez singulier, & que les Anglois appellent FOX-HUNTER. * L'Auteur lui-même va vous mettre tout de suite au fait.

» Le *Fox-Hunter*, dit-il, est une » sorte d'animal très commun dans la » Grande Bretagne, & surtout dans les » Provinces du Nord : il faut avouer » qu'il a beaucoup de vraisemblance » avec l'homme, du moins à l'exté- » rieur ; il a même l'usage de la parole, » quoique d'ordinaire il crie plus qu'il » ne parle : mais il agit, il sent, il pense » tout différemment de nous, si pour- » tant il est vrai qu'il pense, ce que je

* *Fox-Hunter*, signifie CHASSEUR DU RENARD.

» ne voudrois pas garantir. Je l'ai exa-
» miné de près ; il eſt au fonds moins
» méchant que farouche : j'en ai même
» vu quelques-uns d'apprivoiſés. Je le
» croirois volontiers d'une eſpéce mi-
» toyenne entre l'homme & la bête. Il
» parle comme l'un, mais il vit comme
» l'autre. S'il eſt organiſé de façon qu'il
» peut en effet prononcer les mêmes
» ſons que nous, il manque totalement
» de ce que nous appellons Entende-
» ment, Jugement, Raiſon, qui ſont
» aſſurément les parties eſſentielles de
» l'homme.

» Le *Fox-Hunter* eſt un Animal ou
» un Homme, ſi on peut l'honorer de
» ce nom, parce qu'en effet il a quel-
» ques qualités humaines ; le *Fox-Hun-*
» *ter*, dis-je, eſt un homme qui vit con-
» tinuellement parmi les Chiens & les
» Chevaux ; nous le nommons ainſi à
» cauſe de la grande antipathie qu'il a
» pour le Renard, & qui eſt en lui auſſi
» naturelle qu'elle l'eſt dans les Chiens
» même, ce qui fait qu'il ſe ligue avec
» eux pour le détruire. Il eſt ennemi des
» Villes, & ſur-tout des Capitales ; un
» *Fox-Hunter* qui eſt de bonne race,
» n'a jamais mis le pied à Londres. En

» Hiver même il est à cheval à six heu-
» res du matin, la neige, les mauvais
» tems, rien ne l'arrête. Il ne peut res-
» ter sous un toit à moins que ce ne soit
» pour manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-*
» *Hunters* ne sont pas des Hommes,
» c'est qu'au milieu d'une Nation polie
» & renommée pour les Sciences, ils
» ignorent tous ce que c'est qu'éduca-
» tion, sçavoir, & politesse. Dès qu'ils
» ont appris à lire, écrire & monter à
» cheval, ils se regardent comme des
» Gentilshommes accomplis. Les plus
» éclairés d'entr'eux n'ont gueres lu que
» les Gazettes. Cependant, avec ce
» grand fonds de connoissances ils se
» piquent beaucoup de Politique, & ju-
» gent avec sévérité de tout ce qui se
» fait au Parlement. Il ne paroît aucun
» Bill, quelque sage qu'il puisse être,
» qui n'éprouve de leur part la plus for-
» te opposition, dès qu'il ne se trouve
» pas à leur gré. Ils sont dans les Cam-
» pagnes ce qu'est la Populace dans les
» Villes, toujours prêts à s'armer pour
» le bien Public, toutes les fois qu'il
» est question de leur avantage particu-
» lier. Ils sont ennemis de tous les Mi-

» niſtres, quels qu'ils ſoient, & des
» François en tems de Paix comme en
» tems de Guerre. Quoique le Com-
» merce faſſe fleurir notre Nation, & la
» rende redoutable à tous ſes Voiſins,
» quoiqu'ils participent eux-mêmes au
» bénéfice qui en revient, ils ſe plai-
» gnent continuellement de l'encoura-
» gement qu'on lui donne; & s'ils en
» étoient les maîtres, ils mettroient le
» feu à tous les Vaiſſeaux de la Grande-
» Bretagne. Voilà quels ils ſont en gé-
» néral. Toute leur converſation roule
» ſur la Chaſſe, & ſur ces deux grands
» mots, *Liberté* & *Propriété*, que la
» plupart d'entr'eux répétent peut-être
» ſans les entendre. Hors de là ils ne
» peuvent pas dire quatre paroles. Ils
» ſeront toujours muets dans toute con-
» verſation où il ſera queſtion du ſça-
» voir vivre, de la douceur, de l'affabi-
» lité, de la complaiſance, de l'huma-
» nité, & des autres vertus de la Socié-
» té.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de gloi-
» re que celle de courir auſſi vîte que
» l'animal dont il eſt l'ennemi déclaré;
» de plaiſir que la Chaſſe, & de vertu
» que de boire beaucoup. La partie de

» la journée qu'il n'eſt pas à cheval, il
» la paſſe à table à fumer & à s'enivrer ;
» & il eſt certain que c'eſt l'unique ma-
» niere dont il puiſſe être utile à la Ré-
» publique. Par ſa grande conſomma-
» tion de boiſſon, il contribue du
» moins à en acquitter les Charges.

» Il eſt naturellement un Animal
» très lourd ; peut-être que les alimens
» dont il ſe nourrit en ſont la cauſe. Il
» ne mange que du Bœuf ſalé, du Mou-
» ton froid, des Choux, des Carottes
» & du *Poudding*, * qui eſt ſon mêt fa-
» vori ; le plus peſant même eſt celui
» qu'il aime le mieux. Sa boiſſon eſt
» l'*Aile*, ** & les Vins groſſiers des
» Côtes de Portugal, & de tems en
» tems un peu d'Eau-de-vie de l'eſpéce
» la plus forte. A tous ſes repas, il boit
» deux ſantés favorites, & c'eſt peut-
» être la ſeule Régle qu'il obſerve : la
» premiere eſt celle de tous les braves
» *Fox-Hunters* de la Grande-Bretagne,

* Les Anglois donnent ce nom à certaines Farces, dont les unes ſe cuiſent au pot, & les autres au four.

** Bierre ſans Houblon, fort eſtimée des Anglois ; la meilleure ſe fait dans la Province de Nottingham

» Proteſtans ou Catholiques, ſans excep-
» tion ; le titre de Chaſſeur rapproche
» tout; la ſeconde raſade eſt à la confu-
» ſion du Miniſtre.

» Quoique les *Fox-Hunters* man-
» quent abſolument d'eſprit, il s'en
» trouve néantmoins qui s'en piquent.
» On peut juger du leur par ce trait.
» Un d'entre eux que je connois beau-
» coup, répondit un jour à ſa Sœur qui
» l'invitoit de venir à Londres pour y
» entendre Farinelli : *Ma Sœur, je ne*
» *donnerois pas un ſol pour entendre votre*
» *Farinelli & tout votre Opéra Italien.*
» *J'ai ici vingt voix avec leſquelles je fais*
» *chorus*, * *& que je fais chanter tantôt*
» *dans les bois, & tantôt dans les plai-*
» *nes, & c'eſt la ſeule Muſique dont je*
« *faſſe cas.* **

» On ne finiroit pas ſi l'on vouloit

* Les Anglois ont coutume de crier pour animer les Chiens. Ils ſe ſervent peu de Cors de Chaſſe.

** C'eſt ainſi qu'Athéas, Roi des Tartares, ayant fait Priſonnier de Guerre Iſménias, excellent Joueur de Flûte, après l'avoir fait jouer devant lui, dit à ceux qui l'admiroient, qu'il prenoit plus de plaiſir à ouir un Cheval hennir. *Plutarque, Dits notables des Anciens, Rois, &c.*

» décrire toutes les ſingularités du *Fox-*
» *Hunter :* les traits qu'on en a rap-
» portés ſuffiſent pour en faire le Por-
» trait. »

* * * * * * * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque ridicule, je me plais à trouver un Auteur qui le reléve. Lors même qu'il manque d'art, je lui ſçais encore gré de l'intention ; mais il faut avouer que je n'avois pas beſoin de ſortir de France pour avoir ſujet de rire. Et en effet que diroit un Anglois, de l'orgueil, de la groſſiereté & de l'ignorance de nos nobles Campagnards! Ne trouveroit-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une eſpéce auſſi ſinguliere que le *Fox-Hunter ;* Combien de François n'en different qu'en ce qu'ils ont pour la Chaſſe du Liévre la même paſſion qu'a l'Anglois pour celle du Renard ? Ces Gentilshommes Verriers que vous avez vus ces vacances, quoiqu'ils ménent une vie toute oppoſée, ne ſont-ils pas néantmoins comparables à nos *Fox-Hunters* en bien des choſes, & ſur-tout pour les connoiſſances ? Plus on examine les hommes, plus on trouve qu'ils ſont à peu près les mê-

mes par-tout. La lumiere des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reſte, en quelque Pays que ce ſoit, eſt deſtiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honnneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LI.

A Monsieur le Président BOUHIER. *Remarques sur la Tragédie de Tamerlan de M. Rowe, & sur quelques Auteurs Tragiques du Théâtre François.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley est un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de Critique. La plupart de ceux qui ont travaillé à commenter & restituer le Texte des Anciens Auteurs, se sont tellement appliqués aux détails du Langage, que l'expression de la Nature leur a échappé : ils n'en ont, pour ainsi dire, connu que l'écorce, & n'y ont point apperçu les beautés qu'elle renferme, & qui en font le principal mérite.

C'est par un Privilége particulier que vous avez réuni des Talens qui

s'excluent presque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre Traduction du IV. Chant de son Enéide, c'est-à-dire, dans le morceau de l'Antiquité où la Passion de l'Amour est peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de Tamerlan, qu'un Anglois vous a si fort vantée, ne mérite qu'une partie des éloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne à la vérité un Modéle du véritable Héroïsme, dans le Personnage de ce célébre Conquérant de l'Asie; mais celui de Bajazet qu'il lui a opposé, n'est pas traité avec assez d'adresse: il a voulu nous représenter en lui un Prince superbe & vindicatif, sans foi, sans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ses caprices, & de Religion que ses intérêts; il n'en a fait qu'un forcené, qui n'agit pas toujours suivant ses Principes, & qui se rend aussi mépriſable par sa folie, qu'odieux par sa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les Préjugés de beaucoup de nos Historiens au sujet de cet Empereur Ottoman; Préjugés qui sont pleinement démentis par les Ecrivains Orientaux. Peut-être aussi n'a-t-il

pas eu assez d'invention pour donner au Personnage qu'il introduit sur la Scene, plus de vraisemblance & de dignité. Ces Contrastes de Vertus & de Vices, sont l'écueil où l'on voit échouer le plus souvent l'imagination des Auteurs Tragiques. S'ils réussissent à peindre des Héros, ce n'est qu'en leur opposant des Monstres qui n'ont rien d'humain; s'ils font triompher les premiers, ce n'est qu'en faisant tomber dans les Piéges les plus grossiers, des Tyrans que l'on donne pour de grands Politiques.

C'est au contraire dans ces occasions que Corneille fait le mieux sentir toute la force & toute l'étendue de son génie. C'est sur-tout par la maniere dont il a vaincu de pareilles difficultés, qu'il a mérité le nom de Grand. Plus son intrigue est compliquée, plus il se trouve de ressource pour la dénouer heureusement.

Dans Rodogune, il oppose à une Mere ambitieuse & dénaturée, qui sacrifie tout à la soif de régner, deux jeunes Princes dont ni l'amour le plus violent, ni l'espoir du Trône, ou la crainte de la Mort ne peuvent ébranler la Ver-

tu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie, l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoiſſent, lorſque Cléopatre ſe trouve amenée à la néceſſité de boire la premiere dans la Coupe empoiſonnée, qu'elle avoit préparée pour ſa Rivale! Ce n'eſt pas ſeulement par des extrémités oppoſées, c'eſt par des Caracteres d'une Vertu inférieure, qu'il ſe plaît à relever celle qu'il donne pour modéle. Séleucus eſt vertueux, ſans être auſſi grand qu'Antiochus.

Phocas, * tout méchant qu'il eſt, eſt ſenſible à la voix de la Nature; mais elle ne lui parle que pour faire ſon ſupplice: ſur le Trône où ſes crimes l'ont placé, il cherche envain un Fils, qui ne veut pas le reconnoître.

» O malheureux Phocas! O trop heureux
» Maurice!
» Tu recouvres deux Fils pour mourir après
» toi,
» Et je n'en puis trouver pour régner après
» moi!

Ce que Tamerlan a de plus remar-

* Dans Héraclius

quable, c'eſt la II. Scéne du III. Acte. M. Rowe en a emprunté le ſujet de l'Hiſtoire de ces tems malheureux, où le Fanatiſme revétu du Manteau ſacré de la Religion, entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles, & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet, demande une Audience ſecrette à Tamerlan; il lui annonce les vengeances du Ciel, pour avoir trempé ſes mains dans le ſang des Vrais-Croyans, il le menace de la malédiction du Prophéte, s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoiſſant ce Dervich pour un Emiſſaire de l'Empereur Turc, démaſque ſon hypocriſie, & vient aiſément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

« Sors d'ici, miſérable, je vois qui t'a » donné ta Miſſion.

LE DERVICH.

» *A part.* Je n'ai plus qu'une reſſour- » ce. Prophéte des Croyans aides-moi! » *A Tamerlan.* J'ai quelque choſe de » plus à te révéler. Puiſque c'eſt envain

» que

» que j'ai fait tonner à tes oreilles la » voix menaçante du Prophéte..... * » Voici...

* *Le Dervich tire un Poignard, & veut frapper Tamerlan.*

TAMERLAN.

» Non, scélérat, le Ciel veille sur » ceux qui l'adorent, & confond les » desseins du Meurtrier impie : Pensés, » malheureux, pensés au supplice qui » va suivre ton crime, & tremble quand » je prononcerai ton Arrêt.

LE DERVICH.

» Quelle que soit ma mort, je souf- » frirai glorieusement pour la Cause qui » m'a fait entreprendre une action si » courageuse.

TAMERLAN.

» L'impie !... Ainsi l'Enthousiasme » fait un Martyr d'un Scélérat... *Après* » *une pause.* Oui, c'est le parti que je » dois prendre. Mourir ! Seroit pour lui » une récompense. Apprens la différen- » ce de ta foi & de la mienne. La tienne » t'a porté à lever ton poignard sur » moi, la mienne m'ordonne de te par- » donner ton crime & te permet de vi- » vre. Renferme dans le secret ton cou-

» pable attentat. Tes jours ſont en ſure-
» té. Si tu continues à être toujours le
» même, c'eſt une aſſez grande puni-
» tion que d'être un Scélérat; ſi tu te
» repens, je t'ai rendu à la Vertu, & je
» me trouve en cela récompenſé de ma
» clémence. Ote-toi de mes yeux...
» *Le Dervich ſort.* &c.

Cette Scéne eſt traitée avec Art, & écrite avec beaucoup de force; je me ſuis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte, pour vous mettre à portée de juger des beautés de détail dont elle eſt remplie.

Tamerlan, comme le remarque judicieuſement l'Auteur, exerce une ſorte de punition ſur ce miſérable Dervich, en l'abandonnant à ſes remords, ou au regret de n'avoir pu conſommer ſon crime. C'eſt ainſi que Guſtave dans la Tragédie de M. Piron, laiſſe à Chriſtiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un ſupplice. Mais lorſque la Clémence tombe ſur des Perſonnages qui la méritent, & pour leſquels le Poëte a ſçu nous intéreſſer, elle nous cauſe l'émotion la plus puiſſante & la plus agréable. Telle eſt dans Cinna le par-

don d'Auguſte. Telle eſt dans le Pirrhus de M. de Crébillon, cette belle Scéne où la généroſité héroïque de ce Prince, déſarme le Tyran entre les mains duquel il ſe livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité, ces traits ſont de tous, ceux qui font le plus d'effet au Théâtre. Les applaudiſſemens univerſels dont ils ſont toujours ſuivis, ſont bien une preuve que pour les hommes même corrompus, il n'y a rien de ſi aimable que la Vertu. Nous la voyons triompher avec plaiſir, & nous nous applaudiſſons en ſecret d'y être ſenſibles. Nous nous voyons, pour ainſi dire, avec complaiſance, parce que nous nous trouvons Vertueux en ce moment. Aux tranſports que nous cauſent ces actions héroïques, nous allons juſqu'à nous en croire capables. Nous ſçavons bon gré à l'Auteur qui nous donne une ſi haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je ſoupçonne que c'eſt une des raiſons qui font que tant de gens préférent Corneille à Racine Ce même amour-propre qui régle toutes nos actions, dicte auſſi tous nos jugemens ; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous eſtimons le plus, eſt

celui qui nous donne le plus de sujet de nous estimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE LII.

A Monsieur DE BUFFON. *Nouvelles observations sur les défauts les plus remarquables des Jardins soit d'Angleterre, soit de France; sur le gout qui devroit y régner.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Amusemens de la Ville où je suis de retour depuis quelque tems, ne prennent pas assez sur moi pour me faire oublier ceux de la Campagne. Indépendamment du gout que vous avez pour les Jardins, la matiere est par elle-même si riante & si variée, que je ne crains pas de vous ennuyer, en m'étendant davantage sur ce qui regarde leur agrément ou leur utilité. Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je trouve de défectueux dans ceux d'Angleterre, comme dans ceux de France. Plusieurs Anglois tâchent de donner aux leurs un air, qu'ils appellent en leur Langue, *Romantic*, c'est-à-dire à peu près Pitto-

resque, & le manquent, faute de gout. Ces endroits où ils se proposent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité, ne présentent aux yeux que les misérables restes d'une Masure. Tels Objets sont nobles & majestueux en grand, dont la représentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer une Obéliſque, ne m'a souvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe si pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la Porte du Jardin, qu'on a mise en-dedans par singularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépensé des sommes immenses pour embellir les Jardins d'une de ses Maisons de Campagne à dix milles de Londres; mais, quoiqu'il fût Homme de gout, & d'une très-grande connoissance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les richesses de cet Art, il a rendu son Parc plus étonnant peut-être qu'agréable; dans un espace de peu d'Arpens, il a construit plusieurs petits Temples sur les Modéles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'é-

toit proposé ; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il est dangereux en tout genre d'entasser les Ornemens : on veut exciter de l'admiration, on n'inspire que de la surprise.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à S. Maur, Maison bâtie par François I. le Restaurateur du Gout & des Lettres en France, & dont l'exposition est aussi heureuse, que les Jardins en sont rians. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorsqu'au bout d'une Allée sombre j'apperçus ce Pavillon, qui par l'air respectable que le tems lui a donné, & l'inscription qui en orne le Frontispice, ressemble en effet au Temple des Divinités, à qui il est consacré. Il est dédié, *Quieti & Musis ;* & il est vrai, que tout Prêtre des Muses, pour me servir du langage d'Horace, s'y sent inspiré par leur présence ; le Mortel qui n'est pas assez heureux pour connoître leurs Mysteres, est du moins tenté d'y sacrifier au Repos.

En général, par-tout où l'aimable Nature s'offre dans toute sa simplicité, elle inspire aux gens qui ont du gout, une sorte de plaisir plus noble, s'il est

permis de s'exprimer ainſi, une ſenſation plus agréable & plus douce que les Chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une Majeſté à laquelle l'Art ne ſçauroit atteindre. Sur ce Théâtre, où l'on court en foule admirer la richeſſe & l'éclat du Palais du Soleil, verra-t-on jamais rien qui approche du Spectacle magnifique que nous offre une belle Aurore, & que des Hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné conſidérer ? Ces Rochers informes & ſauvages, ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau, préſentent à nos regards un aſpect plus majeſtueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins les mieux peignés. Un Poëte, un Peintre, un Homme de gout, voient la Nature toute différente des autres Hommes. Milton ne l'a peinte ou ſi noble ou ſi riante, que parce qu'il l'avoit bien vue : ſon Eſprit n'a pas eu de peine à rendre les ſenſations qui avoient échauffé ſon imagination. On ne peut lire ſon *Paradis Perdu*, ſans s'appercevoir que cent fois en ſa vie il avoit pris plaiſir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horiſon & ranimer toute la Nature, tantôt éteindre ſes feux,

feux, & la laiſſer enſevelie dans l'horreur des ténébres. Il eſt des Hommes qui ſe croient Peintres, parce qu'ils copient des Tableaux, il en eſt qui ſe croient Poëtes, parce qu'ils traduiſent Virgile en Vers Anglois ou François : mais ſi l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même, on n'eſt en effet ni Peintre, ni Poëte. Les Hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts, que leur maniére ſimple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël, ou des Deſcriptions dans Virgile, ne ſont, à proprement parler, que de ſimples Copiſtes. Il n'eſt que trop vrai, que la plupart des Poëtes ne ſont que Copies de Copies. Milton peint non-ſeulement la fraîcheur du matin, & la beauté de l'émail d'une Prairie, ou du verd d'une Colline, il exprime juſqu'aux ſentimens de joie & de plaiſir que ces Objets excitent dans notre ame; il nous donne la ſatisfaction de penſer, que puiſque nous éprouvons les mêmes ſenſations que lui, nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien ſupérieure à tous les agré-

mens frivoles & puériles dont nous avons parlé, seroit la beauté d'un Jardin orné d'un gout sage, & dont tout l'art seroit caché ; où des Allées sablées pour la commodité, ne paroîtroient l'être que pour relever la verdure ; où l'on verroit régner la Symmetrie sans uniformité, & la variété sans confusion ; où l'aimable Flore se pareroit de ses trésors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une Couronne de Jasmins & de Roses, une Guirlande de Myrthes & d'Oeillets donnent plus d'éclat à ses charmes que ces Trophées de fleurs, dont elle est d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appellez, s'il est possible, une Nymphe du voisinage, pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ses eaux à la Déesse des Fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un Autel de Gason à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Bosquets soient assez sombres & assez touffus pour y fixer les Zéphirs. L'aimable Philoméle y viendra chanter ses amours. Evitez d'y faire régner partout un air trop arrangé, il ennuie à la longue ; un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous

selon les lieux, des jours pour jouir des objets voisins; & si vous voulez que vos Bosquets forment pour votre Maison un point de vue plus agréable, imitez la Nature, & plantez-les d'Arbres de différents verds & de différentes formes. C'est ainsi que dans les Payſages d'un Claude Lorrain, un Pin est quelquefois placé auprès d'un Chêne, & que l'un l'autre ils se font valoir mutuellement.

Au lieu d'observer dans un grand Jardin le Niveau le plus exact, j'aimerois à voir des Bosquets dont les Arbres presque tout différens, & s'élevant les uns au-dessus des autres sur une espéce de Colline, formassent à mes yeux un Amphithéâtre de Verdure. Ici je planterois des Cabinets d'Arbustes à fleurs odoriférantes. Là je rassemblerois ceux qui, fleurissant successivement, font de l'année un Printems continuel. Ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des Fleurs, & je me plairois à voir un Bosquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais-je vous parler à vous, Monsieur, qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable

Château de Fées & d'enchantemens! Vous y avez renouvellé les merveilles des Jardins de Sémiramis, & qui ne seroit surpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès? Vous avez plus fait, vous avez semé ou planté tout ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les Anglois les plus curieux que vous ne possédiez. Avec quel gout vos Jardins ne sont-ils pas distribués? Vous avez sçu tirer tout le parti possible de la situation & de la singularité des lieux. Quel agrément, quelle variété, quelle richesse dans tous vos Bosquets! Pour inspirer à nos François le gout des Plantations, & leur faire sentir combien la variété des Arbres embellit les Jardins, je souhaiterois seulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris, on se dégoûteroit bien-tôt de cette ennuyeuse uniformité qui régne presque partout.

Il n'est que trop vrai que le Gout n'est donné qu'à peu de Personnes, & qu'il ne s'acquiert pas avec les Richesses qui n'inspirent que le faste & les dépenses mal entendues. Il est bien plus aisé d'entasser à prix d'argent des Sta-

tues de marbre bonnes ou mauvaises dans des Jardins, que de leur donner une forme agréable. La plupart des Architectes à qui l'on s'en rapporte, ne sçavent que tracer des lignes; tout ce qui est du ressort du raisonnement est au-dessus d'eux. Il n'y a gueres que ceux qui sont nés avec un certain génie, ou qui ont beaucoup étudié les Régles de l'Art, dont toute la perfection est d'imiter la Nature, qui soient amis du simple. Les petits esprits se plaisent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la singularité font l'unique mérite.

Des gens qui passent toute leur vie à jouer ou à compter, ne se doutent pas qu'un Chêne est un plus bel Arbre qu'un If, & qu'un Côteau orné de Rochers & de Verdure, est un point de vue plus agréable qu'une Allée d'Arbres, dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins s'ils y plantoient un Frêne, parce que c'est un Arbre des Forêts; cependant en est-il un plus beau, je ne dis pas pour donner de l'ombre, mais pour varier un Bosquet? Pourquoi a-t-on relégué dans les Cours de Cabaret l'Acacia, dont le bois est si

utile, dont la fleur satisfait autant les yeux que l'odorat, & qui du moins, par le verd de ses feuilles qui paroît toujours naissant, est si agréable à la vue? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village? Il y a bien des choses où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du gout de nos Ancêtres.

Déja l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maroniers. Comment a-t-on pû s'entêter si fort d'un Arbre qui fournit à la vérité une belle ombre, mais qui fait payer l'avantage de donner le premier sa feuille en la quittant de si bonne heure, d'un Arbre si mal propre, & dont le bois est totalement inutile? Le Chataignier dont la France étoit autrefois si peuplée, n'est-il pas préférable à cet Arbre étranger? Il est encore moins mal propre, donne presqu'autant d'ombre, porte un fruit très-utile, & quant au bois, il est propre à plusieurs usages. Il obéiroit comme les autres à l'Art du Jardinier qui sçauroit en prendre soin. Ceux qui en planteroient les Avenues de leurs Châteaux, assureroient du moins à leurs Descendans la

charpente néceſſaire pour les rebâtir. J'en ai vu des Allées magnifiques à Gréenwich, où les Chataignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris où elles mûriroient très-bien, on n'en trouve que dans les Bois. Sçait-on dans nos Provinces ce que c'eſt que le Platane qui donne une ſi belle ombre, & qui vient ſi facilement? Il eſt cinquante autres ſortes d'Arbres qui ſont aſſez communs en ce Pays-ci, & qui en France ſont abſolument ignorés, excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois, homme de gout, qui s'eſt établi à Paris, & qui y a fait venir pluſieurs Arbres de ſon Pays, & ſurtout des Arbres toujours verds; la plupart des François qui voient ſon Jardin, ſe plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs, tandis qu'il n'y en a pas un ſeul. Au Jardin du Roi, les Pariſiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres ſortes d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils ſçachent les noms des quatorze mille Plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce ſiécle éclairé on ſoit ſi peu inſtruit parmi

nous sur la nature des Arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'est-ce pas aussi pousser l'ignorance trop loin dans des choses qui sont souvent utiles, & qui du moins sont faites pour le plaisir des yeux. Dieu ayant créé ce vaste Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'est, ce me semble, ne pas mériter ses bienfaits que d'être si peu curieux d'en connoître toute la richesse & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LIII.

A Monsieur DE CREBILLON, *de l'Académie Françoise. De la supériorité des Anglois sur les François dans la Satire, de la liberté de la Presse, des Libelles & de leurs Auteurs.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRE'S tant & de si grands succès sur la Scéne, nos Muses les couronnerent en vous ouvrant leur Sanctuaire, je me rappelle que le Public qui depuis long-tems désiroit de vous voir de l'Académie, ravi d'entendre le Pere d'Electre & de Rhadamiste y parler le seul langage digne de lui, * vous témoigna son suffrage par ces applaudissemens si flateurs qu'il est accoutumé de vous donner au Théâtre;

* M. de Crébillon prononça son Remercîment en Vers.

je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

» Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma Plu-
» me.

Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur, que celui de votre esprit. Qu'il est heureux de pouvoir se rendre cette justice à soi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus basse jalousie, la plupart des gens à talens se deshonorent par l'usage qu'ils en font.

Si la Critique est utile & pour les Lettres & pour les Mœurs, la Satire est souvent dangereuse à l'un & à l'autre égard : l'une peut seule entretenir le gout dans les Ouvrages d'esprit, l'autre ne fait que décourager les talens, & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement soit commun parmi les Anglois, le gout ne leur est pas assez familier pour qu'ils puissent exceller dans la critique. En cette partie nous avons de meilleurs modéles qu'eux, & plusieurs de leurs Auteurs n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satire ils ne nous sont si supérieurs

que parce qu'ils s'y permettent tout. Il est vrai qu'ils ont de grands avantages pour réussir dans ce genre d'écrire. L'esprit de parti qui préside à leur éducation, la mélancholie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la Satire. Ce qui nous fait rire, les aigrit : aussi blâmables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événemens les plus tristes, ils déclament contre les choses les plus indifférentes. Quel fiel, quelle amertume ne distille pas de la plume du Comte de Dorset ! Le Comte de Rochester est encore plus violent, & respecte aussi peu la pudeur. Les Mœurs corrompues contre lesquelles l'un & l'autre se sont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la censure. Leurs Satires trop licentieuses, sont devenues le manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Presse, c'est celle que prennent la plupart des Ecrivains d'attaquer le caractere & les Mœurs des Personnes les plus respectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *CRAFT'S-MAN* * & du

* C'est de tous les Journaux qui ont paru

COMMON-SENSE, ſont autant de Satires contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils ſont plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien Public.

En 1730. Mylord H**y & M. P**y, ſe traiterent réciproquement dans des Brochures de cette eſpéce, d'une maniere ſi indécente & ſi peu convenable à des perſonnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H**y envoya un Cartel à M. P**y. Ils ſe battirent dans le haut Parc *Saint James*, le premier reçut deux ou trois bleſſures, le ſecond n'en eut qu'une légere à la main gauche. Il eſt triſte pour nous, dit un Auteur Anglois, d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne ſont remplis que de perſonnalités & de Satires ſcandaleuſes. Le déſordre & la licence des Saturnales ne duroient à Rome que trois jours; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célébre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

contre la Cour le plus véhément & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit avec raiſon l'appeller le *Tocſin des Séditieux*.

Non-seulement dans la plupart de ces Ecrits on ne se contente pas d'invectiver le Ministre, & de blesser le respect dû à la Majesté Royale ; on y expose l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti sont presque toujours violens & emportés : & les Anglois ne connoissent la retenue en rien. Les Satires que l'on publie ici contre les Ministres, sont écrites d'un stylé aussi grossier que véhément. On n'y prononce que menaces, infamies & gibet. Celui qui est en place est toujours un Séjan, un Wolsey, ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement? C'est souvent dans les termes les plus scandaleux. Celui du tems de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Pensionnaires*, celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place*.

Il seroit peut-être difficile de contenir cette licence, mais il est sûr qu'on ne veut pas la réprimer. La main de la Législature n'ose s'armer pour la punir, le Public prend sous sa protection les Auteurs dont la méchanceté l'amuse ; les plus honnêtes gens condamnent la faute sans en vouloir permettre le châtiment. Si l'on arrête le Coupable, le cri géné-

ral de la Nation eſt que la Liberté de la Preſſe eſt en danger. Les Anglois la regardent comme le Boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils penſent du Gouvernement, leur paroît le premier & le plus eſſentiel de leurs Priviléges : à cet égard ils penſent comme les Grecs, qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie Publique* eſt néceſſaire au bien de l'Etat, & que cette eſpéce d'Oſtraciſme met un frein aux vues ambitieuſes des Grands. C'eſt une Barriere qu'ils oppoſent aux Miniſtres entreprenans ; mais ici comme ailleurs il peut s'en trouver qui la franchiſſent, & qui laiſſent dire pourvu qu'on les laiſſe faire.

Il faut avouer auſſi que quels que ſoient ceux qui gouvernent, ils ſont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain ſe déguiſer la ſource du mal ; dans les Pays où tous les Miniſtres ſont ouvertement enviés, il eſt ſûr que l'envie en veut ſecrettement au Souverain.

Que les Membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles taxes qu'on leur demande,

& qui seroient onéreuses à la Nation, c'est leur devoir, & plus leur zéle est courageux, plus il est louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de sa Patrie, démêle les artifices d'un Ministre mal intentionné, il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorsqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquérera que de la gloire à se porter pour le défenseur des Loix & de la cause commune. Mais que ceux à qui la passion tient lieu de zéle, & la malignité de mérite, couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte spécieux de l'intérêt général, profitent de l'Anonyme pour rendre le Souverain odieux à ses Sujets, & leur inspirer l'esprit de sédition & de révolte ; c'est un abus qu'il est pernicieux de tolérer dans toutes sortes d'Etats. C'est employer pour détruire le Gouvernement, une arme dont on ne devroit se servir que pour le défendre. » Par la liberté de la Presse » nous ne devons pas entendre une per» mission de pouvoir avec impunité avi» lir nos Gouverneurs & nos Magis-

» trats légitimes, diminuer ou renver-
» ſer par des Ecrits ſcandaleux le reſ-
» pect & la vénération que l'on doit tou-
» jours garder pour l'Autorité & les
» perſonnes qui en ſont dépoſitaires.
» On ne doit pas faire de la Preſſe un
» inſtrument pour détruire la réputa-
» tion de ſes Voiſins, ou pour leur por-
» ter le moindre préjudice, ſoit en les
» inſultant ſur leurs malheurs, leurs
» défauts & leurs fragilités perſonnelles,
» ſoit en expoſant les ſecrets de leurs
» Familles à la riſée publique, &c.
C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man*, qui cependant ſe permet à chaque Feuille ce qu'il avoue lui-même être puniſſable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'eſt que pour rendre ſes Satires plus mordantes. Lorſqu'il ſubſtitue le mot de *Robin* à celui de *Robert*; lorſqu'il appelle *Robinocratie* le Miniſtere contre lequel il écrit. Que cherche-t-il, autre choſe qu'à rendre mépriſables & le Souverain & ſon Miniſtre? L'accueil que fait le Public à toutes les Satires de cette eſpece, eſt toujours de mauvais augure. Lorſque les Libelles & les Diſcours licentieux contre ceux

qui

qui gouvernent l'Etat ſont bien reçus, c'eſt un préſage des troubles qui le menacent.

Il eſt rare que ceux qui ſe cachent ayent de bonnes intentions. Autant le zéle du bien Public craint peu de paroître tel qu'il eſt, autant l'eſprit de Parti employe d'art à ſe déguiſer. Ainſi que l'Hypocriſie il s'occupe continuellement & à maſquer les vices qu'il a, & à ſe parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténébres, & les hommes lâches ſe battent en traîtres. Il eſt vrai qu'il ne ſe trouve que trop d'hommes qui ne ſongeant qu'à s'élever ſur les ruines de leur Patrie, méritent d'être expoſés à la cenſure Publique, & d'être auſſi flétris dans leur réputation, qu'ils ſont coupables dans leur conduite, & dépravés dans leurs Mœurs. Comme la vertu eſt ſouvent elle-même ſon unique récompenſe, il ſeroit à ſouhaiter que le vice trouvât auſſi toujours ſon propre châtiment dans la juſte infamie qui devroit le ſuivre. En ce cas même un Auteur de Libelle n'eſt que le vil inſtrument de la vengeance publique : il ne différe de celui qui exécute ſur un Criminel la Sen-

tence que la Juſtice a prononcée contre lui, qu'en ce qu'il en prend la fonction ſans permiſſion & ſans aveu. Mais il eſt malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégre ne ſoit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux, & des injuſtices populaires qui en ſont la ſuite.

Les plus ſages Gouvernemens ont ſi bien ſenti la néceſſité de contenir la licence des Eſprits ſatiriques, que les premieres Loix de Rome, celles des douze Tables, avoient prononcé des peines contre eux avant qu'Auguſte les ſoumît à la Loi *De Majeſtate* *. La même prudence a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fuſtigés. En Angleterre le *Scandalum Magnatum* n'eſt qu'un frein inutile à cette licence ; c'eſt vainement que l'on prononce des peines qu'il eſt ſi aiſé d'éluder : les loix abuſives ne ſont qu'un objet de plaiſanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur An-

* *Primus Auguſtus cognitionem de famoſis Libellis ſpecie Legis ejus tractavit, commonus Caſſii Severi libidine, quâ Viros Feminaſque illuſtres procacibus ſcriptis tractaverat.* CORN. TACIT.

glois, *ſont d'une conſéquence ſi dangereuſe, que dans toutes les Sociétés civiliſées on a fait des Loix pour les punir; il ſeroit à ſouhaiter que ces Loix fuſſent exécutées à la rigueur, mais le malheur eſt que l'on ne peut conſtater la nature & les différentes eſpéces de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satires les plus diffamantes, pourvû qu'il ne nomme pas la Perſonne qu'il déchire; du reſte, il peut la déſigner par les traits les plus caractériſtiques, & même, de peur qu'on ne s'y trompe par la premiere & la derniere Lettre de ſon nom. Il ſe trouvera des Libraires auſſi impudens que l'Auteur, qui ſe chargeront de l'impreſſion de ces Satires ſcandaleuſes, & braveront l'autorité du Parlement, en annonçant à la tête de l'Ouvrage, que c'eſt par la permiſſion de ce Corps Auguſte qu'elles ſont publiées *. *Les Juges & les Jurés ſont les ſeules perſonnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le ſens de l'Auteur, toutes les fois qu'il eſt queſ-*

* C'eſt un uſage que ſuivent aujourd'hui la plûpart des Auteurs Anonymes, pour tourner en dériſion les Actes du Parlement.

tion de lui faire ſon Procès. Quelque abſurde que ſoit cette Propoſition, le célebre Auteur des Lettres de CATON, n'a pas craint de la juſtifier, & ce n'eſt apparemment que parce qu'il s'y eſt cru lui-même intéreſſé. En partant de pareils principes, il eſt ſûr qu'il n'y a aucun Ouvrage que l'on puiſſe traiter de Libelles.

La méchanceté de l'eſprit humain a trouvé l'Art de rendre l'Impreſſion une invention quelquefois auſſi nuiſible à la Société qu'elle lui eſt avantageuſe à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce ſont autant de taches qui ſe répandent avec facilité; & que rien ne ſçauroit enlever. Le plus grand nombre des eſprits croyent le mal avec avidité, & il en eſt peu qui ayent aſſez de raiſon ou d'honnêteté pour être auſſi faciles à détromper. Il me paroît ſuperflu de s'étendre ſur les inconvéniens qui réſultent ici de tous ces Libelles Politiques. Il eſt trop aiſé de ſentir qu'ils ſont la ſource des haines de Parti, des Emotions Populaires & de tous les déſordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'adminiſtration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une pareille licence, eſt cauſe que les différens ordres de l'Etat ſont expoſés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains ſans pudeur, les motifs bas & intéreſſés, & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du Vice lui tient lieu de privilége. On imprime, & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus ſcandaleux & les plus injuſtes, contre les Particuliers.

Dans un Etat bien policé, l'honneur des Citoyens ne doit pas moins être ſous la garde des Loix, que leur fortune. Plus il eſt aiſé d'y porter atteinte, plus on devroit être attentif à punir ceux qui commettent cette eſpéce de vol *. On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satires, de ſe faire lui-même juſtice, & l'on a raiſon : ce ſeroit entreprendre ſur la Souveraineté, à qui ſeule le droit du glaive appartient. Mais c'eſt aux Magiſtrats qui ſont chargés de l'adminiſtrer, & qui ſeroient en droit de punir dans l'offenſé cette ven-

* Voyez Machiavel, ſur la premiere Décade de Tite-Live Chap. VIII.

geance comme un crime, à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des Mœurs oblige quelquefois à corriger la sévérité des Loix, on devroit du moins retrancher de la Société ces Perturbateurs du repos Public, comme on en retranche les insensés pour les empêcher de nuire; & en effet, ils le sont bien eux-mêmes, car il est vrai à la Lettre, qu'il n'y a que les fous qui soient méchans.

En toute sorte d'Etats les Princes & les Ministres qui négligent de réprimer l'audace de ces Esprits licentieux, portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On se permet contre eux, ce qu'ils permettent contre lesParticuliers. Il voyent paroître chaque jour des Satires qui peuvent leur déplaire pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'est que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on est obligé de faire, en flétrissant les Auteurs de ces Ouvrages pernicieux, par l'utilité qui résulte de l'exemple. La mauvaise odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la sévérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les supplices qu'ils avoient

mérités, étoit peu de chose en comparaison de l'effet que devoit opérer ce spectacle sûr des cœurs, qui la plûpart ne se livrent au crime, que parce qu'ils se flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satiriques a besoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de se communiquer; elle devient par la licence un mal contagieux: c'est celui de tous qui infecte le plus aisément la jeunesse. Est-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satire? c'est le seul genre où il ne soit pas besoin d'esprit pour réussir. Toutes ces Brochures scandaleuses, dont aujourd'hui la Littérature en France est infectée, ne doivent leurs succès qu'à la malignité des Lecteurs.

Nous contenir dans les bornes de la raison & de la bienséance, ce n'est pas gêner notre Liberté, c'est nous forcer à en faire un bon usage. Les Hommes qui se plaignent de n'être pas assez libres pour faire le mal, sont indignes de jouir des bénéfices de la Société. Il seroit à souhaiter pour l'avantage du Général, qu'il ne fût permis à aucun Particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenses

pour la Vertu, si l'on ne tient pas la main à la punition du Vice. Les Hommes la plûpart sont foibles, & ne se conduisent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui soient sensibles à l'honneur, & celles-là n'ont pas besoin d'autres Regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous seroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'est pas à cet égard aussi parfait qu'à d'autres. Turpin, un scélérat qui depuis quatre ans a commis plusieurs vols sur les Grands chemins, & qui vient enfin d'expier à la Potence la peine dûe à ses crimes, a du moins rendu un service à la Société par un avis utile pour la Police de cette Ville. Dans une espéce de Harangue qu'il a prononcée selon l'usage, & que selon l'usage aussi l'on vient d'imprimer, il a déclaré au Public que le seul moyen d'exterminer les Voleurs en Angleterre, étoit de pendre ceux qui commencent par dérober à Londres des Montres & des Tabatiéres.

L'Auteur d'une Réponse aux Epîtres Satiriques

satiriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours, a fait un usage singulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret*, dit-il, *de comparer des gens dont la Profession & les Mœurs se ressemblent assez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traîtres l'honneur & la réputation de tout le monde, que d'avoir autant de courage que les Assassins, pour être aussi mechans qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles, il faut punir avec sévérité celle des Ecrivains Satiriques. La Classe des premiers est constamment la pepinière des autres. Le venin dont leurs Critiques sont remplies, est le même poison dont la plupart de nos Libelles sont infectés. Dans ceux-ci la dose en est plus forte & préparée avec plus d'art, mais l'espéce est toujours la même. Il n'est pas étonnant qu'ils enveniment davantage le trait, lorsqu'ils se cachent pour le décocher, lorsqu'ils profitent de l'obscurité où ils composent ces Ouvrages d'iniquité, pour y répandre tout le fiel que distillent & la malignité d'un esprit borné, & la noirceur d'un cœur corrompu.*

Je sçai, dit-il ailleurs, *que quelques-uns de nos Auteurs se plaindroient de la*

*sévérité qui leur interdiroit la licence de la Satire. Il en est qui avouent de bonne foi que sans la malignité dont ils assaisonnent leurs Critiques, ils ne pourroient pas se faire lire. Pensent-ils couvrir leur infamie en disant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre? Turpin, dont je viens de rapporter le discours, avoit la même excuse pour justifier ses crimes. Son métier étoit de voler, & il n'en avoit point d'autre. C'est à ces Ecrivains à voir si on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils soient, il leur est bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation.**

* *La Satire Démasquée*, ou Réponse aux Calomnies de M. D*** par HILDEBRAND JACOB, *Equier.* A Londres, chez *W. LEVVis in Russel-Street.*

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;
Votre très-humble, &c.

LETTRE LIV.

A Monsieur l'Abbé HUBERT, *sur l'utilité des Manufactures, & le tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la friponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus rendrez un très-grand service à l'Etat, si vous pouvez réussir dans le Projet que vous avez formé, de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre; * il est certain que les Moires qui se font ici, sont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque chose d'assez diffici-

* Cette Calandre a été en effet établie par feu M. l'Abbé Hubert à Paris, rue & s'appelle CALANDRE ROYALE, & il a si bien réussi à son Projet qu'on ne distingue pas les Moires qui s'y font de celles d'Angleterre.

le, si je ne savois que rien ne l'est pour vous. Nos Voisins sont jaloux de leurs Manufactures, parce qu'ils en connoissent l'importance. A cet égard, que n'avons-nous toujours été aussi sages qu'eux! Pour vous, Monsieur, vous répondez dignement aux grandes vues du Ministre à qui le Roi a confié le soin des Arts: * ils avoient besoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talens. De leur côté, vos bons amis les Anglois vous sçauront mauvais gré du tour que vous leur jouez; ils se reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous; cependant ils auroient tort de se plaindre, vous n'avez fait que suivre leur exemple, & reprendre sur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop senti la perte que nous avons faite, lorsque les Protestans de France, forcés de quitter leur Patrie, ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes nos Manufactures, qui en étoient une branche considérable, & auxquelles ils s'é-

* M. le Controlleur Général, Sur-Intendant des Bâtimens.

toient d'autant plus appliqués, que par les Loix du Royaume, ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'eſt à nos dépens que les Anglois ſe ſont enrichis; c'eſt de nous qu'ils ont appris à fabriquer les Chapeaux, les Bas de Soye, le Papier, & différentes eſpéces d'Etoffes que nous tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des Epées, des Couteaux, des Ciſeaux, &c. aujourd'hui en toutes ſortes d'Ouvrages d'Acier, ils ont les Ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne ſai ſi les Anglois tiennent auſſi de nous une autre eſpéce de Manufacture, qui eſt très-avantageuſe à ceux qui s'y adonnent, & où il eſt ſûr qu'ils nous ſurpaſſent de beaucoup: c'eſt la Manufacture des Vins. Tout l'Art des Cabaretiers de Paris ſe borne à métamorphoſer le Vin d'Orléans en Vin de Bourgogne, & à multiplier celui de Champagne: ils n'en ſçavent pas davantage. Ils vont, dit un de nos Auteurs Comiques, chercher l'un par-delà Etampes, ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de Vin de ce Pays-ci ſont bien

plus habiles, ils compoſent différentes ſortes de Boiſſon, qu'ils vendent pour du Vin, & qu'ils ſçavent extraire de tout autre fruit que le Raiſin. Ce ſont les premiers Chymiſtes d'Angleterre. En un mot, on contrefait nos Vins à Londres, comme on y contrefait nos Etoffes; ou plutôt on y fabrique des Vins de tous les Pays du Monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer, qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtiéme partie des Vins qui ſe vendent pour être du crû de Bordeaux. On pourſuivit un jour en Juſtice un Marchand de Tabac, accuſé d'y mêler des matieres étrangeres; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille de Tabac; & ici, où vous ſçavez que l'on élude les Loix par de pareils ſubterfuges, il gagna ſon Procès.

Il en eſt de même de beaucoup de Vins qui ſe vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du Vin de Champagne, n'eſt ſouvent qu'un mélange de Cidre, de Poiré, de Sucre, & de quelques autres ingrédiens. Pour ceux qui dans la boiſſon cherchent moins le

gout que l'effet, on en compose une autre sorte avec nos Eaux-de-Vie de France, ou celle que l'on tire des Cannes de Sucre & du Malt. L'Art de fabriquer le Vin ici est tout autre que celui des Pays où il croît ; quelquefois même on l'y brasse comme on fait la Bierre. On a dans plusieurs Livres Anglois differentes méthodes pour composer sans Raisins des Liqueurs qui ressemblent au Vin, & qui ayent le même effet. Quoiqu'il en soit, nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands; l'état de ceux de Londres est mis au rang des Métiers, & c'est un de ceux dont l'apprentissage est le plus cher, non qu'il soit difficile, mais à cause des fortunes que l'on y fait.

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le Vin de Champagne, se plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement, qui deffend d'entrer en Angleterre aucun Vin de France en Bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriser une Verrerie, établie depuis peu aux environs de Londres, & il n'a encouragé que la friponnerie des Marchands de Vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers, sans

être d'un bénéfice sensible à la Nation. Le prix du Vase comparé à celui de la Liqueur étoit peu de chose ; & l'on a reconnu depuis que le dommage que les Anglois pouvoient en souffrir, n'étoit rien en comparaison de l'avantage de boire des Vins non-mixtionnés, & par conséquent plus sains. On a soupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les suffrages de quelques-uns des Membres qui avoient le plus de crédit à la Chambre des communes. Il en est de même dans tous les Corps ; quand on en peut gagner les Chefs, on est sûr de tout le reste. Ceux qui veillent ici aux grandes affaires de l'état, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un homme qui a du crédit dans le Parlement peut sans peine obtenir un Acte pour rétablir les chemins d'une Province, c'est-à-dire une permission de mettre un impôt sur tous ceux qui y passent, & de laisser les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainsi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de passer par des routes impraticables ! Si de pareilles choses arrivoient en des Pays où le Sou-

verain qui décide de tout ; ne peut pourtant pas tout voir, on en ſeroit moins ſurpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie ſes droits, comme ailleurs on gagne la Maîtreſſe, ou le Sécrétaire d'un Intendant, c'eſt ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant, que réſulte t-il de-là, ſinon que les Hommes, à peu de choſes près, ſont les-mêmes partout. Les Anglois, ſans être autant livrés à la Cour que les François, n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de ſa Patrie au ſien propre ; & la plûpart des Hommes ne ſont pas méchans, mais ils ſont foibles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LV.

A Monsieur DE LA CHAUSSE'E
Des Comédiens Anglois & François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TOutes les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois, s'accordent avec la vôtre sur le compte de Mademoiselle Du Mesnil, dont vous me faites un si grand éloge : ceux qui m'en ont parlé, esperent, ainsi que vous, voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione est une acquisition d'autant plus précieuse pour notre Théâtre, qu'elle est d'un genre totalement différent de l'Actrice Charmante, qui partage avec elle les applaudissemens du Public. Chacune excelle dans le sien. Sur ce que vous m'en marquez, je vois dans le jeu de Mademoiselle Du Mesnil tout le feu des Compositions de Corneille, comme je trouve

dans celui de Mademoiſelle Gauſſin toutes les graces qui ſont le Caractere particulier de Racine. Ainſi, dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi ſe conſoler de ſes pertes; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiſelle Quinault!

Pour ce qui eſt des Théâtres de ce Pays-ci, il y a, Monſieur, pluſieurs Troupes de Comédiens à Londres, & cependant peut-être pas une ſeule de ſupportable. Ce Cibber, qui a eu une ſi grande réputation, ne joue plus la Comédie; le Rolle des Piéces Angloiſes où il a excellé, eſt celui de Petit-Maître François: auſſi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'eſprit à une Table d'Auberge. Il faut lui pardonner ſon erreur ſur ſes Modéles, il n'étoit pas à portée d'en voir d'autres; ſi même il n'a pas auſſi-bien imité ceux-ci que les Anglois ſe le ſont perſuadé, je n'en ſuis pas ſurpris: il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas aſſez notre Langue pour ſuivre la converſation. Mais comme il réuſſiſſoit à exprimer les Ridicules outrés; c'en étoit aſſez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation, aux

yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant.

Depuis peu la Troupe qui a le pas sur les autres, a aussi perdu cet Acteur Tragique, qui devoit la maniere inimitable, dont il rendoit les fureurs, à la mauvaise humeur & aux emportemens où il se livroit dans son Ménage. En un mot, les Théâtres de Londres n'ont plus personne qui chausse heureusement le Brodequin ou le Cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théâtre, & qui s'y connoissent, avouent qu'il y a toujours eu une différence remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellens, mais tous ceux du second Ordre ont toujours été pitoyables, effet nécessaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne semblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire, dans nos Troupes de Comédiens outre ceux du premier rang, il en est plusieurs qui par un jeu sage & mesuré, sont encore capables de faire plaisir. Les même Spectateurs qui ont admiré Baron, ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les seules graces de la figure & des manieres, un François se tire assez souvent

d'affaires. Avec les parties les plus essentielles, un Anglois a quelquefois bien de la peine à réussir.

On trouve aujourd'hui sur les Théâtres de Londres plus de miserables Farceurs, que d'Acteurs médiocres; c'est, ce me semble, un effet du gout National. Les Anglois, s'il m'est permis d'user d'un terme de Peinture qui peut seul rendre mon idée, aiment les *Charges*, ils sont plus frappés d'une face large & d'un gros nez dessiné par Callot, que d'un Visage noble & gracieux que le Crayon du Corrége aura tracé. C'est par cette raison que dans leur Comique les Caracteres sont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur, en suivant lui-même son gout, croit ne suivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve son Rolle *chargé*, plus il pense que son Jeu doit l'être. Ainsi, c'est moins par des finesses de ton, que par les grimaces du Visage, qu'il s'étudie à en rendre l'esprit; & il y réussit d'autant mieux, que c'est la partie la moins difficile. Dans les tems que les Farces tenoient lieu de Comédies, les grimaces tenoient lieu de Jeu. Comme il est plus aisé d'élargir une Bouche ou d'allonger un Nez, que de re-

préſenter les Traits dans leur exacte proportion, il faut auſſi moins de talent pour outrer un Caractere, que pour ſaiſir & rendre la Nature dans toute ſa vérité. Les Peintres les plus communs font aſſez ſouvent, même ici, des Portraits où l'on trouve de la reſſemblance, mais ce n'eſt qu'en exagérant les traits qui la caractériſent. Les Peintres habiles dans leur Art, les Rigauds, les Largiliéres, les La Tours n'outrent rien, & rendent la Nature telle qu'elle eſt, ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reſte, de tous les farceurs qui ſont ici, je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvrirent leur Théâtre la Semaine derniere dans le Marché au Foin, au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoiſe. Ceux-ci font rire juſques dans leurs affiches. Vous ne devineriez pas par ordre de qui ils ſe ſont établis ici; c'eſt par ordre du Roi Théodore, dont d'abord ils ſe ſont dit les Penſionnaires; dès le lendemain ils ont changé de Maître, & ſe ſont mis dans leur affiche ſous la protection de Thamas Kouli-Can Demain ils

se diront peut-être les Comédiens du Roi de Congo. L'on court ici tellement après le Singulier, que sans changer de Piéces, il leur suffira de changer chaque jour d'Affiches, pour attirer chez eux tout le Peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractere de Singularité, dont les Anglois font parade, & qui réussit toujours parmi eux. Un d'entr'eux, à propos des Affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens, me dit avec un air de vanité & de satisfaction intérieure : N'est-il pas vrai, Monsieur, que des Comédiens en France n'oseroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes Esclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on soit libre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVI.

A Monsieur l'Abbé GE'DOUIN, *de l'Academie* Françoise, *& de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Remarques sur la Tragédie* D'OROONOKO. *

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ON ne peut être plus flatté que je le suis de l'amitié que vous daignez me témoigner ; mais il est plus aisé de sentir le prix de la confiance dont vous m'honorez, que de la mériter. La Dissertation que vous m'avez envoyée est remplie d'une Erudition peu commune, & vous avez trouvé l'Art de la rendre aussi amusante par les

* Cette piéce est de M. Southern, & tirée d'un Roman de Mr. Behn, dont M. de la Place nous a donné une Traduction qui a été très bien reçue du Public

détails,

détails, qu'elle eſt inſtructive par le fonds.

Votre amour pour les Muſes n'eſt que reconnoiſſance; vous avez puiſé dans le commerce de celles de la Grece, ce gout & cette politeſſe qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce ſont des Dons qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chériſſent; il eſt peu de Sçavans à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Graces; l'entrée en a preſque toujours été fermée à ceux de ce pays-ci. les Auteurs Anglois de toute eſpece manquent toujours de gout. Le genre de tous qui demande le plus de dignité la Tragédie tombe ici ſouvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théâtre. Il eſt vrai qu'avec ce défaut, on trouve dans les Piéces des bons Auteurs un puiſſant intérêt, qui réſulte de la fidélité avec laquelle la nature y eſt peinte. C'eſt une Partie où les Poëtes Tragiques Anglois excellent; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs Peintures, il ſeroit difficile de leur diſputer le premier rang. OROONOKO eſt du nombre de ces Piéces remarquables par les Tableaux vrais & Pathétiques, qui font un ſi grand effet.

Cette Tragédie cependant ne seroit pas soufferte sur notre Théâtre, à cause du bas Comique dont elle est bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je pense, vous feront plaisir.

La Scene est à SURINAM, Colonie des Indes Occidentales, qui a appartenu aux Anglois

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.
Le Capitaine Espagnol.
BLANDFORD, } *deux Anglois de la*
STAN-MORE, } *Colonie,*
LUCY, } *deux Sœurs qui y sont*
WELDON, } *venues pour s'y marier.*
OROONOKO,
ABOAN, &c.

ACTE I.

SCENE I.

Des Esclaves noirs, Hommes, Femmes & enfans passent sur le Théâtre deux à deux, Aboan & plusieurs autres de la

suite d'Oroonoko, Oroonoko le dernier chargé de chaînes.

LUCY.

« Tous ces Malheureux sont-ils es-
» claves ?

BLANDFORD.

» Ils sont tous-vendus, eux & leur
» Postérité.

LUCY.

» Quel triste sort !

BLANDFORD.

» La plûpart n'en connoissent pas de
» meilleur. Mais il faut avoir un cœur
» barbare pour n'être pas touché de voir
» un Prince né pour commander, trahi,
» vendu, & chargé d'indignes fers.

LE CAPITAINE.

» Gouverneur, le voici, remarquez-le
» bien.

OROONOKO *au Capitaine.*

» C'est ainsi, Monsieur, que vous m'a-
» vez tenu parole.

LE CAPITAINE.

» Avec votre permission, je suis trop
» bon Chrétien pour la garder à un In-
» fidéle.

OROONOKO.

» Vous êtes Chrétien ! ſoyez-le-donc » toujours. Si vous avez quelque Dieu » qui vous enſeigne à rompre votre pro- » meſſe, je n'ai pas beſoin de vous don- » ner d'autre malédiction. Qu'il vous » trompe, comme vous m'avez trompé. » Vous qui m'avez ſuivi dans une fortu- » ne différente, nous avons été Soldats » & Compagnons ſous les mêmes Dra- » peaux. *Il embraſſe ceux de ſa ſuite.* » Amis, à préſent nous voilà tous Eſ- » claves. Recevez ce dernier Adieu. » Conſolons-nous en ſongeant, qu'en » quelque Monde qu'il nous faille aller » un jour, il ne ſçauroit être pire que ce- » lui-ci.

LE CAPITAINE.

» Vous voyez quel hardi Payen c'eſt » que cet Indien-là ! Mais j'ai pris garde » qu'aucun de ſa ſuite ne fût dans ſon lot » de peur qu'il n'entreprît quelque cho- » ſe contre la Colonie.

OROONOKO.

» Vis, miſérable, vis continuellement » dans la crainte, c'eſt la punition du » Scélérat, & elle me vengera de mes » chaînes. Crains juſqu'à moi, qui n'ai

» pas le moindre pouvoir de te faire du
» mal. La Nature t'abhorre & te re-
» tranche de la société & du commerce
» du Genre humain pour avoir trahi ta
» foi. Les Hommes ne vivent & ne
» prosperent que par la confiance mu-
» tuelle qu'ils ont dans la vérité les uns
» des autres, & que tu as si lâchement
» violée. J'ai fini. Je connois mon sort,
» & je m'y soumets.

LE LIEUTENANT.

» Votre malheur me touche, Mon-
» sieur, & je voudrois qu'il dépendit de
» moi de le faire cesser.

BLANDFORD.

» Otez-lui ses chaînes. Vous connois-
» sez votre condition, mais vous êtes
» tombé en des mains honorables. Vous
» êtes Esclave du Seigneur Gouverneur
» qui en usera noblement avec vous. En
» son absence, j'aurai soin de vous ren-
» dre tous les bons offices qui dépen-
» dront de moi.

Blandford lui parle à part.

OROONOKO.

» Je vous entens, mais je ne puis plus
» rien croire.

LE LIEUTENANT.

» Capitaine, je crains que le monde » ne parle pas auſſi honorablement de » cette action que vous le voudriez.

LE CAPITAINE.

» J'ai l'argent, & me ſoucie peu de ce » que le monde en dira.

OROONOKO *à Blandford.*

» Je voudrois m'oublier moi-même. » qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que je ſuis » au deſſus des Eſclaves communs. Le » Chrétien qui m'a vendu, le ſçait; mais » par égard pour lui-même, il ne me dé- » couvrira pas. Sa trahiſon eſt trop noi- » re pour qu'il oſe l'avouer telle qu'elle » eſt.

Le Peuple s'empreſſe pour voir Oroonoko.

BLANDFORD.

» Que voulez-vous? Vous vous tenez- » là à regarder, comme ſi vous n'aviez » jamais vû un Homme auparavant. Re- » tirez-vous.

OROONOKO.

» Laiſſez-les. Je ſuis malheureux, mais » je ne ſuis pas honteux de l'être. Non; » la rougeur coupable eſt faite pour » l'Homme Blanc qui m'a trahi. L'hon- » nête Noir dédaigne de changer de » couleur. Je ſuis prêt. Ou faut-il que

» j'aille ? Je ne suis pas encore bien ac-
» coutumé à mon sort ; j'apprendrai à
» le connoître mieux. L'habitude, je le
» sçais, rend toutes choses plus aisées.

BLANDFORD.

» Nous ferons tout pour vous les
» adoucir.

OROONOKO.

» Otez-moi toute cette parure pour
» que je commence à me connoître.
» L'habit d'Esclave me convient mieux
» à présent, La mauvaise nourriture, les
» fouets & les chaînes peuvent cour-
» ber mon corps & dompter la Chair qui
» est foible ; mais il y a une autre par-
» tie de moi plus noble hors de votre
» puissance, & que vous ne sçauriez for-
» cer à fléchir.

BLANDFORD.

» Vous ne trouverez ici aucun des
» mauvais traitemens que vous craignez.
» Nous ne sommes pas tous des Monst-
» tres. Vous paroissez ne pas vouloir
» vous découvrir. C'est pourquoi, de
» peur que vous n'ayez de la peine à en-
» tendre votre nom ; j'ose vous appeller
» Cesar.

OROONOKO.

» Je suis moi-même. Appellez-moi
» comme vous voudrez.

BLANDFORD.

» Céſar eſt un fort beau nom

LE LIEUTENANT.

» Et qui convient fort à votre carac-
» tere.

OROONOKO.

» Céſar étoit donc Eſclave ?

LE LIEUTENANT

» Je crois qu'il l'étoit, & qu'il ſe fia
» auſſi trop à des Corſaires. C'étoit un
» grand Conquérant, mais malheureux
» dans ſes Amis.

OROONOKO.

» Ses Amis étoient donc Chrétiens ?

BLANDFORD.

« Non.

OROONOKO.

» Cela eſt étrange !

LE LIEUTENANT.

» Et il fut aſſaſſiné par eux.

OROONOKO.

» En cela je voudrois être Céſar. Ce-
» pendant je vivrai.

BLANDFORD.

» Vivez pour être plus heureux.

OROONOKO

OROONOKO.

» Faites de moi tout ce que vous » voudrez.

BLANDFORD.

» Je vous suis pour vous tenir com- » pagnie, & vous servir.

Il sort avec Oroonoko

LUCY.

» Hé bien, quand le Capitaine au- » roit apporté le Pays de ce Prince » avec lui, & mé proposeroit de m'en » faire Reine, je ne voudrois pas de » lui après une action si lâche.

WELDON.

» C'est un Homme qui prospérera » dans le Monde, ma Sœur, il vous » assurera un plus gros Douaire.

LUCY.

» Que le Ciel le confonde, rien ne » peut prospérer avec lui.

STAN-MORE.

» Jettez les yeux sur les grandes » Maisons, & vous trouverez que la » plûpart sont fondées sur le même » titre d'honnêteté. Les premiers qui » les établissent sont fort dans les Prin- « cipes du Capitaine.

WELDON.

» A la bonne heure; le Capitaine

» ſera damné pour le bien de ſa famille.
» Allons, ma Sœur, nous ſommes in-
» vitées à dîner.

LE LIEUTENANT.

« Stan-More, vous dînerez avec
» moi.

ACTE II.

SCENE II.

OROONOKO. BLANDFORD.

OROONOKO.

» Vous avouerez que j'ai raiſon de
» ſoupçonner toutes les Proteſtations
» d'amitié que vous me faites.

BLANDFORD.

» Oui, je l'avoue.

OROONOKO.

» Le malheureux qui m'a vendu m'a
» tenu le même langage.... Cepen-
» dant je ne ſçais pourquoi... Peut-
» être eſt-ce parce que je ſuis tombé
» ſi bas, & que je n'ai plus rien à crain-
» dre.... Non, ce n'eſt pas cela. Je
» puis ceſſer d'être Eſclave quand je

» le voudrai. C'eſt quelque choſe de
» plus noble . . . Etant juſte moi-mê-
» me, je ſuis porté à penſer que tous
» les autres le ſont. Voilà ce qui m'in-
» vite à vous croire.

BLANDFORD.

» Vous pouvez prendre en moi une
» entiere confiance.

OROONOKO.

» Je vous crois en effet. Par ce que
» je connois de vous, vous êtes raiſon-
» nable. Il n'y a que les fous qui ſoient
» des frippons, & qui vivent d'intri-
» gues. Les Hommes ſages peuvent
» proſpérer ſans cela, & être honnê-
» tes.

BLANDFORT *à part.*

» Ils ne prendront pas tous vos con-
« ſeils

OROONOKO.

» Vous connoiſſez mon Hiſtoire, &
» vous dites que mes malheurs vous
» rendent mon ami. C'eſt un nom qui
» vous apprendra ce que vous vous de-
» vez à vous-même & à moi.

BLANDFORD.

» Oui, je m'étudierai à mériter vo-
» tre amitié. Lorſque notre noble Gou-
» verneur arrivera, vous n'aurez pas

» besoin auprès de lui de l'intérêt que
» je prens à vous. Il est trop genereux
» pour ne pas sentir l'infâme trahison
» que l'on vous a faite. Mais soyez assu-
» ré que j'userai de tout mon pouvoir
» pour trouver les moyens de vous ren-
» voyer dans votre Pays.

OROONOKO.

» Je vous remercie, Monsieur, mais je
» ne puis retenir mes larmes. . . . . mes
» pauvres Amis sont dans les fers ,
» leurs chaînes sont pésantes. Ils n'au-
» ront pas trouvé un si bon Maître. Puis-
» je vous demander , Monsieur , ce
» qu'ils sont devenus ? Peut-être ne
» le devrois-je pas ; vous pardonne-
» rez à un Etranger.

BLANDFORD.

» Soyez tranquille , je m'en infor-
» merai , & je ferai de mon mieux pour
» qu'on les traite avec douceur.

OROONOKO.

» Je vous remercie encore une fois ;
» vous m'offrez toutes les consolations
» qui peuvent ranimer mes espérances ,
« & me faire attendre un jour plus heu-
« reux. Vous faites pour moi tout ce
« que peut faire un ami officieux. Mais
» je suis dévoré d'un chagrin auquel il
» n'est point de remede.

BLANDFORD.

» Que ſçavez-vous ? Il ne faut dé-
» ſeſpérer de rien.

OROONOKO.

» Pouvez-vous reſſuſciter les morts ,
» pourſuivre & atteindre les aîles du
» tems & ramener les heures, les jours
» & les années où je me ſuis vu heu-
» reux.

BLANDFORD.

» Il eſt vrai que cela ne ſe peut
» faire.

OROONOKO.

» Non, on ne peut rien faire pour
» moi. (*s'agenouillant & baiſant la ter-*
» *re*) O toi Divinité que j'adore ! So-
» leil toujours glorieux ! ſi elle eſt en-
» core ſur la terre , envoyes-moi un
» rayon de ta Puiſſance qui voit tout ,
» pour m'éclairer juſqu'à elle ; ou ſi
» la Déeſſe ta Sœur a enlevé cette
» beauté au Ciel pour en faire une Etoi-
» le , dis-moi où elle brille , pour que
» je puiſſe paſſer des nuits à la con-
» templer.

BLANDFORD.

» Peut-être que je ſuis impoli , &
» que je vous importune.

OROONOKO.

» Non, c'eſt moi qui abuſe de vo-
« tre complaiſance. Mais je vous prie
» de me pardonner. Mon cœur ne peut
« contenir le chagrin qui l'oppreſſe, &
» je cherche à me ſoulager en vous en
» faiſant part. Ne pouvez-vous penſer
» à ce qui m'eſt plus cher que la liber-
» té, que mon Pays, que mes amis,
» que ma propre vie ? Voilà ce que j'ai
» perdu. La Femme la plus aimable,
» la plus tendre.

BLANDFORD.

» Que je vous plains !

OROONOKO.

« Oui, plaignez-moi. La pitié a quel-
» que choſe de tendre & qui tient de
» l'amour. Tout ſentiment de cette eſ-
« péce eſt bien reçu dans mon ame.
» Oui je ſuis à plaindre, & je veux
» que vous me plaigniez.

BLANDFORD.

« Je n'oſe vous demander plus qu'il
» ne vous plaît de me dire ; mais ſi
» vous jugez à propos de m'apprendre
» votre hiſtoire, je vous promets de
» partager vos malheurs, ſi je ne puis
» y apporter du reméde.

OROONOKO.

» Oui, tu as le cœur d'un honnête » homme, un cœur tendre & compa- » tissant. J'avois besoin d'un Ami tel » que toi, qui daigne m'écouter & me » laisse parler tout le jour de mon » Imoïnda. Je te dirai tout du com- » mencement jusqu'à la fin, & je te » prie prêtes-moi attention.

BLANDFORD.

» Je m'intéresse sensiblement à ce qui » vous touche.

OROONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour » de mon Pere très-estimé & très-con- » sidéré, c'étoit un Blanc, le premier » que j'aye vu de votre couleur. Il » changea ses Dieux pour les nôtres, » & se rendit bien-tôt si considérable » & par ses vertus & par la réputation » qu'il acquit dans nos Troupes, qu'il » les a toujours commandées depuis dans » toutes les Guerres que mon Pere a euës. » Je fus élévé sous lui. Un jour fatal les » Armées se joignant, comme il mar- » choit devant moi, il reçut dans le sein » un dard empoisonné qui m'étoit adres- » sé. Il mourut dans mes bras. Je vous » fatigue déja.

BLANDFORD.

» Continuez, je vous prie.

OROONOKO.

» Il laissa une Fille unique qu'il avoit » emmenée enfant d'Angola. Lorsque » je revins à la Cour, heureux conqué- » rant, l'humanité m'obligea de faire » compliment à cette triste Fille sur la » perte d'un Pere qui avoit peri pour me » sauver. Mais lorsque je la vis & que » je l'entendis parler, je m'offris moi- » même en sacrifice. Elle baissa les yeux, » & rougit. Je m'étonnai, & j'adorai. » Le pouvoir sacré qui me subjugua, » inspira ma langue & toucha son cœur. » L'amour se rendit maître de tous nos » sentimens & de tous nos discours.

BLANDFORD.

» Alors vous étiez heureux.

OROONOKO.

» Le plus heureux de tous les Mor- » tels. Je l'épousai, & quoique la cou- » tume de mon Pays me permit plu- » sieurs Femmes, je jurai de n'en con- » noître jamais d'autre qu'elle. Elle de- » vint enceinte, & je n'en devins que » plus heureux. O ma chere Imoïnda! » Mais mon bonheur étoit trop grand » pour être durable. Sa fatale Beauté

» parvint aux oreilles de mon Pere: il
» la fit venir à ſa Cour, Cour déteſta-
» ble! où aucune Femme ne paroît que
» pour ſatisfaire ſes paſſions effrénées.
» Comme il brûloit de la poſſéder, elle
» fut obligée de s'avouer ma Femme.
» Le Roi furieux n'oſa commettre un
» inceſte; mais déſeſpéré de ne pouvoir
» jouir de ce qu'il déſiroit, il l'empoi-
« ſonna, ou l'envoya (car je n'ai pu ap-
» prendre ce qu'elle eſt devenuë) ſi
« loin que je n'ai plus d'eſpérance de
» la revoir jamais.

BLANDFORD.

» Quel Pere barbare! le récit de vos
» aventures m'étonne autant qu'il m'at-
» tendroit.

OROONOKO.

» J'ai fini. Je ne vous en importune-
» rai pas davantage. Quelques ſoupirs
» ſeulement de tems en tems m'échap-
» peront malgré moi. Ce ſera tout.

Stan-More arrive.

STAN-MORE.

» Blandford, le Lieutenant du Gou-
» verneur eſt allé à votre Plantation. Il
» vous prie d'amener avec vous l'Eſcla-
» ve Royal. Il dit que la vuë de ſa belle
» Maîtreſſe a de quoi ſatisfaire un Prin-

« ce. Il veut ſçavoir ce qu'il en penſera.

OROONOKO.

» Eſt-il amoureux ?

BLANDFORD.

» Il le dit ; il flatte une belle Eſcla-« ve que j'ai, & l'appelle ſa Maîtreſſe.

OROONOKO.

» A-t-il donc beſoin de la flatter » pour l'appeller ſa Maîtreſſe ? Je plains » l'homme orgueilleux qui croit qu'il » eſt audeſſous de lui d'être amoureux. » Quoi qu'elle ne ſoit qu'une Eſclave » elle peut le mériter.

BLANDFORD.

» Vous en jugerez quand vous la ver-» rez, Monſieur.

OROONOKO.

» Je vous ſuis. *Ils s'en vont.*

J'ai Monſieur autant d'empreſſement, d'apprendre l'effet que ces deux Scenes auront fait ſur vous, que le Lieutenant en a de ſçavoir comment Oroonoko trouvera cette belle Eſclave que vous vous doutez bien être Imoïnda elle-même.

Le noble Rolle que joue ici Blandford d'Ami & de Protecteur des malheureux, eſt également ſoutenu, & agiſſant dans toute la Piece. L'Auteur

y a peint des traits les plus touchans & les plus forts, la premiere de toutes les vertus; & disons-le à l'honneur des Anglois, celle qui caractérise le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que sur leur Théâtre de si beaux modèles de vertu ayent souvent pour contrastes les portraits les plus scandaleux du vice! & que des Piéces où se trouvent les Maximes les plus sages, & les exemples les plus instructifs, soient cependant dangereuses pour les Mœurs, par les Scenes licentieuses qui y sont entremêlées!

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVII.

A Monsieur DE BUFFON. *De l'Agriculture & des Plantations, de la Religion des Guebres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Agriculture est une voie lente ; mais sûre de s'enrichir ; les biens que la Terre produit sont la récompense de celui qui la cultive. Les Anglois en cela plus sensés que nous, regardent cette maniére d'augmenter leurs Revenus comme la premiere de toutes : plusieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux soins de la Campagne, & ils deviennent fort puissans. Ils suivent l'exemple des Anciens Patriarches, & comme eux ils augmentent l'Héritage qu'ils laissent à leurs Enfans. J'ai connu dans la Province de Dardy, un Gentil-homme qui a acquis de grands biens par une occupation aussi louable. Il ne

s'eſt pas contenté de faire mieux labourer ſes Champs que ſes Voiſins, il les a fait fouiller, & le fond de ſa Terre eſt devenu pour lui un Tréſor: il y a trouvé une Mine de Charbon qui lui rapporte encore plus que ſes nombreux Troupeaux & la récolte abondante de ſes Bleds. Nous achetons des Anglois le Charbon de Terre dont nous avons beſoin pour nos Forges, nous en trouverions dans nos Provinces, ſi nous prenions la peine d'en chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richeſſes, s'ils profitoient du ſage exemple que nous donnent les Anglois?

Vous faites, vous Monſieur, par goût pour tout ce qui peut être utile aux hommes, ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier; c'eſt ainſi qu'à Mont-Bard, où les Architectes de cette Tour, qui depuis tant de Siécles brave l'injure des tems, n'avoient vû que des Pierres, vous avez trouvé une Carriére de Marbre qui enrichira les Habitans de cette Ville, & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon, qui étoient obligés d'en faire venir de fort loin.

J'apprens avec plaiſir, que votre Pé-

piniere de Mont-Bard eſt deſtinée à l'utilité de ce Peuple, qui ne la regardoit que comme un objet de curioſité. Les États de la Province de Bourgogne en l'acquérant, ont ſagement fait, de vous en laiſſer la direction. Ainſi, ſans autre intérêt que le plaiſir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture, vous continuerez à ſatisfaire la paſſion que vous avez pour les Plantations; le Laboureur qui n'a pas le loiſir, ou qui ne connoît pas l'Art de cultiver de jeunes Plans, les recevra par ordre des Elûs des mains des Jardiniers, tout ptêts à lui donner du fruit. Une Politique auſſi ſage que bien-faiſante, pouvoit ſeule dicter un pareil établiſſement. L'appas qu'il offre au Particulier qui ne cherche que ſon intérêt, fait celui de la Société auquel il ne penſe pas. Quelle ſatisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de voir toute la Province peuplée d'Arbres que vous aurez ſemés! En cela vous imitez le grand Cyrus, qui planta d'Arbres fruitiers toute l'Aſie mineure.

Votre goût & celui des Anglois pour les Plantations, me rappellent les Mœurs de ces Peuples qui en faiſoient autrefois la principale partie de leur Diſci-

pline Religieuſe. Je veux parler des Guébres ou des Péris, car ſous un nom différent c'eſt la même Nation, dont il s'eſt encore conſervé quelques reſtes dans les Montagnes de Perſe. De toutes les Religions ſucceſſivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité, peut-être n'y en a-t-il point eû de moins déraiſonnable que la leur; ils adoroient le Soleil, & ceux qui ont eû le malheur de ne pas connoître le vrai Dieu, paroiſſent plus excuſables que les autres, d'avoir pris pour l'Etre ſuprême celui, qui, donnant la lumiere, paroît donner la vie à toute choſe, & qui ſemble par-là être le Pere & le Bienfaicteur de toute la Nature. A l'égard de leur Morale, ſi elle n'étoit pas conforme en tout aux Préceptes de la Philoſophie auſtere, elle s'accordoit du moins avec la plus ſaine Politique. Selon leurs Principes, les Actes qui plaiſoient le plus à l'Etre qui étoit l'Ame de l'Univers, c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres, ſoit en augmentant le nombre des Citoyens, ſoit en plantant des Arbres. Ceux qui faiſoient profeſſion de vivre le plus Religieuſement, paſſoient leur tems à défricher

les Terres, & à raccommoder les Grands Chemins. Jugez, Monsieur, combien de pareilles pratiques de dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'Hommes fervents entreprenoient de changer un Champ ingrat dans un Jardin fertile, tantôt des Villes entiéres témoignoient leur piété en plantant de nouvelles Forêts. Je vois par les effets de ce zèle Religieux, les Côteaux chargés de Vignes, les Champs donner d'abondantes Moissons, les Chemins bordés d'Arbres fruitiers, & le miel & le lait couler, pour ainsi dire, dans les Prairies. L'Etat s'enrichit à mesure que le Pays s'embellit, le Payſan est dans l'abondance, le Commerce fleurit, la Nation devient de jour en jour plus puissante; voyez que d'avantages, purement humains à la vérité, résultoient des Principes de cette Religion! La Perse étoit alors le Jardin de l'Orient, & si les fruits de ce vaste Pays sont si renommés, s'il a eu l'avantage d'être la pépiniere originaire de ceux qui sont le plus estimés en Europe *. C'est peut-être autant parce qu'il a été cultivé par

* *Malum Persicum*, la Pêche. *Malum Armeniacum*, l'Abricot, &c.

ces

ces Sages Idolâtres, que parce que la qualité du Climat leur eſt favorable. Le Mahométiſme qui a exterminé par le Glaive cette Nation douce & bienfaiſante, eſt au contraire une des Religions les plus nuiſibles à la Société. Les Turcs ont dévaſté les Provinces qu'ils ont conquiſes; les Serrails de ces Infidéles, ces Palais de leurs plaiſirs, ſont les Tombeaux du Genre humain. D'ailleurs je vous demande ſi de féconder des Terres & d'enrichir un Pays, ne ſont pas des choſes meilleures en ſoi que toutes les Ablutions Muſulmanes.

N'en doutons point, Monſieur, c'eſt faire une Œuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ſes Créatures, en multipliant ces richeſſes dont la Terre ne ſe pare que pour nous les offrir. Dieu ne conſtruiſit pas des Palais pour nos premiers Peres, il les plaça dans un Jardin délicieux: ſi en punition de leur déſobéiſſance il a condamné leurs Deſcendans à manger leur pain à la ſueur de leur front, il a adouci en Pere la Sentence qu'il avoit portée en Juge. L'Homme plante, mais Dieu arroſe. Celui qui a ſemé avec

peine recueille ſouvent avec joie. La terre rend à l'Homme le ſalaire de ſon travail & le prix de ſon induſtrie.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LVIII.

A Monsieur le Président BOUHIER, *sur la Réformation en Angleterre, ses influences sur les Mœurs & le dangereux abus de la Presse.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre, ils ne sont aux yeux d'un homme raisonnable que de véritables Enthousiastes: s'ils n'eussent été secondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'esprit d'irréligion, ils ne fussent jamais venus à bout de leurs desseins. Ce n'est pas le désir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation, c'est le désir du changement qui y a établi la Réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient

pas encore entiérement séduit le Peuple, lorsque les Grands s'unirent pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichissoit des dépouilles de l'Eglise. L'intérêt temporel fascine les yeux de la plûpart des hommes, & ne leur permet pas de distinguer leur véritable intérêt spirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embrassérent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en est peu fallu que dans le Siécle dernier, la Prétenduë Réformation n'y ait été détruite. Si Jacques II, eût été mieux conseillé, s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de risquer celles de la violence; en un mot, s'il eût eu autant de prudence que de zèle, l'Angleterre seroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raisons qui ont porté les Anglois à embrasser la Réformation; je suis trop convaincu qu'ils ont pris les ténébres pour la lumiére, & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétens pas porter une main profane à l'encensoir, & je laisse à nos Théologiens à les combattre; mais la

Morale eſt du reſſort de tout Etre raiſonnable ; découvrons donc, s'il ſe peut ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les Mœurs du Clergé & du Peuple, ſont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient dans les tems qui l'ont précédée, ou qu'elles ne le ſont aujourd'hui parmi nous ?

On ſe tromperoit ſi l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. Les Eccléſiaſtiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait, ne ſont fondés que ſur la haine qu'on leur porte, & qu'on ne les hait que parce qu'ils font leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il eſt de leur devoir de ſacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du ſecond ordre, ſi la crapule où vivent la plûpart, n'a rien en ſoi de condamnable & de deshonorant pour des Eccléſiaſtiques. Il y a de l'indiſcrétion à ſe plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on trouver étrange que le Peuple ne reſpecte pas aſſez un Etat que ceux qui le profeſſent ne reſpectent pas eux-même ?

Les Anglois ſont ſcandaliſés de voir

en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Répréſentations de Polieucte ou d'Athalie, du Miſantrope ou des Femmes Sçavantes; on ne peut nier que ceux du Clergé qui aſſiſtent à ces Spectacles Mondains, ne ſe rélâchent en cela de la Diſcipline de l'Egliſe. Mais que peut-on penſer de celle du Clergé Anglican, lorſque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute eſpéce remplis d'Eccléſiaſtiques! Tel eſt l'effet du préjugé, ce Miniſtre qui ne voudroit pas aſſiſter à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'eſt qu'un Concert de Muſique, ne craint pas de paſſer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où ſe tiennent les diſcours les plus diſſolus, & où le Vice qui le dégrade, le rend l'objet du ſcandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le Mariage des Prêtres eſt le ſeul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour Régle les Déciſions de l'Egliſe Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une ſaine Po-

litique à laquelle ils devroient se soumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guères dans les choses de ce monde : le Mariage des Ecclésiastiques diminue le respect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une Femme font souvent ici tomber un Ministre dans un mépris qui rejaillit sur son Caractére. Le Libertinage de la Fille d'un Evêque, le rendent l'objet des plaisanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des Filles que le malheur plonge dans le déréglement, sont des Filles d'Ecclésiastiques. La raison en est sensible. Ce Docteur de Collége à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente ; les emploie moins en Oeuvres charitables, qu'à s'entretenir lui & ses Enfans dans les plaisirs & la molleſſe. Comme il a vécu dans la dissipation, il meurt dans la pauvreté. Par où peuvent se tirer des Filles ainsi élévées, de la misére où elles tombent à la mort de leur Pere ? Par le chemin du Vice ; c'est de tous le plus frayé, parce que c'est le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le be-

ſoin. Le Sexe eſt foible & la Vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la néceſſité.

On a fait ici ce qu'on a pû pour remédier à ce ſcandale. En 1678. Charles II, établit une Compagnie de Charité pour le ſoulagement des Veuves & des Enfans d'Eccléſiaſtiques, qui n'ont pas de quoi vivre. Mais ici comme ailleurs, la plûpart des Fondations en faveur des Pauvres ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en ont l'adminiſtration.

Les Hommes raiſonnables ſatisfaits des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu, ſe mettent le moins qu'ils peuvent dans la néceſſité de répondre de ceux des autres. C'eſt peut-être cette raiſon qui de tout tems a empêché la plûpart des Philoſophes & des Hommes célébres de ſe marier. Un Grand Homme auprès du Peuple, perd du reſpect qui lui eſt dû à meſure qu'il a plus de choſes communes avec les autres hommes. Je crois en effet qu'une Madame Newton & une Madame de Fontenelle, dans l'eſprit de bien des gens, feroient tort aux Hommes

Hommes Illustres dont elles porteroient le nom *.

Le Mariage met souvent des entraves aux qualités des Grands Hommes ; ceux qui sont libres de ce joug, travaillent davantage à faire passer leur mémoire à la postérité. Il n'y a pas à craindre que cette Remarque fasse perdre des Sujets à l'Etat, ceux qu'elle regarde sont rares : la Nature n'en produit pas

* LETTRE *de Madame de* FONTENELLE, *à Mr. l'Abbé* LE BLANC.

Du Neant &c.

Je suis, Monsieur, quoique je ne sois point, si glorieuse de ce que vous m'avez mise, en quelque sorte de parallele avec Madame *Newton*, autre personne de mon espéce, qu'il faut absolument que je vous en marque ma reconnoissance. La Vanité perce jusques dans le Néant ! Il est vrai que la Dame vis à vis de qui vous me mettez, n'eût pas apparemment voulu me recevoir pour sa Femme-de-Chambre, mais n'importe, je m'en tiens à votre jugement. Mon cher petit Mari en mourra de joie, & je vous aurai encore l'obligation de me l'envoyer ici. Adieu, Monsieur, je finis sans Cérémonie. Si les Morts n'aiment pas à dire des Paroles inutiles, à plus forte raison ceux qui n'ont pas seulement l'avantage d'être morts.

plusieurs dans le même Siecle.

Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la Société à des Hommes qui n'avoient point d'Enfans. Ceux qui par leur état ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer, sont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du Célibat des Ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur Ministere, qu'ils n'en sont détournés par aucune affection mondaine. Le célèbre Bacon lui-même, le regarde comme le seul état qui leur convienne. *Il est rare*, dit-il, *qu'on s'occupe à arroser des Plantes, lorsque l'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

A l'égard du Peuple, on ne peut nier qu'en Angleterre, il ne soit aujourd'hui plus corrompu dans ses Mœurs, qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La Liberté y a introduit la licence, & la licence y fait régner toutes sortes de Vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas!

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus suivi la Lettre que l'esprit de l'Evangile. Ils n'ont pas assez médité cette grande Maxime, qu'*il faut adorer Dieu en esprit & en vérité*. Ils ont préféré l'esprit servile du Judaïsme à l'esprit de Charité qui est le fondement du Christianisme. Ils ont prescrit l'observation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabat ; ils ont fait des crimes, des choses en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut un jour de Dimanche tirer une perdrix dans son Parc, sans scandaliser toute sa Paroisse. Ainsi voulant soumettre les esprits à des Regles trop severes, ils les réduisent à la nécessité de les violer sans cesse.

La Discipline de notre Eglise, plus éclairée & plus sage, sçait compatir à propos à la foiblesse humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impose, elle nous permet des amusemens qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Esprit qui vivifie, au lieu de nous attacher servilement à la Lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre ?

Celui d'y détruire presqu'entierement la Religion. Elle a ouvert la porte à plusieurs Sectes, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui secouent le joug de l'obéissance, ne peuvent se promettre d'y soumettre les autres. Chacun a voulu user du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés ; leur Doctrine a été réformée à son tour. L'Autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés, la leur n'a point été respectée. Ils ont soumis l'Ecriture au jugement du Peuple, & chaque particulier l'a interprêtée à sa maniere.

Il est dangereux de trop écouter la raison humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de ses forces : elle est plus propre à détruire qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carriere à leur génie en fait de Religion, qu'en toute autre matiere, & dans un Pays où chacun peut se faire une Religion à sa fantaisie, il n'y en a bientôt plus aucune. Lipse remarque qu'il y avoit à Rome six cens différentes Religions. Si le même scandale ne regne pas encore en Angleterre, en combien de Sectes n'est pas divi-

lée celle que l'on y professe?

La Tolérance, qui, en Hollande, produit la Paix & l'Union entre ceux de différentes Sectes, a ici un effet tout contraire. Le Caractere des Anglois qui est plus turbulent, y pourroit influer; mais il faut remonter à la nature de leur Gouvernement pour en trouver la véritable cause. Les Non-Conformistes ne se sont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant, que parce qu'ils voyent à regret les Evêques partager avec les Grands du Royaume une partie de la Législature, & en possession de tous les honneurs & de toutes les richesses qui sont restées à l'Eglise. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers, c'est que ceux mêmes que la simplicité Evangelique en éloigne, ne peuvent les souffrir entre les mains des autres.

Ces différens Sectaires semblent ne se ménager réciproquement, que pour réunir leurs efforts contre l'Eglise dominante: pour diminuer son autorité, ils tâchent de la rendre mépriſable. Leur zèle incendiaire plutôt que Religieux, souffle continuellement le feu qui a déja embrasé tout l'Etat.

Quand il ſeroit vrai, politiquement parlant, que la Tolérance n'eſt pas dangéreuſe où il y a pluſieurs Partis, elle l'eſt du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les Hommes ſont toujours des Hommes ; celui qui a la Puiſſance en abuſe. Le parti qui ſe plaint de la Perſécution, l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la Preſſe, ſi avantageuſe pour la recherche de la Vérité, devient, par l'abus qu'on en fait, extrêmement pernicieuſe pour la Religion. L'Imprimerie qui a ſi fort contribué à l'établiſſement de la Réformation, peut devenir encore plus funeſte à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les livres les plus dangereux. Il ſeroit de la Sageſſe du Parlement de mettre un frein à la Licence des Ecrivains, qui ne tend pas moins à la dépravation des Mœurs, qu'au renverſement de la Religion.

Mille Auteurs, ſous prétexte d'apprendre à *Penſer librement*, profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner, pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chretienne a de plus Sacré, & les Articles mêmes qui ſont

reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matieres de Spéculation, ou comme des points de Controverse, la Doctrine de la Trinité, la Divinité de Jesus-Christ, l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un livre, où l'on nie la vérité de toute Révélation. Entre les rigueurs de l'Inquisition, & les excès d'une pareille Licence, il est des voyes que la Religion permet, & que le bon ordre exige pour arrêter le cours de ces Livres scandaleux. Les Anglois, moins sages que les Payens, permettent de renverser & la Religion qu'ils professent, & les Principes mêmes de la Morale, d'où dépendent les Vertus & les Vices, le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'est cette extrême Licence qui est cause qu'il n'y a presque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déisme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple, il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays; mais la conservera-t-il toujours, & le Poison ne peut-il pas le gagner insensiblement à me-

sure que la corruption dévient plus générale? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple?

Le Parlement, au lieu de songer à guerir ce mal, ne cherche qu'à le pallier. Pour fasciner les yeux du Peuple, & ne lui pas laisser voir le changement qui se fait dans la Nation à mesure que la Religion diminue & s'anéantit, on éleve de nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens *; mais ce n'est plus la piété sainte qui en pose les fondemens, c'est la profane Politique. A en juger par la quantité d'Eglises qui sont dans Londres, on croiroit que c'est la Ville du Monde où il y a le plus de Religion; à voir combien peu elles sont fréquentées, & quel est l'avilissement du Clergé; à voir avec quelle irrévérence cette même Religion est traitée dans les Ecrits qui paroissent ici tous les jours, on doit craindre qu'elle ne subsiste pas encore long-tems en Angleterre, si l'on ne réprime une Licence si dangereuse.

Peut-être seroit-ce ici le lieu de

* Sous la Reine Anne, le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroisses à Londres.

se plaindre du peu de sincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les soupçonner ou de mauvaise foi sur ce qui regarde leur Nation, ou d'ignorance sur ce qui regarde les autres.

Parmi les torrens d'injures qu'ils vomissent sans cesse contre nous, ils nous reprochent sur-tout l'Athéisme & le Déisme, comme les suites de notre attachement à la Religion de nos Peres. A les en croire, c'est dans les Pays Catholiques, c'est surtout en France, en Espagne & en Italie que se trouve le plus grand nombre d'Athées. Le sage Docteur TILLOTSON lui-même, n'a pas craint de nous faire un reproche si peu sensé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement, dans un de ses Sermons, que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéisme; & peut-être en cela cet illustre Archevêque de Cantorbery est-il plus suspect de mauvaise foi que d'erreur. Du moins ce n'est pas là ni le langage d'un écrivain, ni celui d'un habile Controversiste. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papistes*,

d'Athées, ce n'eſt pas raiſonner, c'eſt dire des injures. Si on lui répondoit qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe, & que c'eſt peut-être une ſuite de la Réformation, ce ſeroit un Paradoxe dont il ne ſeroit pas ſi difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement, elle a du moins donné lieu à la Licence qui y regne aujourd'hui, & qui favoriſe l'Irréligon; & l'Irréligion eſt la ſource de la dépravation des Mœurs. En tout cas, on peut oppoſer au témoignage du célebre Tillotſon, celui d'un autre Prélat d'Angleterre, qui n'eſt pas moins illuſtre. *Toutes les Obſervations* dit le Docteur Burnet, *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation me font penſer qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des diviſions du dedans, qui ont preſque entiérement éteint le Chriſtianiſme parmi nous.* *

* Ces deux Docteurs Tillotſon & Burnet ont eux-mêmes été accuſés publiquement d'Athéiſme. Voyez *Lesley's charge of Socinianism againſt. Tillotſon and Burnet. Hicke's Diſcourſe upon Tillotſon and Burnet.*

Ainſi, les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Medecins ignorans, qui détruiſent les bonnes humeurs en même-tems que les mauvaiſes, & tuent les Malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la Superſtition de leur Pays, ils y ont, contre leurs propres intentions, détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil, la Raiſon humaine fait ſouvent naufrage à un autre plus dangereux. Les Hommes ne ſont que ténebres & qu'erreur, & s'égareront toujours ſans le flambeau de la Foi. Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la prétendue Réformation y a plutôt réformé le nombre des Chrétiens, que les Mœurs du Chriſtianiſme.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR;

Votre très-humble, &c.

LETTRE LIX.

A Monsieur DE CREBILLON. *Examen Critique de la Tragédie d'*HAMLET, *avec quelques Remarques sur l'Auteur.*

De Londres, &c,

MONSIEUR,

SHAKESPEAR, ce Poëte si célebre parmi les Anglois, n'a fait que suivre son génie dans ses Ouvrages, & à proprement parler, il ne doit rien à l'imitation des Anciens; ils ne lui ont pourtant pas été absolument inconnus, comme on le dit communément. On voit par sa Tragédie de *Jules-César* & par celle de *Coriolan*, qu'il étoit assez au fait de l'Histoire & des Mœurs des Romains, & je doute que la ressemblance qui se trouve entre celle d'*Hamlet* & l'Electre du Théâtre Grec, ne soit que l'effet du

haſard, ou plutôt il eſt aiſé de reconnoître dans *HAMLET* le Perſonnage d'Oreſte que Shakeſpear a accommodé à ſa maniere. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en faire, & peut être ne ſerez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poëte a manié un Sujet que vous avez traité ſi heureuſement ſur notre Théâtre

Les principaux Acteurs de cette piece ſont, *CLAUDE* Roi de Dannemark. *HAMLET*, Neveu de Claude & fils du dernier Roi. *GERTRUDE*, Reine de Dannemark & Mere d'Hamlet. *POLONIUS*, Grand Chambellan. *OPHELIE*, Fille de Polonius. *LAERTES*, Fils de Polonius. *HORATIO*, Ami d'Hamlet. *L'OMBRE* du Pere d'Hamlet, &c. La Scene eſt à *ELSINOOR*. M. Pope qui a donné une ſi belle Edition des Oeuvres de Shakeſpear, in 4°. dit que l'Hiſtoire d'Hamlet *n'eſt pas de l'invention de ce Poëte, mais qu'il n'a pu découvrir d'où il l'a priſe.* *

* Il y a apparence qu'il en a tiré le fond de quelque ancien Auteur Lombard, non ſeulement parce qu'on y trouve pluſieurs noms Italiens; mais parce qu'en effet il a emprunté

Dans la Tragédie Angloise de même que dans votre *Electre*, il est question de venger la mort d'un Roi, qu'un Frere, également ambitieux & amoureux, a fait périr pour s'emparer de sa Couronne & de sa Femme, Hamlet, Roi de Dannemark, a été empoisonné par son Frere Claude, qui a épousé sa Veuve: Cette Princesse, de même que la coupable Clitemnestre, est complice des crimes de son nouvel Epoux.

Bernardo & Francisco, deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais, ouvrent la Scene; on vient les relever de sentinelle. Après qu'ils se sont demandé le *Qui vive* & l'heure qu'il est, un d'eux raconte à Horatio, leur Officier, qu'il a vû la nuit derniere un Esprit. Minuit sonne, & le Spectre paroît aussi-tôt: il a toute la ressemblance du Roi défunt, Pere d'Hamlet. Les Spectateurs

des Italiens plusieurs autres Pieces. La Tragédie de *Cimbeline*, est prise en partie du Décaméron de Bocace. L'intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'Histoire d'*Othello* ou du *Maure de Venise*, se trouve dans les nouvelles de Cinthio.

ont assez de peine à se défendre de la Terreur que les Scenes de cette espece inspirent dans Shakespéar. Il donne à ses expressions une force qui étonne toûjours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'est à la mauvaise éducation qu'il a reçue à la Campagne où il est né, que nous devons une partie des beautés de ses Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte, il possédoit au plus haut point le talent de peindre: C'est par là qu'il communique au Spectateur toutes les impressions des idées qui l'ont affecté lui-même dans sa jeunesse. Les Objets du monde les plus ridicules, trois Sorcieres & leur Chauderon jouent un très-grand Rôle dans sa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poëte étoit parfaitement instruit de tout ce qui regarde les Sortileges, & a pris plaisir à exposer sur le Théâtre, avec une sorte de dignité, tout le ridicule des Mysteres du Sabat.

Sans taxer ici le goût de ceux qui s'amusent de ces sortes de Spectacles, je ne puis m'empêcher de remarquer que ces Représentations d'Esprits, d'Apparitions, de Prodiges, &c. qui sont si fréquentes dans les Pieces de

Shakeſpear, & qui ont été ſi ſouvent répétées par les Poëtes qui l'ont ſuivi, ne peuvent être que dangéreuſes parce qu'elles frappent les imaginations foibles, & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Si elles ſont plus d'effet en Angleterre, c'eſt peut-être parce que le peuple y eſt plus diſpoſé. Aujourd'hui les honnêtes-gens en Angleterre ne croyent peut-être pas aſſez, le Peuple y donne encore dans le défaut oppoſé. En cela les Anglois ſont comme les Chinois, dont la moitié ſont ſuperſtitieux, & les autres incrédules.

Quoi qu'il en ſoit, Horatio avertit le jeune Hamlet de l'Apparition de l'Ombre de ſon Pere. Ils ſe rendent le lendemain à Minuit dans la Place du Palais. Le Spectre s'y trouve auſſitôt qu'eux: le Prince lui parle du ton le plus pathétique. Il faudroit le talent de l'Auteur pour en exprimer toute la force en notre Langue, je ne me charge que de vous en rendre l'eſprit

Anges & Miniſtres de Dieu, deffendez-nous! Soit que tu ſois un Etre bienfaiſant ou le Phantôme d'un Malheureux condamné à des ſupplices éternels.

ſoit

soit que tu descendes du Ciel ou que tu sortes de l'Enfer, quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces, tu as pris une forme si intéressante pour moi, que je veux te parler. Je t'appelle Hamlet, mon Roi, mon Pere, ô réponds-moi! &c.

L'Ombre s'éloigne, & fait signe au Prince de la suivre, le jeune Hamlet obéit. Quand ils sont seuls, l'Ombre lui adresse ainsi la parole :

Je suis l'ame de ton Pere, condamnée pour un certain tems à errer sur la Terre pendant la nuit, & le jour à être renfermée dans les flammes jusqu'à ce que j'aye expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah! s'il m'étoit permis de te révéler les secrets de ma Prison, je pourrois te dire des choses dont le moindre mot te glaceroit le sang & rempliroit ton ame de terreur, &c.

Par ce qui lui est révélé dans cet entretien, le jeune Prince apprend de quelle façon son Pere a été empoisonné par son propre Frere, & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger sa mort. Le Prince après que le Spectre est disparu exige de ceux qui

ont été témoins de ce qui s'eſt paſſé, un Serment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre, qu'on ne voit plus, leur crier d'un ton terrible, de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théâtre. C'eſt dans les Scenes de cette eſpece que Shakeſpear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte; plus elles ſont contre la nature, plus il y employe d'art & de force pour s'y ſoutenir.

Au II. Acte, Hamlet avant que de rien entreprendre, ſe propoſe de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui préſente, une piece qu'il a compoſée exprès ſur le Meurtre de ſon Pere & le crime de ſa Mere; il ſe défie du Spectre, il craint que ce ne ſoit une Ame damnée ſortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaiſe action. Il eſpere par l'effet que la Réprésentation fera ſur le Roi, découvrir s'il eſt en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accuſé.

Cette piece ſe joue au III. Acte, devant le Roi, la Reine & toute la Cour. Le Roi troublé par ſes remords ne peut ſouffrir un ſpectacle qui lui retrace toute l'horreur de ſon for-

fait. Il sort, la Piéce n'est point achevée ; ainsi Hamlet reste convaincu du Crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte, & peut-être de toute la Tragédie, est ce Monologue d'Hamlet si célébre ; où il examine si un homme malheureux doit se tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original, ainsi vous trouverez bon que je vous y renvoye. *

Il y a aussi des beautés dans la Scene où le Roi se sent pressé de ses remords.

Que mon Crime est abominable ! Il soulève le Ciel contre moi. Par le Meurtre d'un Frere, je me suis attiré la plus terrible & la plus ancienne de toutes les Malédictions . . . . . Tous mes remords sont inutiles. Le tems qui affoiblit tout, ne peut en diminuer l'horreur. De quelle forme de Priere puis-je me servir ? O Ciel pardonnez-moi le Meurtre dont je me suis souillé ! Non il n'est pas possible qu'il exauce mes vœux, puisque je suis encore attaché aux objets qui me l'ont fait commettre, à ma Couronne & à

* *Mélanges de Littérature & de Philosophie.* Chap. XXI.

ma Reine. Hé comment fléchir la vengeance Céleſte, tandis qu'on retient le fruit des forfaits qui allument ſon Courroux ? Parmi les Hommes corrompus l'or peut faire pancher la Balance de la Juſtice, ſouvent même on voit le prix odieux du Crime acheter le ſilence de la Loi. Mais il n'en eſt pas ainſi là haut, &c.

Au milieu de toute cette agitation, ce Roi malheureux ne laiſſe pas de demander pardon, au moins du mieux qu'il lui eſt poſſible. Il ſe met à genoux pour ſe recommander aux Anges, Hamlet arrive dans le deſſein de l'aſſaſſiner, mais le trouvant en prieres il n'en veut rien faire, de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat*, dit-il, *a tué mon Pere, & moi ſon Fils unique, j'enverrois ſon Meurtrier au Ciel ?.... Ce ſeroit une récompenſe & non pas une punition. Il a ſurpris mon Pere après une débauche de Table, la Conſcience chargée de pluſieurs offenſes, & moi je le ferois périr dans un tems où ſon ame peut être purifiée & propre pour le paſſage de l'Eternité ! Non, attendons un tems plus horrible ; ſoit lorſqu'un excès de débauche le livrera au ſommeil, ſoit dans les*

plaisirs incestueux de son lit, soit lorsqu'il jouera ou qu'il jurera ; en un mot, après quelque action qui soit absolument contraire au Salut. Alors je le ferai tomber de façon que ses talons se tournent vers le Ciel, & que son ame puisse être aussi damnée & aussi noire que l'Enfer où elle ira.

Je me rappelle que dans une comparaison de la Tragédie d'Electre de Sophocle & de celle d'Hamlet, M. l'Abbé Prevôt a loué le Poëte Anglois de ce que plus sage que le Poëte Grec, il fait défendre au jeune Hamlet, par l'Ombre qui lui apparoît au I. Acte, d'attenter aux jours de sa Mere.

Tu ne peux la punir sans te souiller d'un Crime ;
Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Victime.

C'est à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je suis surpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakespéar dans cette Scene du III. Acte, & qui peut être est plus grave pour un Poëte Chrétien, que celle de Sophocle ne l'étoit

pour un Auteur qui vivoit dans les ténébres du Paganiſme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de ſon Pere que pour le damner. Je ne ſçais même s'il n'y a pas dans ce ſentiment de vengeance ſi rafiné, autant de puérilité que d'indécence. Une faute de cette eſpece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue, pourquoi la paſſer ſous ſilence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés : il eſt vrai qu'on ne peut être trop ſur ſes gardes dans la Critique, & qu'il vaut mieux être trop indulgent que trop ſévere. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ! En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vrayement condamnable.

Pour vous, Monſieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez ſçu l'employer avec tant d'art, que cet endroit eſt une des grandes beautés de votre Piéce. Shakeſpear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un & l'autre, vous en

avez triomphé. Oreſte, ſuivant le ſiſtème Payen, pouſſé, par la fatalité, & aveuglé par les furies vengereſſes, poignarde ſa Mere ſans le vouloir, au moment que cette Princeſſe entreprend de retenir ſon bras prêt à frapper Egiſte. Malgré quelques Scenes que peut-être avez-vous un peu trop négligées; & quelles ſont les piéces parfaites à tous égards! votre Electre eſt une des plus belles Tragédies qui ayent paru ſur aucun Théâtre.

Je reviens à Shakeſpear. La triſteſſe d'Hamlet, & la ſingularité affectée de ſes Diſcours, le font paſſer pour fou aux yeux du Roi & de ſa Mere. Il a à la fin du III. Acte une Scene avec la Reine, où il lui reproche le crime qu'elle a commis en des termes dont la violence l'épouvante. Comme il l'oblige à s'aſſeoir pour entendre ſes reproches, la Reine effrayée de l'état où elle le voit, appelle à ſon aide Polonius, le Grand Chambellan, qui s'étoit caché derriere la Tapiſſerie pour la ſecourir en cas de beſoin. Hamlet le tue. L'Ombre reparoît dans cette Scene, & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une ſorte

de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophelie fille de ce Seigneur, devient folle en apprenant sa mort. Elle est aimée d'Hamlet, mais si peu & d'une façon si singuliere, que ce n'est pas la peine d'en parler. La malheureuse Ophélie à qui la tête a tourné, vient en différentes Scenes pour faire, dire & chanter mille extravagances. Elle finit par se noyer. Laërtes son Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius, qu'il se révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claude détourne le coup dont il se voit menacé en lui apprenant que c'est Hamlet qui a assassiné le Grand Chambellan. Le Roi conseille à Laërtes de s'en venger, ce que celui-ci lui promet, & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialogue entre deux Fossoyeurs. L'un dit qu'Adam est le premier qui ait été de leur profession; l'autre veut sçavoir si Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel est celui qui bâtit plus solidement qu'aucun Architecte; le second répond que c'est celui qui fait une Potence ou qui creuse une

Fosse

Fosse ; après quelques autres propos de même espéce, que je crois pouvoir me dispenser de rapporter, on passe à cette Scene si vantée par les Anglois, entre Hamlet & l'un des Fossoyeurs. Elle commence par de misérables plaisanteries de la part du Fossoyeur, & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de Morale sur la vanité des Hommes, & sur l'égalité que la mort rétablit entr'eux ; le tout à l'occasion d'une Tête de mort que le Fossoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un Fou du Roi, qu'Hamlet dans son enfance a beaucoup connu. Shakespear étoit un grand génie; mais ce n'est pas dans cette Scene que j'en chercherois des preuves.

C'est dans cette fosse que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la suite du Convoi arrivent, & avec eux le Roi, la Reine & Hamlet. A peine le Corps d'Ophélie est-il mis en terre, que son Frere saute dans la Fosse ; Hamlet y saute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliser avec assez d'emphase, se colleter, l'insiant après avec Laërtes sur la Biére même qui

renferme le Corps de ſa Maîtreſſe:

J'aimois Ophélie, dit Hamlet; *tout ce que quarante mille Freres peuvent éprouver de tendreſſe, n'égaleroit pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle? Veux-tu pleurer? Veux-tu te battre? Veux-tu te déchirer toi-même? Veux-tu jeûner? Veux-tu manger un Crocodile? Je ferai tout ce que tu feras, &c.*

Je paſſe le reſte de cet Acte comme inutile, pour venir à la cataſtrophe. Le moyen de faire périr Hamlet, que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé, c'eſt de lui propoſer un défi, où Laërtes, ſous prétexte de montrer ſon adreſſe, doit venger ſur le Prince la mort de Polonius ſon Pere. Le Roi feint d'avoir parié ſix Chevaux de Barbarie contre ſix Epées de France, qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'aſſemble dans le lieu où ils doivent ſe diſputer l'honneur des Armes. On y dreſſe une Table que l'on couvre de Vins de différentes eſpéces. Le Roi boit à la ſanté d'Hamlet. Il y a une Coupe empoiſonnée deſtinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raiſon au Roi.

Les Combattans s'escriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoisonnée dont il blesse Hamlet, le Prince qui l'ignore, vient à bout de la lui arracher, mais il se trouve contraint de lui abandonner la sienne. Par cet échange forcé des Epées, Hamlet armé du fer empoisonné, en blesse à son tour le Fils de Polonius. Celui-ci sçachant qu'il va périr, lui révéle son attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine dans le monde ne peut te sauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui est dans ta main est empoisonné. L'artifice criminel dont je me suis servi, est retombé sur moi .... Ta Mere a bû le poison qui t'étoit préparé .... La parole me manque .... C'est le Roi plus que moi que tu dois accuser de ta perte, &c.* Hamlet de cette même Epée poignarde le Meurtrier de son Pere. Ils meurent tous les uns après les autres, le Théâtre se trouve jonché de corps morts; & c'est à peu près ainsi que finissent plusieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de tems s'écoule pendant cette Piéce. Shakes-

pear lui-même n'auroit pu en rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scenes allongées ou étrangeres au sujet. Ce Poëte a fait peu d'Ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à retrancher.

Voilà, Monsieur, quelles sont des Tragédies qui se jouent encore tous les jours sur le Théâtre de Londres & qui en sont l'honneur ; il est vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés, & que Shakespear a travaillé dans un tems où nous n'avions pas même de Théâtre ; mais celui de nos Voisins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Piéces de leurs Auteurs modernes sont plus régulieres, elle n'ont pas à beaucoup près les mêmes beautés que celles de Shakespear. Il a sçu peindre toutes les passions, excepté celle de l'amour. S'il révolte par les petitesses qui lui sont familieres, il étonne encore davantage par la sublimité de son génie. Avec tous ses défauts, c'est le plus grand Poëte que les Anglois ayent eu dans la Tragédie. Mais est-il bien vrai qu'en cette Partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Est-il bien vrai qu'en

quelque genre que ce soit nous ne puissions les égaler ?

Du moins il est certain que sur notre Théâtre, la Tragédie est ce qu'Aristote veut qu'elle soit, un Poëme pour les Rois, & je ne crains pas d'avancer que le plus souvent la Tragédie Angloise n'est un Poëme que pour le Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE LX.

A Monsieur DE BUFFON, *des Plaintes que l'on fait en Angleterre, contre le luxe, comment & en quoi il peut être avantageux ou nuisible à un Etat.*

De Londres, &c

MONSIEUR,

L'ANGLETERRE est le Pays où l'on déclame le plus contre le Luxe, & cela dans les lieux même que le Luxe, c'est-à-dire, le gout des choses superflues a établis ; je veux parler de ces Caffés où tant de gens oisifs passent leur vie, & où l'on parle toujours beaucoup plus qu'on ne pense. Cependant la plûpart de ceux qui le condamnent par leurs discours, prouvent du moins par leur conduite qu'ils en aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécontents, & les Auteurs de toute espéce & de tout rang, depuis les plus illus-

tres jusqu'aux plus mercénaires, depuis M. Pope jusqu'aux Ecrivains du CRAFTSMAN*, tous se plaignent avec amertume de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarassés à se procurer le nécessaire, peut-être faute d'industrie, ou par la crainte du travail, voyent à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui sont la suite des richesses. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres, dont l'orgueil veut tout assujettir à leur façon de penser, traitent de superflu tout ce qui l'est pour eux, & tous couvrent leur chagrin du prétexte spécieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au Luxe de Paris, on peut être étonné de ces déclamations; on cherche inutilement sur

* Mylord B*** que le Docteur Swift appelle *le plus grand Génie de l'Europe*, & M. P** le plus puissant adversaire qu'ait M. Walpole à la Chambre des Communes, ont souvent travaillé à ce Journal politique; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur succéder s'en sont mêlés depuis, & l'ont fait tomber dans le mépris.

quoi elles peuvent être fondées ; on ne s'apperçoit pas que les Anglois se piquent de briller soit dans leurs habits, soit dans leurs Equipages ; on trouve leurs meubles aussi simples que des Loix somptuaires pourroient le prescrire. Les Dorures, les Glaces, les Bronzes, sont des ornemens qu'on ne trouve ici qu'en fort peu de Maisons. Si les Tables des Anglois ne sont pas remarquables par la frugalité, elles le sont du moins par la simplicité. En un mot, ce qu'en France nous appellons Luxe, ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci.

Il est vrai que tout est relatif, & que si le faste de Paris ne regne pas à Londres, on y donne dans d'autres espéces de superflu. Il est même impossible que cela soit autrement. Les Hommes par une émulation naturelle, dépensent plus à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils se négligent, ils s'abandonnent à une vie plus souvent grossiere que simple, parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour propre. Il faut trop de vertu pour renoncer aux avantages que les richesses donnent sur les autres. On ne les possede

point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité, les autres les prodiguent par une vanité ridicule. A voir les Hommes toujours donner dans les excès, il semble qu'ils n'ayent que le choix des Vices.

Est-ce aux Anglois, à ce Peuple si Philosophe & si peu soumis aux Préjugés à déclamer contre le Luxe? En plus d'un endroit il paroît le Pere du travail & de l'industrie. Chez-eux on peut le regarder comme le soutien de leur Commerce. Vous, Monsieur, qui connoissez les fondemens de nos Vertus & de nos Vices, vous sçavez que les hommes affranchis des besoins, ne travaillent que pour satisfaire les différentes cupidités de leur amour propre. Bornez-les au nécessaire, vous découragez l'industrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les Mœurs, en un mot, vous réduisez presque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'est pas la peine de s'unir en société, & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le Luxe a ses inconvéniens, sans doute; les Richesses tournent la tête à la plûpart des hommes. L'un veut habiter des Palais somptueux, l'autre veut

briller par ſes Equipages, mais les différens Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques Particuliers imprudens qui ſe ruinent, en enrichiſſent beaucoup d'autres plus ſages & plus utiles à l'Etat, puiſqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaiſon intime qu'il y a entre le Commerce qui leur eſt ſi avantageux, & le Luxe qu'ils condamnent avec tant de ſévérité. Que vont chercher leurs nombreux Vaiſſeaux aux deux extrémités de la Terre, que les objets du Luxe! Vouloir que les Anglois ſe contentent de les communiquer aux autres Nations, ſans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce, c'eſt exiger tout à la fois une choſe injuſte & impoſſible. Je ſçai que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos Voiſins, mais on auroit tort d'en rien conclure; ce qui eſt praticable pour une Nation, ne l'eſt pas pour une autre. La nature du Gouvernement opére ces différences. D'ailleurs ce n'eſt pas toujours par tempérance que les hom-

mes se retiennent, l'on auroit tort de louer en eux comme sagesse ce qui souvent n'est que l'effet de leur attachement au plus sordide intérêt.

Le Luxe inconteſtablement est dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce, & qui n'a de ressource que son œconomie. Genêve ne pourroit subsister sans les Loix somptuaires qui y sont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation aussi puissante & aussi peuplée que la nôtre, parce qu'il la rendra plus industrieuse & plus commerçante. Elle a été long-tems à ne produire que des Soldats: depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richesses du Nouveau-Monde, elle a cultivé les Sciences & les Arts, elle a produit de grands Hommes dans tous les genres.

Non-seulement le Luxe favorise le commerce, il contribue encore, ainsi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes, à faire fleurir les Arts & les Manufactures, sources des richesses plus abondantes que les Mines d'or. Les Peuples qui les possédent ne sont pas les plus puissans, ils sont obligés de le livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre

n'enferme que des Mines de fer. Les Peuples de l'Europe, que ce Métal, pour qui l'on fait tout, & par qui l'on fait tout, enrichit le plus, ſont ceux qui ſçavent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des Hommes l'a deſtiné. Un Marc d'or fait ſouvent plus que doubler de valeur en paſſant par les mains de Germain. Quel prix n'acquiérent pas aux Gobelins & à Beauvais les Laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Eſpagne!

Dans un Pays où les Terres ſont cultivées, plus il y aura de Manufactures, plus il aura d'avantage dans le commerce avec ſes Voiſins. Tous les Hommes aiment le ſuperflu, parce que tous les Hommes ſont vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de ſes Etoffes de Soye, de ſes Galons, de ſes modes, & de toutes les nouveautés que le Luxe y produit tous les ans? Il ſemble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voiſins dans le piége. *C'eſt* dit un Auteur qui a écrit depuis peu ſur le Commerce d'Angleterre, *un trait de Politique dans les François, que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'at-*

tention que certaines gens faſſent à cet abus, il nous en coute tous les ans pluſieurs millions, & il diminue ſenſiblement notre Commerce avec les Nations Etrangeres *. Autant nous ſerions blâmables de trop eſtimer notre ſupériorité dans un genre ſi frivole, autant aurions-nous tort de la négliger. Quelques efforts que faſſent les Anglois pour en prévenir l'effet, tant que nous encouragerons les Arts, ils nous payeront le même tribut. La Folie des Particuliers eſt toujours plus forte que la Politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le Luxe, & l'on prêche la Sédition! Quelle inconſéquence dans un Peuple ſi raiſonnable! Un Etat eſt plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles, qu'il ne peut l'être en tout un Siécle par les excès du Luxe. C'eſt un mal que les richeſſes & l'abondance entraînent à leur ſuite, & dont l'abſence en ſeroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continuelles, devroient ſonger que toutes les choſes qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, peuvent être regardées com-

* *JOSHUA GEE.* Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande-Bretagne.

me Luxe, surtout lorsqu'elles sont consommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pié-là, ils devroient interdire le Vin à leurs Compatriotes, c'est une conséquence de leurs principes. En tout cas, il est sûr que les Anglois, seroient moins sujets à cette sorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant de véhémence. Mais tel croit qu'il est contraire au bien de son Pays d'y porter des habits brodés, qui ne se doute pas que la consommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, est d'une conséquence peut-être aussi dangéreuse. Le Vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un gout permis; le gout qui n'est pas le nôtre, nous le nommons Vice.

La différence des conditions, des tempéramens & des affections des Hommes, fait qu'il est impossible de décider ce qui est véritablement Luxe ou Frugalité dans les Particuliers, & de prescrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La raison veut qu'il soit permis aux uns de dépenser plus qu'aux autres: tout ce que l'on peut dire sur ce sujet, c'est que cette liberté ne doit

pas s'étendre au point de faire passer à l'Etranger le fonds du Trésor public de la Nation. Il se peut que trop de gout pour le superflu & les nécessités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvéniens qui suivent un Luxe sans bornes ; mais ce seroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui se peut faire par un échange de *Marchandises*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peuvent-ils raisonnablement espérer que nous en recevrons des leurs ? N'est-il pas des Pays où ils ne peuvent absolument trafiquer qu'en échangeant ce que leur Isle & leurs Colonies leur fournissent, contre les Productions du climat de leurs Voisins ?

Il n'est point toujours vrai que la sobriété produise l'abondance. Je suppose que dans un grand Etat le Gouvernement parvînt tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenser moitié moins, pour sa Table, pour ses habits, &c. Cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger, qui n'auroit aucun besoin de cette augmentation. Le Commerce ne se fait que par

des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que sur le chapitre du Luxe, il se trouve une espéce de contradiction entre la Morale & la Politique. (Et combien est-il difficile de les accorder sur tant d'autres articles!) Autant l'une, en de certains cas, paroît intéressée à l'encourager, autant l'autre l'est en effet toujours à le proscrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des Mœurs. Mais dans un Etat où les richesses abondent, si ce n'est pas un mal nécessaire, c'en est du moins un presque inévitable. Les Loix somptuaires en changent plûtôt l'espéce, qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui sont à la tête d'un Gouvernement? Imiter la Sagesse de l'Auteur de la Nature, qui sçait tirer le bien général du mal particulier?

Ce n'est point justifier les Vices des Particuliers, que de les faire contribuer autant qu'il est possible à l'avantage Public. Les Avares font plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres, que les Dissipateurs qui sacrifient tout à leurs caprices; cependant

dant ceux-ci ne ſont pas moins répréhenſibles : car l'un & l'autre défaut, en ne les conſidérant que dans leurs principes, & point dans leurs effets, ſont également vicieux. Si les Enfans de ceux qui ont fait des fortunes conſidérables, ſe ruinent auſſi ridiculement que leurs Peres ſe ſont enrichis honteuſement, ce n'eſt un malheur que pour eux, ou plutôt c'eſt une eſpéce de reſtitution qu'ils font à la Société. Lorſque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les Hommes plus ſages, la Politique doit du moins s'appliquer à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au Luxe : un de nos Auteurs * a très-bien remarqué, que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'Ivrognerie, autrefois ſi commune, & qu'elle ſemble s'être retirée dans les Campagnes, où il n'eſt pas encore arrivé.

Ici tout juſtifie ſes Obſervations : comme le Luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes ſortes

* M. Mellon. Eſſai ſur le Commerce.

d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle eſt preſque générale. N'eſt-ce pas à la honte des deux Univerſités qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne ſçait encore laquelle des deux forme de meilleurs humaniſtes, ou de plus grands buveurs.

Cependant, tous les Auteurs Anglois parlent contre le Luxe, la bonne chere & la Cuiſine Françoiſe, & preſque aucun contre le Cabaret, les Vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuiſinier, eſt en but aux traits de la Satire ; mais on ne fait pas le moindre reproche à celui qui fait profeſſion de s'enivrer tous les jours de ſa vie. Le premier néantmoins n'eſt peut-être reſponſable que d'un Ridicule ; celui-ci eſt coupable d'un Vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre ? Pourquoi des acceptions de vices ? On doit condamner également tout ce qui eſt également contraire à l'honnêteté des Mœurs. Si en Eſpagne on ne boit pas, c'eſt que le deshonneur, qui accompagne l'ivreſſe en ce Pays-là, eſt un motif ſuffiſant pour réfréner l'amour du Vin. En An-

gleterre on se livre publiquement à une Passion, dont ceux qui sont faits pour donner l'exemple, ne rougissent pas eux-mêmes.

M. Addison dit dans une des Feuilles de son Spectateur, qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte pour empêcher l'entrée des Rubans de France en Angleterre; peut-être qu'en interdisant absolument celle de nos Vins de Bordeaux, on rendroit un service plus essentiel à la Nation. Nos Modes & toutes nos Bagatelles font sortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume, & ne lui portent pas autant de préjudice que nos Vins & nos Eaux-de-Vie.

Un Homme de condition, ce me semble, a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici, que ceux à qui l'on reproche le plus le Luxe, sont les plus sobres. Nos Officiers François, que l'on voit au premier signal quitter avec tant d'ardeur l'oisiveté & les délices de Paris pour s'exposer aux fatigues & affronter les périls de la guerre, ont jusqu'ici assez bien prouvé que le Luxe n'amol-

lit pas. Mais perſonne ne peut douter que le Vin n'abrutiſſe, en ce Pays-ci ſurtout où ſouvent un Anglois eſt uſé à trente ans, & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François ſacrifient tout au plaiſir, excepté leur honneur : il ſemble que les conjonctures changent leur caractere : Voluptueux & pareſſeux dans la paix, on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeuneſſe qui à Paris révolte ſi ſouvent par ſes Ridicules, ſous la Tente n'eſt occupée que de ſes devoirs. Peut-être eſt-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oiſiveté, & qu'il préfére le danger au travail. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a vû le Luxe, qui ſemble n'inſpirer que la Molleſſe, s'accorder avec la bravoure. Céſar avoit coûtume de dire que ſes Soldats ſe battoient même lorſqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui reſſemblent encore aux Gaulois de ce tems-là. Les Hommes ne ſont qu'un amas de contradictions. On en a vû allier les petiteſſes du Sexe le plus foible, aux Vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rap-

port de Plutarque, Suréna, Général des Parthes, & le plus vaillant Homme de leur Nation, se fardoit le visage. On ne peut pourtant nier qu'en général le Luxe ne soit très-dangéreux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages, dont les nôtres n'ont que trop souvent profité. C'est à la sagesse des Chefs à en réprimer les excès, & à maintenir à cet égard toute la sévérité de la Discipline Militaire.

Je finirai cette Lettre, Monsieur, par vous conter ce qui m'est arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France, m'est venu voir ; c'est un esprit aussi chagrin que bien intentionné pour sa Patrie. Il m'a long-tems entretenu des malheurs de sa Nation ; & comme je le reconduisois, il a apperçu une Caisse dans l'Anti-Chambre ; il a voulu sçavoir ce que c'étoit. On lui a répondu que c'étoient des Confitures nouvellement arrivées de France. Il est aussi-tôt entré en fureur. Quelle honte, m'a-t-il dit, & pourquoi faut-il que Mylord ** ait des Confitures de France sur sa Table, tandis que son Pere, qui étoit aussi grand Seigneur

que lui, mangeoit du Bœuf salé & des Choux ! Des Confitures de France ! Ah, Monsieur, quel Luxe ! L'Angleterre est perdue !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Vôtre très-humble, &c.

LETTRE LXI.

A Monsieur DU CLOS, de la trop grande liberté avec laquelle les Femmes vivent aujourd'hui en France, & de leur influence sur les Mœurs des Hommes.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques sur les Mœurs de ce Pays-ci, je vous envoye la Copie d'une Lettre sur les nôtres, que le Duc de R*** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en est l'Auteur, y fait assez sentir les inconveniens qu'entraînent ceux de nos Usages qu'il condamne, mais il ne dit pas un mot des avantages qui en résultent, & cela seul doit le rendre suspect. Un esprit judicieux & équitable pese le pour & le contre. En tout il y a des compensations à faire. Nos Mœurs sont moins

simples que ne l'étoient celles de nos Peres, mais elles sont plus douces. Les Femmes en France ne sont pas aussi réservées qu'en Angleterre, mais elles sont plus amusantes. Les unes par leur mal-adresse ont le défaut de rendre la Vertu même rebutante; les autres plus attrayantes, ont l'art souvent pernicieux de faire paroître le Vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous, Monsieur, qui avez si bien peint les Coquettes; il s'en faut beaucoup que toutes les Françoises le soient comme cet Anglois l'insinue. Les traits heureux qui caractérisent Madame de Selves n'ont si fort réussi, que parce que vous les avez pris dans la Nature; ceux qui ne l'y ont pas reconnue connoissent mal les Femmes, j'ajoute qu'ils connoissent mal les Hommes; il en est peu de ceux qui paroissent donner tout au caprice, qui ne se laissent subjuguer par la raison, quand elle se présente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez sçu l'habiller. Auprès des Libertins même, le Vice n'est jamais si dangereux que lorsque, pour les séduire il prend le masque de la Vertu.

Est-il étonnant que nous autres François,

çois, nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué, contribue le plus à la rendre agréable ? C'eſt à la maniere dont nous vivons avec les Femmes que nous devons cette Politeſſe que nos voiſins font gloire d'imiter, & qui n'eſt condamnée que par ceux qui font des efforts inutiles pour y atteindre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

---

*LETTRE de M. P**, à M. le Duc de R***.*

MYLORD,

IL me paroît ſingulier que la Nation la plus Galante de l'Europe, ſoit celle dont les Loix ſont les plus injurieuſes au Sexe, & que le Pays qui a refuſé aux Femmes le droit de regner, ſoit cependant celui où elles exercent

le plus d'empire sur les Hommes : depuis long-tems elles en ont un en France si puissant, que je ne comprens pas qu'elles y ayent laissé subsister la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous soyons en Angleterre aussi attentifs à maintenir nos Priviléges, que les Femmes le sont en France à étendre les leurs. Elles y sont parvenues à réduire les Hommes à la dépendance la plus soumise à leur égard. Le Mariage chez les François, n'est qu'une Cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bienséances, & donne le Privilége de tout faire à celles qui ont les inclinations assez corrompues pour tout oser. La plûpart du tems les Femmes ne se marient que pour avoir le droit de tenir une Maison ouverte, où ceux qu'elles épousent sont moins bien reçus que les Etrangers. Combien est-il de Maris ignorés par ceux-mêmes qui dînent & soupent tous les jours chez-eux ? L'un n'est pas plus connu que s'il n'existoit pas, & comme le dit plaisamment le meilleur Censeur des Mœurs de son Siécle.

» Un autre ſous le nom du Mari de Madame
» Eſt chez lui comme un Saint que pas
» un ne reclame.

Les Femmes jouent ici le premier Rolle. Sans être Galant de profeſſion, il eſt vrai qu'on ne cherche qu'elles, quelque part où l'on aille; & que l'on ne voit qu'elles, quelque part où l'on ſoit. Elles ſont en France le Centre unique, & le premier Mobile de toutes les Sociétés.

Je fus ſouper hier chez Madame De**; & ſi une de ſes Amies ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit ſervir, elle auroit tenu ſeule une Table où nous nous trouvâmes dix Hommes. Il eſt vrai que l'on m'aſſura, que pendant ce tems-là ſon Mari en tenoit une autre ailleurs, où il raſſembloit peut-être autant de Femmes. Ce qui m'a paru ſi extraordinaire, eſt ici une choſe toute commune. Une Françoiſe eſt moins embarraſſée au milieu de douze Hommes qu'elle ne connoît pas, qu'une Angloiſe à recevoir la viſite d'un Homme qui eſt familier dans la Maiſon. Vous

sentez combien il est impossible qu'avec tant de liberté les Femmes conservent la modestie, la premiere Vertu de leur Sexe; aussi est-elle de toutes la plus ignorée en France, & c'est le moindre mal que puisse opérer un pareil renversement de Mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune Homme poudré, frisé, ambré, que je reconnus pour être de Robe, autant à la fadeur de ses propos, qu'à l'air empesé de toute sa personne. On n'est pas huit jours ici sans apprendre à distinguer ceux de cet état à ces deux traits caractéristiques. Quoique celui-ci me parût se bien porter, il ne but pas une goute de Vin dans tout le repas, & prétendit que sa santé l'avoit obligé de se mettre à l'eau. C'est ici l'usage des jeunes gens du bel air. Autant les nôtres se livrent aux débauches les plus excessives, autant ceux-ci affectent le Régime le plus régulier. Telle est la force de l'exemple sur une Nation à qui l'on reproche depuis long-tems d'être un peu Moutonniére. C'est par raison que les gens sensés se soumettent aux extravagances de l'usage, & c'est par folie que les jeunes gens paroissent rai-

sonnables. Ainsi, par imitation pure & contre leur propre goût, les uns affectent un Vice qui plaît, les autres imitent du moins une Vertu qui est en credit.

En France, où le Caprice décide de tout, on boit, on mange, on est sobre ou intempérant; en un mot, on se porte bien ou mal suivant que l'usage le prescrit. Il n'est plus du bon air d'avoir une santé vigoureuse & un tempérament robuste : on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis plusieurs années, les Estomacs délabrés sont à la mode. S'en vanter est une façon modeste d'apprendre aux autres qu'on s'est distingué dans la carriere de la Galanterie; & tel n'y est jamais entré qui a la sotte vanité d'aspirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chere qui se sert aux Tables de ceux qui donnent le ton, est faite pour des Estomacs mal constitués. Les Viandes solides en sont proscrites; on n'y veut que des Mets qui puissent flatter des appétits malades, & qui soient d'une digestion facile. Lorsque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un Aloyau, on a ri de la grossiéreté de notre goût.

J'ai appris que le Rôt n'eſt plus guéres d'uſage que chez le Bourgeois, & qu'on ne ſert plus d'Eclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui aux Tables délicates de Paris, que des Entrées fines & des Entre-Mets légers. Les Mets que l'on y ſert, reſſemblent aux propos qui s'y tiennent. Le ſolide en eſt banni. On n'y veut que de la gentilleſſe.

Les François vantent beaucoup leur Cuiſine Moderne; elle a fait même quelques Proſélytes en Angleterre, mais ce n'eſt que ſur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicateſſe; je ſuis moi-même encore trop accoutumé à la ſimplicité de la nôtre, pour eſtimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'eſtime. Je n'ai pour cela ni le goût aſſez fin, ni les lumieres aſſez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte, j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus eſtimés ſur cette matiére, & des ſoins que quelques gens, dont la ſupériorité en ce genre eſt reconnue, ont pris pour me former le goût. J'en ai vû quelques-uns préſider à des examens de Cuiſiniers en réputation; c'eſt

un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger. Les François apportent à ces sortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choses les plus importantes. * L'Essai d'un Cuisinier est pour eux une affaire capitale. Il est à Paris des especes de Jurés Experts en bonne-chere, que l'on a soin d'y appeller, & sur la décision desquels se reglent tous ceux qui veulent passer pour faire une chere délicate.

J'aurois soupçonné de l'Economie dans la Réforme qui s'est faite depuis peu aux Tables de Paris, si quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient assuré que le Plat, qui me paroissoit le plus simple & que j'aimois le moins, coûtoit souvent plus aujourd'hui qu'un Repas entier d'il y a cinquante ans. Le faste est parvenu au point de faire consister l'Art à dépenser beaucoup sans qu'il y paroisse. Si la chose est ainsi, j'avoue qu'à cet égard les Cuisiniers François sont les premiers Hommes du

* *Ils sont prets à dire leur sentiment avec autant de franchise que les amis Commençaux disent le leur sur un Cuisinier que le Maître essaye; ce n'est pas le moins équitable des jugemens de notre Pays.* L'Abbé du Bos.

Monde. Cette frugalité élégante, comparée à l'abondance ſimple qui regne à nos Tables, n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne, qui ſouvent me révolte. J'ai beſoin & de réflexions & de confiance en ce qu'on me dit, pour être bien convaincu que cette Parcimonie apparente eſt une profuſion cachée. Il eſt vrai qu'on y ſert grand nombre de Plats; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce ſont les Femmes, Mylord, qui ont introduit ici ces rafinemens dans la Cuiſine, & ces changemens dans les uſages. Les Petits-Maîtres François étoient autrefois des Ivrognes, elles ſont venues à bout d'en faire des Buveurs d'eau. Elles ont ici trop d'influence ſur les Mœurs; les réformant à quelques égards, elles les ont peut-être corrompues à d'autres. Il eſt à craindre qu'en rendant les jeunes gens plus ſobres, elles ne les ayent auſſi rendus plus efféminés. Un Vice, ſans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle eſt la nature de l'Homme; on la change, on ne la corrige pas.

Je ſuis, MYLORD, &c.

LETTRE LXII.

A Monsieur FRERET. *De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin, & de ce qu'en conséquence il y a moins de vrais Sçavans qu'en Angleterre. De l'influence de la mode sur les Sciences mêmes. De l'Anglois qui est mis à présent en France au rang des Langues Sçavantes.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adresse que vous m'avez indiquée, *l'Histoire d'Arménie de Moïse de Chorene*, traduite par *Whiston*, & les *Oeuvres de Tatien*, de l'Edition d'Oxford de 1700. que vous m'avez demandées. Le neveu du Docteur Bentley qui est ici de retour depuis quelque tems, a annoncé aux Sçavans Anglois l'Ouvrage où vous vous proposez de constater la certitude de l'Ancienne Histoire Chinoise, & d'éclaircir la Chronologie de cette Nation. On

l'attend avec impatience pour le traduire, & je suis sûr que vous y porterez toutes les lumieres dont le sujet peut être susceptible. Vous avez cet Esprit Philosophique si rare parmi les Sçavans mêmes, qui soumet tout au Raisonnement. Comme il n'est point de Sciences qui vous soient étrangeres, vous pouvez profiter sur toute sorte de matieres du secours mutuel qu'elles se prêtent les unes aux autres. La plûpart de ceux qui s'adonnent à l'érudition, ne sont pas assez Philosophes; d'un autre côté, nos Philosophes modernes ne sont pas assez sçavans; vous êtes, vous, Monsieur, bien différent des uns & des autres: ni les Noms, ni les Sciences mêmes ne vous en imposent; & en effet, le premier fruit que l'on doit retirer des connoissances humaines, est de sçavoir les apprécier.

Tout surchargés que sont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition pésante & quelquefois hazardée, ils sont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous avez connu notre célebre Abbé de Longuerue; le Sçavant Anglois dont vous me demandez des nouvelles, lui ressemble beaucoup.

C'eſt un homme tout hériſſé de Grec & de Latin, & plus fait pour inſpirer du dégout pour le Sçavoir en général, que de l'eſtime pour celui qu'il poſſéde; & je n'en ſuis pas ſurpris: tout homme qui ne voit pas le monde, & qui vieillit dans le commerce des Livres, contracte une dureté qui rend ſa ſociété auſſi incommode, que ſa Science pourroit la rendre déſirable.

Tel eſt le caractere de la plûpart des Sçavans Anglois, parce qu'ils ſont communément confinés dans la pouſſiere des Colléges: mais ſi les Pédans ſont plus communs parmi eux, peut-être auſſi que les nôtres ſont trop ſuperficiels. La Littérature Grecque & Latine eſt aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Univerſités d'Oxford & de Cambrige, ſont remplies d'hommes de la plus grande erudition. En France le gout de la Philoſophie a preſqu'entiérement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret, l'inconſtance qui nous eſt naturelle, s'étend à tous les objets. Les Sciences comme les Mœurs ſont parmi nous ſoumiſes à l'Empire de la Mode. Selon l'eſprit ou

le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres, nous cultivons les différentes Sciences qui ſont de ſon domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faiſons des Romans ou des Contes de Fées, nous ſommes Poëtes ou Géometres. Chacun au lieu de ſuivre ſon gout, ne conſulte que celui qui régne : on ſe livre au genre pour lequel on a le moins de talent, parce que c'eſt celui qui eſt le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des Chalumeaux, qui ne craint pas de chauſſer le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde, que ceux qui ſont le plus éloignés du génie qui l'a produit, font des efforts inutiles pour l'imiter. L'Auteur de Tan-Saï doit la plus grande partie de ſon ſuccès à la beauté & à l'élégance de ſon ſtyle.

»Qui penſe finement & s'exprime avec grace,
» Fait tout paſſer, car tout paſſe. *

Ceux qui n'ont d'autre talent que celui d'écrire platement des ordures, ne manqueront pas de le copier, j'oſe vous le prédire. Les Fables de la Fontaine

* La Fontaine.

ne ſont pas faites uniquement pour des Enfans. La Cinquiéme du IV. Livre, contient une Leçon dont pluſieurs de nos Ecrivains auroient grand beſoin.

On peut dire que les Sçavans Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation ſi Philoſophe ne l'eſt pas à tous égards, & l'amour de la liberté ne l'empêche pas d'être ſur pluſieurs points l'eſclave de ſes Préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrêmité oppoſée. Ceux qui parmi nous ont les premiers levé l'étendart contre les Anciens, ne vouloient qu'abolir une ſuperſtition qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au Génie. Leur hardieſſe a été auſſi fatale aux Lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuſe. Leurs Sectateurs ont abuſé de leurs Principes. Quelques-uns ont oſé ſubſtituer à une eſtime peut-être outrée pour les grands Hommes de l'antiquité, un mépris ſûrement beaucoup plus injuſte & plus pernicieux. Les uns avoient eû tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fuſſent l'unique regle des Modernes; les autres en ont eu un plus grand, c'eſt de ne pas

convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter, à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos Modeles.

En France on n'étudie plus assez la Langue d'Homere & de Platon. Le sçavoir y est trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il est aisé de s'appercevoir dans nos Auteurs Modernes, du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les sentiers qu'ils nous ont frayés, & que tant d'Ecrivains du Siécle de Louis XIV. ont suivi si heureusement, nous nous sommes écartés des sources du Gout & de la Vérité.

Cette négligence où nous sommes tombés à l'égard des Anciens, nous est plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avions autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'est peut-être pas moins outrée; je souhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuisible. La Philosophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géometrie est aujourd'hui la Science qui est le plus en honneur. Comme les Anglois sont les premiers Géometres,

on veut aussi que nous les regardions dans les autres genres comme nos Maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues sçavantes; les Femmes même l'apprennent, & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philosophe. Il n'en est point dans la Province d'Armande & de Belise qui ne veuille sçavoir l'Anglois. Vous sentez, vous, Monsieur, qui connoissez cette Langue, quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle source d'amusement, & quelle Ecole de Mœurs pour les Femmes que le Théâtre Anglois! Sur-tout que n'ont-elles pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'esprit par la connoissance de leurs Brochures Politiques!

Si les Critiques étoient plus sages, de quelle utilité ne seroient-ils pas à la République des Lettres; ils en pourroient être le soutien, mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais usage qu'ils en font. Ils sont plus animés par une basse jalousie contre ceux qui s'y distinguent, que par un vrai zele contre les abus qui s'y glissent.*

* *In van speri, quel premio che ripose*
Alle fatiche in Ciel; s'altro non sei,

Aujourd'hui parmi ceux qui se donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres, les uns ne font pas assez de cas du sçavoir, les autres n'estiment pas l'esprit autant qu'on doit l'estimer; & communément les uns & les autres ont leurs raisons pour penser ainsi. L'Esprit n'est que l'instrument, & le Sçavoir n'est que la matiere où on doit l'appliquer; d'ailleurs ce que l'on appelle en France du nom d'esprit, en a souvent un tout différent dans les autres Pays: celui qui est à la mode, aujourd'hui n'est qu'un outil foible qui ne peut servir à construire rien de solide. L'Homme d'esprit qui n'est pas sçavant, est semblable aux Enfans qui employent beaucoup de soins & quelquefois d'art pour bâtir des Châteaux de cartes. Le Sçavant qui n'est pas homme d'esprit, n'est qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere, & ne fait tout au plus que les entasser. Celui qui est l'un & l'autre, est le véritable Architecte. Tels étoient des Bayles, des La Monnoyes. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui, comme à vous, on peut ren-

Che impaccio alle grand' Alme e generose.
L'Abbate Metastasio.

dre cette juſtice, de l'aveu de toute l'Europe. M. le P. Bouhier, M. le P. de Monteſquieu, M. l'Abbé Gédouin, M. de Boſe, & quelques autres de vos Confreres ſont de ce nombre. Mais en récompenſe combien avons-nous de Maſſons dans tous les genres qui ſe mêlent de l'Architecture?

L'Apprentiſſage de tous les Auteurs en Angleterre, ſont les Brochures Politiques; en France ce ſont les Critiques & les Romans. La manie des jeunes Gens de notre *Siécle* eſt de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître; ils veulent enſeigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'inſtruire eux-mêmes. En un mot, ils ſe font Auteurs en ſortant du Collége. Et que font-ils? Des Critiques. C'eſt-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre Siécle eſt, dit-on, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, mais à qui en avons-nous l'obligation? Ce n'eſt point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui ſi communes, c'eſt aux grandes lumieres qui ont paru dans le Siécle dernier. Si les connoiſſances ſont plus généralement répandues, les gens riches en ſçavoir n'en ſont devenus que

plus rares. Tout le monde a de l'esprit : tout le monde écrit bien : mais il est aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Sçavans ! Ne nous en laissons pas imposer par les Productions de nos Esprits précoces. On prend aujourd'hui un essor plus prompt, mais on ne s'éleve pas si haut. Le Siécle de Louis XIV. sera celui des merveilles pour les Lettres aux yeux de la Postérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR ;

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXIII.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, *Envoyé de Gênes à la Cour de France. Des moyens que le Czar Pierre a employés pour civiliser & enrichir ses sujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandissement d'un Etat. Que le Commerce qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France n'y est pas assez honoré.*

De Londres, &c,

MONSIEUR,

VOUS recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez, l'Histoire de l'Empire Ottoman * que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambassadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que

* Par DEMETRIUS CANTEMIR, Prince de Moldavie.

les Anglois ont fait à l'Ouvrage de son Pere, traduit en leur Langue *; il seroit lui-même plus capable que qui que ce soit de nous en donner un qui ne nous intéresseroit pas moins.

Je veux parler d'une Histoire de Russie, qui manque, & à sa Nation, & à l'Europe à qui il importe aujourd'hui si fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler: Depuis ayant sçu que M. l'Abbé Hubert, que vous connoissez, en avoit formé le Projet, il l'a encouragé autant qu'il l'a pû à l'exécuter. Je sçais que par les Relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays Etrangers, il a déja rassemblé des Mémoires fort curieux sur le Regne de Pierre le Grand; mais tout Homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Russe, & consulter les Originaux, ne peut nous donner qu'une Histoire fort imparfaite de cette puissante Monarchie.

Le CZAR PIERRE a choisi pour arriver à la véritable gloire, le chemin le plus sûr & le moins fréquenté. Il a fondé

* A Londres, chez Knapton 1734. Cette histoire a aussi paru depuis traduite en François, à Paris, chez Barrois 1743.

ſa Grandeur ſur le bonheur de ſes Sujets ; & n'a cherché à rendre ſon Empire plus puiſſant qu'en les rendant plus riches. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce, & n'a pris des meſures plus ſages pour les procurer à ſa Nation. Il eſt venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoiſſance des Arts qui manquoient au ſien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat ſans travailler, doivent l'épuiſer néceſſairement ; dans celui au contraire où les Pauvres trouvent de l'Emploi, les richeſſes ſe répandent ſur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il ſeroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il comptoit employer tous ſes Sujets. Plus grand par un abbaiſſement volontaire, que ſur le Trône même dont il ſe plaiſoit à deſcendre, pour leur donner l'exemple du Travail, on l'a vû s'appliquer à différens Métiers. Il a envoyé pluſieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à conſtruire des Vaiſſeaux, à fabriquer des Draps, à faire des Montres, &c. Convaincu que les Arts ne peuvent ſe perfectionner

ſans les Sciences, il a fait venir des Sçavans des différentes parties de l'Europe pour fonder ſon Académie de Petersbourg. Je le vois toujous occupé du bien de ſa Nation, ne négliger aucune des voyes qui peuvent l'enrichir, la policer & la rendre plus heureuſe : Dans le Réformateur de ce puiſſant Empire, je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à la Suede. Le Czar Pierre eſt un Héros d'un ordre bien ſupérieur: Des Générations d'Hommes qui ſont encore à naître béniront ſa mémoire. Il a mérité le nom de Grand, du conſentement de toute l'Europe, & le conſervera de l'aveu de toute la Poſtérité.

Dans le Syſtême Politique comme dans celui de l'Univers, toutes les parties ſe tiennent. Le Commerce, les Armes, les Lettres, quoique d'une nature oppoſée, ont cependant enſemble une relation que les génies faits pour gouverner ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois qui approfondiſſent tout, ont vu comme un trait de la Politique du Cardinal de Richelieu l'établiſſement de l'Académie Françoi-

se, qui parut d'abord ici si suspect aux uns & si indifférent aux autres. Il est des voyes insensibles & qui n'en conduisent pas moins sûrement à l'aggrandissement des Monarchies. Tandis que d'un côté le Commerce assure les Conquêtes par les richesses qu'il apporte à un Etat, de l'autre les Lettres qui polissent les Mœurs, & rendent une Nation plus douce & plus florissante, font aimer sa Domination. Il est aisé de contenir le Peuple dans l'obéissance, quand le nouveau joug qu'on lui impose est plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France songeât à s'agrandir par le Commerce, elle faisoit de nouvelles Conquêtes sans devenir plus puissante. Comme elle avoit des Hommes, & qu'il sortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenses extraordinaires, qu'il n'y en pouvoit rentrer, après avoir mis de grandes Armées sur pié, elle gagnoit peu de terrain, ou perdoit bientôt le peu qu'elle avoit gagné. Les Espagnols & les Anglois lui faisoient la loi. Le Commerce est une des Sources de l'état florissant où depuis elle est parvenue, & auquel les Turen-

nes, les Richelieux & les Colberts, ont également contribué. C'eſt ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec toute l'Europe étoit encore aſſez puiſſant pour diſputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce eſt auſſi néceſſaire pour ſubvenir aux frais de la Guerre, que pour entretenir l'abondance dans la Paix. C'eſt avec de l'argent que l'on prend des Villes, que l'on gagne des Alliés, & que l'on achete des Troupes Auxiliaires. Ce ſont les richeſſes des Anglois qui ont ſuſcité de ſi puiſſans Ennemis à la France. Quelles Guerres la République de Veniſe n'a-t-elle pas ſoutenues contre le redoutable Empire des Turcs! Et qui ſçait mieux que vous comment la vôtre eſt parvenue aujourd'hui à ſoumettre les Rebelles de Corſe!

En tems de Paix la conſommation qui eſt le ſoutien de la Culture des Terres, devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit davantage. Plus les commodités y abondent, plus elles augmentent d'Habitans. Mais il ſeroit à ſouhaiter qu'on

qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui d'une maniere ou d'autre contribuent à l'avantage commun, & que les Villes ne fussent pas l'azyle de la Fainéantise. On devroit sur-tout en bannir ce nombre prodigieux de Domestiques oisifs, que le faste des Grands & la vanité des Gens riches qui les imitent, y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la Culture des Terres. Autant le Luxe, qui fait travailler des Ouvriers, peut être avantageux à la Société, autant celui qui fait vivre tant d'Hommes inutiles du travail des autres est véritablement pernicieux en quelque Etat que ce soit. Cet abus est aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès, qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le Siécle où nous vivons, l'Europe est trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus essentielle de la Politique, qui en effet a entiérement changé de face, depuis que toutes les Nations policées sont devenues plus ou moins commerçantes. Personne ne sçait mieux que vous combien il est difficile, à cet égard, d'accorder les intérêts des différens Potentats.

Lorſque les Anglois paroiſſoient ſi allarmés pour les Libertés de l'Europe, ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faiſoit ombrage ſur le Trône d'Eſpagne, que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la Guerre, & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la Paix.

En toute ſorte d'Etats, le fondement du Commerce eſt la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Induſtrie des Négocians va ſouvent plus loin que la Prudence de ceux qui veulent les diriger. La ſage pratique des Gouvernemens Républicains devroit ſur ce ſujet ſervir de Regle aux autres. On ne doit autoriſer les Compagnies excluſives que dans le cas de néceſſité abſolue ; ce n'eſt que pour l'avantage général qu'il eſt à propos de préjudicier à celui des Particuliers.

Les Richeſſes qui ſont le fruit du Commerce, ne ſont peut-être pas aſſez pour lui donner tout l'encouragement dont il a beſoin, ſur-tout dans

une Nation comme la Françoise qui se pique d'une certaine sensibilité à la Gloire, qui lui est particuliere. En France nous ne faisons pas assez de cas du Négociant; la plûpart ont l'injustice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive delà que le Fils préfere au Commerce qui a enrichi son Pere l'exercice d'une Charge qui le ruine; ce qui cause un très-grand dommage à la Société. Plus on porte de gros fonds dans le Commerce, plus on est en état de le faire avantageux & pour soi & pour sa Nation, dont on accroît les richesses en augmentant les siennes.

Nos Voisins, plus sages à cet égard, honorent un Etat qui contribue au soutien de tous les autres. La Profession de Négociant en Angleterre n'a rien que de respectable, parce que c'est celle d'un Citoyen utile à sa Patrie: Elle n'est point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement, c'est-à-dire, de Législateur. Et à quelle plus grande gloire des Particuliers peuvent-ils arriver, qu'à celle de veiller, à ce titre, au bonheur de leurs Concitoyens!

Un des grands Hommes que la France ait eus, le Duc de Sully dit qu'il n'y peut avoir qu'un Préjugé des plus aveugles, qui faſſe regarder les Finances par les Gens de qualité comme au-deſſous de leur naiſſance. *Le vrai grand Homme ne ſçait que chercher à être utile à ſa Patrie dans tous les tems de quelque maniere que ce ſoit: & où eſt la baſſeſſe, ſinon à laiſſer flétrir par une vie délicieuſe & efféminée, telle que les perſonnes de qualité la menent en France pendant la Paix, toute la gloire dont on a pu ſe couvrir pendant la Guerre?* *

Si on veut faire fleurir le Commerce en France, il faut y attacher des honneurs; & la Juſtice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la Politique? On peut être utile à ſon Pays de plus d'une maniere. De riches Négocians contribuent en tout tems à l'avantage, & ſouvent au ſalut de leur Nation. Une de leurs Lettres de Change va tout-à-coup faire ceſſer la famine dans leur Patrie, ou délivrer leurs Concitoyens de l'invaſion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,
Votre très-humble, &c.

* Mémoires de Sully.

LETTRE LXIV.

A Monsieur le Président de MONTESQUIEU. *Que les Ecrits du Parti opposé au Ministere respirent plus l'esprit d'indépendance que l'amour de la Liberte. De l'État Républicain, & des inconvéniens qui y sont presque nécessairement attachés.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL est impossible que les avantages & les défauts du Gouvernement Anglois ayent échappé à celui qui a si bien démêlé les Causes de la Grandeur & de la Décadence de la République Romaine : aucun Ecrivain n'a mieux fait sentir que vous l'influence de la Morale sur la Politique ; & en effet, les abus qui se glissent quelque part que ce soit dans l'administration des Loix, sont les germes de ces mêmes désordres qui ont opéré tant de fois la Révolution des Empires. Combien de Gouvernemens

en Europe n'ont conſervé de leur premiere Inſtitution que la forme extérieure! On ne s'apperçoit pas, ou l'on ne veut pas s'appercevoir de ces altérations: des Peuples entiers ſont tellement gouvernés par l'opinion, que les uns ſe vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas, & que les autres les poſſédent ſouvent ſans les connoître.

On ne peut jetter les yeux ſur ces Ecrits Politiques que l'on imprime ici journellement contre le Miniſtere, ſans être ſurpris d'une eſpéce de contradiction où tombent des Auteurs qui ſe piquent de raiſonner juſte. D'un côté ils louent avec excès la Conſtitution de leur Gouvernement ; de l'autre ils ſe plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Priviléges: c'eſt, ce me ſemble, ou vanter un Gouvernement qui n'exiſte que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les ſoupçonner de pécher contre la bonne foi, ſans laquelle un Ecrivain de Parti n'eſt qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui ſe font & dans

la Chambre Haute & dans la Chambre Basse de ce que la Cour y dispose toujours de la pluralité des Suffrages, compare le Parlement aux deux Sosies, dont l'un se plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'est pas difficile de reconnoître par l'Esprit Républicain qui regne dans tous ces Ecrits, que souvent on n'en veut pas moins au Roi, qu'au Ministre qui est dépositaire de son autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvéniens où les Monarchies peuvent être sujettes, autant on employe d'art pour pallier ceux qui sont inséparables des Républiques, qui peut-être ne sont pas moins grands.

Rien n'est plus aisé que de présenter le Gouvernement Républicain sous la forme la plus propre pour en imposer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance; quelquefois même il annonce l'égalité des Rangs, moyen si sûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas sur les seules apparences; il regarde l'égalité des Rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation; il est convaincu que celle des richesses est absolument impossible. Le

plus grand & le plus petit, celui qui eſt dans l'opulence, & celui qui gagne ſa vie à la ſueur de ſon front, tout eſt dans l'ordre, qui eſt le bien général. L'égalité où tous les hommes aſpirent, eſt un état de Guerre continuelle. Il faut qu'il y ait des Forts & des Foibles, & peut-être des biens & des maux: c'eſt de ces diſcordances particulieres que réſulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choſes, il croit poſſéder la Liberté quand il l'a pour ſa deviſe; ceux qui ſe trouvent ſaiſis de l'autorité en le repaiſſant d'idées chimériques, trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorſque Cromwel relevoit *la Majeſté du* PEUPLE ANGLOIS, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monſieur, à qui rien n'en impoſe, vous ſçavez qu'on peut être libre ſous un Roi & eſclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la conſtitution Politique des Athéniens; cependant ſi l'on ſonge aux Factions qui ont troublé cette République, où ſouvent les hommes les plus illuſtres & les plus vertueux ont été perſécutés, exilés, punis de mort au gré d'un Ora-

teur plus emporté par sa Passion que par le zéle du bien Public, on est tenté de croire que ce Peuple qui se piquoit tant de liberté, étoit dans le fonds l'esclave d'un petit nombre des Factieux, qui se rendoient redoutables à tout le reste.

Vous avez judicieusement remarqué que parmi nous les Républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur Gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus, & qu'elles n'ont pas plus de liberté (ni même de puissance) que Rome n'en eût du tems de Décemvirs.*

Tandis que Milton, dont la Plume étoit vendue à Cromwell, tâchoit d'inspirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain, Hobbes, un des plus grands Philosophes d'Angleterre, fit une Traduction de Thucidide, pour détruire les fausses idées que le Fanatisme commençoit à répandre dans la Nation. L'Histoire des Macédoniens qui obéissoient à des Rois, offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité, que celle

* De la Grandeur des Romains & de leur Décadence. Chap. VIII.

des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple soit réduit sous le joug par une ou plusieurs mains, la Servitude est toujours servitude : peut-être même est-elle moins dangereuse, imposée par l'Ambition d'un seul Maître, que par la prévarication de tout un Corps. Le Peuple est plus allarmé des injustes entreprises d'un Prince, que des atteintes plus spécieuses de ceux à qui il confie le dépôt de sa Liberté, sur tout lorsque ces derniers ont l'art de couvrir leurs desseins du voile de l'intérêt Public, ce qu'ils font toutes les fois qu'ils travaillent à leur intérêt particulier.

Si dans un Etat Monarchique le Roi donne à ses Favoris; dans un Etat Républicain, les Chefs donnent à leurs Partisans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, sont plus opprimés que ceux qui vivent sous un Prince. Y eut-il jamais de Monarchie aussi absolue dans le monde, que l'Empire avec lequel le Sénat de Venise gouverne cette République? Est-il un Pays en Europe où le Peuple soit plus esclave qu'en celle de Pologne? Les Monarchies Chrétiennes sont tou-

tes limitées par la Loi. Mais lorſque la Puiſſance exécutive eſt dans les mains de ceux qui ne ſont grands que par l'abbaiſſement du Peuple, quel peut être ſon ſecours! Il doit ſouffrir ſans reméde, puiſqu'il eſt opprimé par ceux mêmes qui le repréſentent.

Il eſt, vous le ſçavez, plus d'une République où le Corps de la Nation, à la vérité, eſt libre, mais où chaque Particulier eſt, pour ainſi dire, eſclave par la forme de Gouvernement auquel il s'eſt ſoumis. Il ne peut guères y avoir qu'un Fanatiſme mal entendu, qui ſoutienne la liberté d'un Etat, lorſque celle de tous les Membres qui le compoſent lui eſt immolée. N'eſt-ce pas là un de ces cas où les Hommes préférent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts, & le nom de Liberté, aux avantages qui ſeuls doivent la rendre déſirable?

Dans bien des Etats Républicains, un homme libre ne veut dire autre choſe que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos Portes, où le ſoin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus péſantes? Si nos Maiſons Religieuſes ſont des eſpéces de petites Républiques qui ſe choi-

fissent leurs Chefs, les petites Républiques ne sont que de grandes Communautés où la sévérité de la Régle est un joug pour tous ceux qui les composent. Quel est le Citoyen de Londres qui voulût acheter la liberté à ce prix, & s'accommoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Genêve! C'est en vain qu'en Angleterre le Magistrat entreprend de réformer des abus, on y brave son autorité parce qu'il n'a pas la force en main pour se faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne sont pas respectées, on a moins d'amour pour la Liberté, que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plûpart de ceux qui écrivent contre le Ministere, conduisent plutôt à l'Anarchie, qu'à aucune espéce de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvéniens qui ne regardent que les Particuliers, il en est plusieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en est un très-grand que la longueur des Délibérations, dans les circonstances où il est question d'agir promptement. Le sort des Etats Républicains est de vivre dans des allarmes continuelles: leurs Voisins ne sçau-

roient se remuer sans leur donner d'ombrage; s'ils en ont d'ambitieux, leur Ennemi a eu le tems d'agir, avant qu'ils ayent eû celui de délibérer. C'est-là ce qui dans les grands Périls a obligé la République Romaine à se créer un Dictateur. Qu'en est-il arrivé? Que ceux à qui elle a confié le pouvoir absolu, s'en sont enfin servi pour la subjuguer. Ceux qui dans les mêmes circonstances oseront courir les mêmes risques, peuvent-ils se flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher?

Quoi qu'il en puisse être, laissons le vulgaire se repaître d'un bonheur & d'une gloire chimériques. Celui qui n'écoute aucun préjugé, aimera peut-être mieux vivre dans un Etat Monarchique, mais qui est plus tranquille; & obéir à un seul, que d'être mis sous le joug par ceux qui sont nés ses égaux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du Tome second.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE XXXIII. *A Monsieur l'Abbé* D'OLIVET, *sur le peu de progrès que l'Eloquence a fait en Angleterre, sur les personalités & le manque de déference qui régnent dans les contestations des deux Chambres du Parlement.* page 1

LETTRE XXXIV. *A Monsieur* DE BUFFON. *La raison pourquoi il y a si peu de belles Maisons à Londres. La magnificence de la Noblesse Angloïse à la Campagne. De quelle maniére les Hommes & les Femmes y passent leur tems.* 18

LETTRE XXXV. *A Monsieur* FRERET. *La Pierre de Touche pour distinguer les Torys des Wighs.* 27

LETTRE XXXVI. *A Monsieur le Comte* DE C**, *sur l'Architecture en Angleterre, le mauvais gout des*

Anglois dans leurs Bâtimens & le gout ridicule qui commence à regner en France dans les Ornemens de toute espece. 44
LETTRE XXXVII. *A Monsieur l'Abbé D'OLIVET, sur la Chicane autorisée par la Jurisprudence Angloise, soit dans les Causes Civiles, soit dans les Causes Criminelles.* 57
LETTRE XXXVIII. *A Monsieur DE BUFFON, sur l'aisance où vivent les Payſans d'Angleterre, & la différence qu'il y a entre eux & ceux de France.* 69
LETTRE XXXIX. *A Monsieur DU CLOS, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres; ſur les Tragedies de Shakeſpear & en particulier ſur celle de Jules-Céſar.* 77
LETTRE XL. *A Monsieur le Duc de NIVERNOIS, ſur M. Waller. Les Auteurs Anglois auſſi ſujets à la flatterie que les François.* 87
LETTRE XLI. *A Monsieur DE BUFFON. Du gout des Anglois pour le Jardinage & les Plantations, du grand nombre de Livres eſtimés qu'ils ont ſur cette matiére & des grands progrès que la Société Royale de Lon-*

dres a faits dans la Philosophie Naturelle & Expérimentale. 96
LETTRE XLII. *A Monsieur le Marquis Du T***. Des plaisirs de la Table chez les Anglois, de leurs Toastes.* 107
LETTRE XLIII, *A Monsieur L*C***. Sur l'Eloquence de la Chaire, le manque d'action des Orateurs Anglois, & la décadence de la véritable Eloquence en France.* 117
LETTRE XLIV. *A Monsieur* DE LA CHAUSSE'E, *Sur son Ecole des Amis, & sur une Comédie de M. Stéele intitulée :* THE CONSCIOUS LOVERS *tirée de l'Andrienne de Térence.* 126
LETTRE XLV. *A Monsieur le Duc* DE NIVERNOIS, *Sur la Diversité des Opinions en Angleterre, touchant les Affaires Publiques. Débats dans la Chambre des Communes en* 1737. *au sujet de la continuation des Seize mille Hommes de Troupes de terre demandée par le Roy, & qui lui fut accordée.* 145
LETTRE XLVI. *A Monsieur le Chevalier de B**, sur la passion violente qu'ont les Anglois pour la Chasse.* 158
LETTRE

LETTRE XLVII. *A Monsieur* DE BUFFON *du manque de gout dans les Jardins d'Angleterre & de France.* 169
LETTRE XLVIII. *A Monsieur l'Abbé L* C***, de l'animosité qui est en Angleterre entre les Non-Conformistes & ceux de l'Eglise dominante. Histoire d'une dispute dans un cabaret sur la Prédestination.* 178
LETTRE XLIX. *A Monsieur* HELVETIUS. *Ce que c'est que la vraie Philosophie, & combien l'étude en est avantageuse à la Société. Des opinions pernicieuses d'Hobbes, de Vanini, &c. & du danger de nous fier trop à nos lumieres.* 185
LETTRE L. *A Monsieur le Chevalier* DE B**. *Description singuliere du* Fox-Hunter. *Que les hommes sont à peu près par tout les mêmes.* 195
LETTRE LI. *A Monsieur le Président* BOUHIER. *Remarques sur la Tragédie de Tamerlan de M. Rowe, & sur quelques Auteurs Tragiques du Théâtre François.* 204
LETTRE LII. *A Monsieur* DE BUFFON. *Nouvelles observations sur les défauts les plus remarquables des*

Jardins soit d'Angleterre soit de France ; sur le gout qui devroit y régner. 213.
LETTRE LIII. *A Monsieur* DE CREBILLON, *de l'Académie Françoise. De la supériorité des Anglois sur les François dans la Satire, de la liberté de la Presse, des Libelles & de leurs Auteurs.* 225.
LETTRE LIV. *A Monsieur l'Abbé* HUBERT, *sur l'utilité des Manufactures, & le tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la friponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.* 243.
LETTRE LV. *A Monsieur* DE LA CHAUSSE'E *Des Comédiens Anglois & François.* 250.
LETTRE LVI. *A Monsieur l'Abbé* GE'DOUIN, *de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Remarques sur la Tragédie* D'OROONOKO. 256.
LETTRE LVII. *A Monsieur* DE BUFFON. *De l'Agriculture & des Plantations. De la Religion des Guebres.* 276.

LETTRE LVIII. *A Monsieur le Président* BOUHIER, *sur la Réformation en Angleterre, ses influences sur les Mœurs & le dangereux abus de la Presse.* 283
Lettre de Madame de FONTENELLE, *à Mr. l'Abbé* LE BLANC. 289
LETTRE LIX. *A Monsieur* DE CREBILLON. *Examen Critique de la Tragédie d'*HAMLET, *avec quelques Remarques sur l'Auteur.* 300
LETTRE LX. *A Monsieur* DE BUFFON, *des Plaintes que l'on fait en Angleterre, contre le luxe, comment & en quoi il peut être avantageux ou nuisible à un Etat.* 318
LETTRE LXI. *A Monsieur* DU CLOS, *de la trop grande liberté avec laquelle les Femmes vivent aujourd'hui en France, & de leur influence sur les Mœurs des Hommes.* 335
*Lettre de M. P**, à M. le Duc de R***.* 337
LETTRE LXII. *A Monsieur* FRERET. *De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin, & de ce qu'en conséquence il y a moins de vrais Sçavants qu'en Angleterre. De l'influence de la Mode sur les*

Sciences mêmes. De l'Anglois qui est mis à présent en France au rang des Langues Sçavantes. 345
LETTRE LXIII. *A Monsieur le Marquis* DE LOMELLINI, *Envoyé de Gênes à la Cour de France. Des moyens que le Czar Pierre a employé pour civiliser & enrichir ses Sujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandissement d'un Etat. Que le Commerce qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France n'y est pas assez honoré.* 355
LETTRE LXIV. *A Monsieur le Président de* MONTESQUIEU. *Que les écrits du parti opposé au ministére, respirent plus l'Esprit d'independance que l'amour de la liberté. De l'Etat Républicain, & des inconvéniens qui y sont presque nécessairement attachés.* 365

Fin de la Table du second Volume.